

# Le Samedi

VOL. IX. No 46  
MONTREAL, 16 AVRIL 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

UNE BONNE HISTOIRE



IL FAUT AVOUER QU'ON EN ENTEND QUELQUEFOIS DE BIEN BONNES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1898

## Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication de FANCHON LA VIELLEUSE

ROMAN INÉDIT — PAR JULES MARY

L'écrivain aimé du public et qui a donné, dans cette nouvelle œuvre, le plus exquis de son cœur, dans une action touchante et d'une rare intensité d'émotion communicative.

Nous sommes certains de n'avoir pas de contradicteurs en assurant que FANCHON LA VIELLEUSE dépassera encore en intérêt le *Supplice d'une femme*, ce grand succès du SAMEDI.

### BOUQUET DE PENSÉES

S'il est toujours facile de manger le dîner de noces, il n'est pas toujours aussi facile de manger ceux qui viennent après.

#### CANDEUR NAIVE



Un prodigue se plaignait à Socrate qu'il n'avait pas d'argent: "Emprunte à toi-même en retranchant de ta dépense," lui dit le philosophe.

Ne parlez jamais aux autres de vous-même ni en bien parce qu'ils ne vous croiront pas, ni en mal parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne pensez.

Les fous sont plus utiles aux sages que les sages ne sont aux fous, car les sages profitent des sottises des fous, et les fous ne profitent pas de l'exemple des sages.

Virgile dit que certaines choses pleurent: *Sunt lacrymarum rerum*. Fort bien, mais il y a aussi, sur notre chemin, des pierres qui ricanent et des arbres dont le balancement a bien l'air de se moquer de nous.

#### UN SOLITAIRE.

Angèle (à son mari qui part en France pour affaires). — Penses-tu, mon pauvre chéri, que tu pourras t'amuser un peu à Paris sans moi?  
Edouard. — Oh, Angèle! je ferai tout mon possible pour ne pas m'amuser.

Ce qu'on aime dans un livre, c'est soi-même. — GYP.

#### RIEN DE NEUF

Bouleau. — Quel génie!  
Rouleau. — Qui? Quoi?  
Bouleau. — Un homme qui vient d'inventer une chemise se portant sans boutons.

Rouleau. — Rien de neuf là dedans! Moi j'en porte ainsi depuis le jour où ma femme a, pour la première fois, monté en bicyclette.

#### UNE RESTRICTION

Le père. — Alors, vous aimeriez bien à devenir mon gendre?

Le futur. — Oui, monsieur, si toutefois vous en avez les moyens.

#### DISTINGUO

Le magistrat. — Prisonnier, vous êtes accusé d'être entré dans le magasin de monsieur et d'y avoir pris une centaine de photographies.

Le prisonnier. — Parfaitement! Votre Honneur.

Le magistrat. — Alors, vous avouez?

Le prisonnier. — Pardon, Votre Honneur, il y aurait-il une loi qui défende de prendre des photographies quand cela vous convient?

#### PEUT LE PLUS, PAS LE MOINS

Le gérant du cirque (rencontrant le docteur qui court affaire). — Qu'est-ce qu'il y a donc? Y a-t-il quelque chose qui ne marche pas ici?

Le docteur. — Je pense bien! C'est l'avaleur de sabres qui vient d'avaler une épingle; il est à peu près perdu.

#### IL NE S'Y ATTENDAIT PAS

Elle. — Non, Alfred, décidément il faut que je vous l'avoue afin que vous ne nourrissiez pas un fol espoir. Je ne pourrai jamais être votre femme, mais je puis être une...

Lui (interrompant). — Je vous en prie, ne dites pas que vous serez une sœur pour moi. Il y a déjà tant de filles qui m'ont dit cela!

Elle. — Vous ne me laissez pas terminer. Je n'étais pas du tout pour dire ce que vous supposez, mais bien que je serai votre tante, car j'ai accepté votre oncle Georges hier soir.

#### MODESTIE

Lick. — As-tu annoncé pour que le propriétaire du \$100 que tu as trouvé se fasse connaître?

Flick. — Non, tout bien considéré j'ai pensé que cela me ferait passer pour un homme qui fait montre de son honnêteté.

#### VLAN!

Elle. — Ce petit fou de Joe ne vient-il pas de me demander en mariage?  
Sa plus tendre amie. — Et quand le mariage a-t-il lieu?

#### DANS CE BON NORD-OUEST



UN CAS D'ANIMATION SUSPENDU.



Le mineur (monologuant). — A ça, voyons, raisonnons bien. Si je mange la chandelle, je vais me geler à mort; si je ne la mange pas, je meurs de faim. Que diable faut-il faire?

## SA FAMILLE



*La voisine.*—Et combien d'enfants avez-vous donc, madame ?  
*La nouvelle emménagée.*—Cinq, madame. Trois de la première femme de mon mari et deux de la seconde femme de mon premier mari.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXV

## L'AUMONE

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.  
 Hélas ! Quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,  
 Tout raidi par l'hiver en vain tombe à genoux,  
 Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,  
 Ramassant sous vos pieds les miettes des orgies,  
 La face du Seigneur se détourne de vous !

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,  
 Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;  
 Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;  
 Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;  
 Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges  
 Passer dans vos rêves, la nuit !

.....  
 Donnez, afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
 D'un mendiant puissant au ciel.

VICTOR HUGO.

## INSTANTANÉ PARISIEN

LA GLISSADE

—Gare de devant !

—Poursuite !

Et la file se lance sur la glace, avec des cris, des rires, des piaulements, comme un train de plaisir qui part.

On est à la queue leu leu, les mains sur les épaules de celui qui vous précède, la nuque chauffée par le souffle de celui qui vous suit, les jambes emboîtées entre deux autres paires de jambes, tiré par devant, poussé par derrière, à la merci du chef de file ou *preu*, qui n'a qu'à broncher pour vous faire tous aplatir pèle-mêle, dans une omelette de chapeaux bosselés et, quelquefois, de nez saignants.

Tant pis pour les grincheux. Ici, quand on culbute, le mot d'ordre est de trouver cela drôle. D'ailleurs, pas de jaloux : tout le monde, plus ou moins, prend à son tour un billet de parterre. On compte les fonds de culotte qui n'ont pas l'air de s'être assis dans la farine. Ils en paraissent même ridicules, honteux. Un glisseur sans la plaque blanche au derrière, c'est aussi peu naturel qu'un prince sans crachat sur la poitrine.

Des princes, on n'en trouve pas des tas dans les *poursuites*. Quelques bourgeois s'y hasardent ; petits bourgeois du reste, employés en rupture de bureaux, commerçants au détail, qui sont en course et qui se rappellent leur jeune temps d'apprenti, commis avec un paquet sous le bras, tous reconnaissables au bas de leur pantalon soigneusement retroussé. Des fils de bourgeois, il y en a un peu plus, des collégiens surtout, le képi en crânes, la cigarette au bec, les bas bleus. Mais tout cela, c'est la minorité. Le vrai public des glissades, c'est le peuple : la glissade est le patinage du pauvre.

Le paletot-bourgeron ou la blouse, la casquette, la culotte de velours à

côtes, le soulier ferré, la galoche, voilà l'uniforme. Et on voit bien que ceux qui le portent sont les habitués de la glace, les héros de ce turf, les malins, quoi ! Quand la galerie applaudit, vous pouvez être sûr que c'est un d'entre eux. Bravo, Polyte !

Regardez-le partir, le gravroche qui la connaît dans les coins. Cinq ou six pas de course précipitée, puis un claquement sec du talon gauche pour donner l'élan au pied droit, et mon galopin file comme une flèche. Quelle aisance ! Quelle grâce même ! Tantôt les pieds joints, en *chandelle* ; tantôt accroupi, faisant la *petite bonne femme* ; tantôt sur un pied, le corps en avant, comme le génie de la Bastille. Il a beau avoir le nez rouge, les oreilles sales, les mains gercées, il est joli, et on l'admire. C'est le roi de la glissade. Bravo, Polyte !

Je vous jure qu'après l'avoir regardé on trouve laids les bonshommes de pierre, debout autour du bassin, qui représentent la beauté antique, et à qui la neige met du coton dans les oreilles, de la charpie dans les yeux, et une ropie de glace au bout du pif.

JEAN RICHEPIN.

## A PROPOS DE VEAU

Deux politiciens discutaient, hier, sur la rue St-Jacques, de l'instinct des animaux. L'un disait que l'animal qui en avait le plus était le chien, le second soutenait que c'était la vache.

—La vache, s'écria le premier, mais où avez-vous pris qu'une vache ait tant d'instinct que ça ?

—Je vais vous le prouver, dit le premier interlocuteur : C'était l'été dernier et je me promenais à la campagne quand j'aperçois un jeune veau d'un côté d'une haie et, en face, de l'autre côté, une belle vache qui me paraissait être ennuyée de la séparation. Après avoir essayé de faire passer le petit veau à travers la haie et n'y pouvant parvenir je l'emmenais hors du champ, pris la route jusqu'au clos où était la vache et, arrivé devant une barrière, je l'y fis entrer ; la vache nous avait suivi et la voilà qui, après avoir lèché son veau pour montrer son contentement, se tourne de mon côté et me lèche la figure.

Que dites-vous de cela, n'est-ce pas un superbe instinct qui pousse cette bête à me témoigner sa reconnaissance ?

Mais l'autre interlocuteur se mettant à rire :

—De l'instinct, oui, mais pas celui que vous croyez, elle a tout simplement pensé qu'elle venait de retrouver le jumeau de son petit.

## PAS DE DANGER

*Premier voisin.*—Qu'est-ce qu'il y a donc chez vous ? Et où courez-vous comme ça ?

*Second voisin.*—Il y a des voleurs à la maison et je m'en vais vite chercher un homme de police.

*Premier voisin.*—Avez-vous laissé votre femme toute seule ?

*Second voisin.*—Non ! Elle tient le voleur.

## UNE TROUVAILLE

*Madame (lisant).*—...“ Les souris adorent la musique et l'on remarque que, chaque fois qu'elles le peuvent, elles se rapprochent de l'instrument qui la produit.”

*Monsieur.*—Coupez moi donc ce paragraphe, ma chère amie, je vais l'envoyer à la fille du voisin.

## EFFRAYANT



*Madame Johnson.*—N'est-ce pas terrible, mame Oboam, toutes li maladies que nous avons tous li jours ?

*Madame Koboam.*—Vaiment, oui, mame Johnson ! Je disais justement ce matin à Oboam qu'on était plus en sueté mot que vivant.

## SA DERNIÈRE CHANCE



Mlle Vieillefeuille (se réveillant en sursaut et apercevant un voleur tenant son portefeuille). — Mon pauvre homme, je vois que vous avez pris mon portefeuille, mais il contient bien peu d'argent. Tout ce que je possède est en banque.

Le voleur (de très mauvaise humeur). — Ça m'avance bien, s'il n'y a pas moyen de l'avoir.

Mlle Vieillefeuille (minaudant). — Si vous y teniez beaucoup !... Etes-vous célibataire ?

## RONDELS

I  
ORIENT

Midi, pas un souffle ne ride  
L'eau qui croupit dans les marais,  
Sont l'ibis, l'oiseau des secrets,  
Peuple ce paysage aride.

La chaleur très dense et torride  
Blanchit au loin les minarets.  
Midi, pas un souffle ne ride  
L'eau qui croupit dans les marais,

On devine, sous les forêts  
Géantes, tout un peuple hybride :  
Tigre, serpent et cantharide  
Qui là pullulent à leurs grés ; ...  
Midi, pas un souffle ne ride  
L'eau qui croupit dans les marais

## II

## TOUT PASSE

Où s'en vont les folles chansons  
Où s'en vont les amours d'une heure,  
Les parfums que nous ramassons  
Pour en embaumer nos demeures ?

Où s'en vont les jeunes frissons  
Si doux que parfois on en pleure !

Où s'en vont les folles chansons,  
Où s'en vont les amours d'une heure ?

Faut-il donc que tout cela meure !  
De tout ce que nous chérissons,  
Rien ne reste, rien ne demeure ;  
— La vie est faite de rancœurs ! —  
Où s'en vont les folles chansons ?

## III

## PRINTEMPS

Les pointes vertes des bourgeons  
Commencent à vêtir les branches,  
Sous le toit plein de plumes blanches  
Roucoulent déjà les pigeons.

Les canards aux allures franches  
Près des canes font leurs plongesons,  
Les pointes vertes des bourgeons  
Commencent à vêtir les branches.

La fleur s'ouvre sur les ajoncs.  
Tandis qu'en chastes avalanches  
Du pied des murs des vieux donjons  
Tombent les gentilles pervenches...  
Les pointes vertes des bourgeons  
Commencent à vêtir les branches.

FERDINAND HUARD.

Comme quoi Niaque le damné, moyennant deux liards donnés à propos, eut sa place en paradis

Niaque, était une sorte d'irrégulier qui, par indolence, en même temps que par amour du vivre facile, n'avait peut-être pas toujours conquis très honorablement ses moyens de subsistance. Nulle remontrance, d'où qu'elle pût venir, et aussi respectable qu'elle fût, n'ayant aucune prise sur lui, voilà que le bon Dieu lui-même résolut de s'en mêler — bien entendu un jour où il n'aurait rien de mieux à faire — parce qu'il regrettait vraiment qu'une âme, bonne en principe, se perdît par pure indifférence du salut.

Donc le Père Éternel, sous sa forme naturelle de vieillard à longue barbe blanche décidé à sermoner en personne cet incorrigible, l'accoste au bord d'un chemin ; et, dans l'exhortation qu'il lui adresse, ne manque pas de lui faire, notamment, l'éloge de la charité, qui mène tout droit au Paradis ceux qui la pratiquent ; car, affirme-t-il, le bon Dieu rend dans l'autre monde ce qu'on a donné dans celui-ci.

— Est-ce bien sûr, au moins, ce que vous me contez là ? demanda Niaque.

— C'est une des premières vérités, répliqua le Seigneur père.

— Donc, reprend Niaque, par la charité, on va au Paradis ?

— Oui.

— Mais pour combien de temps ?

— Pour l'éternité.

— Pour l'éternité, répéta Niaque qui, entendant ce mot pour la première fois, allait s'en faire expliquer la signification, quand le vieillard — probablement appelé ailleurs par quelque affaire du gouvernement du monde — disparut tout à coup, ce qui fit comprendre à Niaque, sans aucun doute possible, quel était ce respectable sermonneur.

Le lendemain, Niaque qui, par hasard, était en fonds ce jour-là, donna deux liards à un pauvre ; et, ne changeant rien à son train de vie coutumier, il continua jusqu'à ce que la camarade, passant dans son quartier, et le trouvant, comme on dit, assez vieux pour faire un mort, le toucha de sa grande faux.

Il mourut donc impénitent.

Pendant qu'on enterrait, sans honneurs, le corps du mécréant, son âme, pérégrinant par les chemins de l'autre monde, s'en alla tout droit à la porte du Paradis.

Colloque très animé entre saint Pierre qui, derrière son guichet, refuse d'ouvrir, et Niaque qui insiste pour parler au bon Dieu.

— Allez lui dire que je suis là, moi, Niaque. Il me connaît bien, puisque, un jour, il est venu me voir lui-même dans mon pays.

Saint Pierre importuné du tapage que Niaque fait à sa porte, se décide enfin à en référer au maître de l'univers.

— Ah ! c'est Niaque, dit le bon Dieu. J'ai, en effet, un petit compte à régler avec lui. Amenez-le.

Niaque est donc introduit, et le voilà s'expliquant :

— Seigneur bon Dieu, quand vous êtes venu me voir, vous m'avez dit que vous rendiez dans ce monde ce qu'on a donné dans l'autre. J'ai donné deux liards à un pauvre.

— Je le sais. Tiens, les voici, prends-les, et va t'en brûler en enfer, comme tu l'as mérité.

— Un moment, s'il vous plaît, répliqua Niaque, que saint Pierre veut emmener et qui, s'adressant encore au Seigneur : Vous m'avez dit qu'en faisant la charité on allait au Paradis ; vous ne m'avez pas menti, puisque m'y voilà ; mais vous m'avez dit ensuite qu'on y entrait pour l'éternité, mais ça doit vouloir dire plus de temps qu'il y en a que je suis ici, parce qu'alors ça ne voudrait pas la peine d'en parler. Donc, je m'en irai quand l'éternité sera finie, mais pas avant, ou bien j'irai dire partout que le bon Dieu m'a fait un mensonge.

— Mais vaurien, apprend donc que l'éternité veut dire toujours.

— Toujours ! répète Niaque, alors mon affaire est bonne !

Et, sans plus de façons, il se laisse tomber sur un lit de roses, qu'il voit auprès de lui.

Et comme saint Pierre prend encore Niaque par le bras pour le contraindre à déguerpir :

— Bah ! dit doucement le bon Dieu, qui ne s'appelle pas le bon Dieu pour rien, laisse-le ; au fond il n'est pas méchant, quand il aura bon gîte et bon repos, ce n'est pas lui, je crois, qui nous causera le moindre ennui ; tandis qu'il irait là bas tenir de mauvais propos sur mon compte. D'ailleurs, il sera toujours temps de le renvoyer, s'il n'est pas sage.

Et on le laissa. Et l'Éternel n'eut jamais dit ou, à se repentir de l'avoir logé.

EUGÈNE MULLER.

La gloire d'à présent, c'est un portrait pendu aux kiosques pendant huit jours. — G. TOURNADE.

## UNE VRAIE OCCASION



— Veuillez accepter la moitié de mon parapluie, mademoiselle, il pleut si fort que vous allez être trempée.

ENTRE DEUX MAUX, CHOISIR LE MOINDRE



I  
Mr Vieuxdude. — Voilà un bon campagnard qui ne connaît pas du tout les règles du savoir-vivre.  
— Pardon, monsieur ?



II  
Oncle Penout. — Qu'y a-t-il pour vot' service ?  
Mr Vieuxdude. — Pas grand'chose ; retirer votre casque qui me gêne pour bien voir. D'ailleurs, c'est l'usage ici et...



III  
Oncle Penout. — Oh, pas la peine de se fâcher. Voilà !...  
Je crois bien que Mr Vieuxdude a regretté son intervention.

NOUVEAU DÉCORÉ

Gros et gras, M. Barbillon se réveille en sursaut, se jette à bas du lit et cherche à tâtons la fenêtre dont il tire les rideaux.

— Sapristi de sapristi ! s'écrie-t-il. Il tarde à venir le jour...

— Qu'est ce qu'il y a encore ? gémit une voix assourdie.

Mais une allumette est frottée, la bougie s'allume et sur le lit, entortillé dans les draps boursoufflés, se dessine un corps en boule. Une tête grisonnante se montre, deux yeux clignotent, un soupir s'échappe.

M. Barbillon s'approche. Il a l'air tout furieux avec sa tête chauve, son front proéminent, ses mâchoires avancées, et, penché sur madame Barbillon :

— Penses-tu que je serai décoré !

— Tu n'en dors plus vraiment, gémit-elle, je suis fatiguée, laisse-moi reposer.

— Titine ! Titine ! supplie-t-ii.

— Laisse-moi, tu me rendras malade.

Elle lui tourne le dos pendant qu'il marmonne :

— Oh ! les femmes !... les femmes !...

Il n'est qu'une heure à la pendule ; il souffle la lumière et se recouche.

Il sait qu'il ne dormira pas ; il voudrait lier conversation. Une colère le prend, il se retient pour ne pas la battre, il pense :

— Ah ! si j'étais décoré, comme elle serait attrapée.

Il entend sonner la demie, puis deux heures et demie. Il n'y tient plus et brusquement il est à terre. Il passe dans le cabinet de toilette, parcourt fiévreusement la salle à manger et le salon. Il attend le jour qui paraît enfin. Alors, il se rase d'une main mal assurée, endosse un veston quelconque et se précipite dans l'escalier.

Quatre heures ! Le voilà dans la rue, mais les kiosques sont encore fermés. Il va à l'aventure demandant l'Officiel aux porteurs de journaux. Aucun ne l'a.

Il se souvient que dans la rue du Croissant se fabriquent les journaux, et que des cafés reçoivent toute la nuit. Il y vole, mais il n'ose en franchir le seuil, intimidé par la foule qui s'y bouscule en buvant.

Il demeure ahuri les jambes en compas. Il se détourne au grincement d'une devanture. C'est un marchand de papiers qui s'ouvre. Il s'élançe.

— L'Officiel, s'il vous plaît ?

On le lui tend, il a déjà payé.

Alors tout courage l'abandonne. Il s'en retourne à pas lents, le tâtant comme s'il y palpaît une croix, le retournant, le sentant. Il en lit cependant les caractères apparents, et il est heureux de ne pas trouver à cet endroit le nom des décorés.

Il a parcouru le sommaire. Il a vu : Décorations. Sa main a tremblé, son cœur n'a plus eu de battements.

Subitement, il le déplie. Il regarde les titres, mais il saute celui des décorations. Il pâlit, il rougit. Il marche tantôt lentement, tantôt vite. Il retient sa respiration ou il souffle fort. Il se dit : mon vieux, tu ne l'es pas... décoré. Il s'efforce d'ancrer cette pensée dans sa tête ; il la répète à haute voix. Placidement il plie le journal, le met en poche et gagne son domicile, et, tout à coup, la porte de la rue franchie, il le reprend, le rouvre fébrilement, et, par un hasard providentiel, il tombe sur son nom.

Il est comme fou. Il bondit dans l'escalier, glisse trois ou quatre fois, se heurte à la rampe, entre chez lui en coup de vent, bouscule les meubles, casse une carafe et, pénétrant dans la chambre à coucher, agite l'Officiel et crie : Titine ! Titine, je suis décoré... n'entend pas sa plainte de femme trop brusquement réveillée, s'échappe et court d'une traite jusqu'au Palais-Royal où, depuis longtemps, il avait mentalement fait choix d'un ruban large et long.

L'astucieux marchand reçoit les clients.

M. Barbillon regarde. Ils sont là une vingtaine déjà, les nouveaux décorés ; il se met à la suite ; d'autres arrivent et la queue s'allonge.

Enfin, son tour est venu ; il le tient son ruban, il en demande quatre pareils, en attache à sa redingote, à son gilet et regrette de ne pas avoir un pardessus. Et tout à coup, il aperçoit, là, sur un coussin de velours,

une croix grosse et lourde, étoilée de diamants.

— Combien ? murmura-t-il, anxieux.

— Cinq cents.

Il paie, il est dehors. Il marche. Il a grandi de cent mètres, grossi de cinquante, il cube une montagne. En rentrant chez lui, il passe de flanc, tellement la porte lui semble étroite, il courbe la tête, la croyant trop basse.

Il vit dans sa gloire.

Mme Barbillon s'est levée et l'a embrassé. Ils sont à table. Il a commandé des vins fins et des plats de choix. Il avait dit la veille : nous ne sortirons pas demain 14 juillet, il y a trop de crapule dehors ; tout à l'heure sa femme devra mettre sa plus belle robe et l'accompagner. Il endosse son habit de cérémonie et enjoint au cocher qu'il a hélé de les mener à la Revue. Il se poste à la Cascade, et quand passe le président de la République, il pousse un vivat formidable qui lui vaut un coup de chapeau.

Trop d'honneur ! Il chancelle, il tombe comme foudroyé. On se précipite. Il n'entend pas la voix de sa femme, il ne la voit pas non plus, mais il a la joie de reconnaître un de ses collègues, qui rata la décoration, lui, et d'un geste simple, il montre sa boutonnière et murmure. C'est un hochet que je n'avais pas demandé.

Ainsi mourut M. Barbillon, chef de bureau de ministère, après trente ans de loyaux services et en sa cinquante-sixième année. Comme ces éphémères qui ne vivent que quelques heures, il ne vécut réellement que le jour de sa mort. Sa lourde et grosse croix, étoilée de diamants, lui fut mise sur la poitrine après sa toilette de mort achevée, mais sa veuve eut soin de la retirer au moment de la mise en bière, en marmonnant sur un ton dolent de budgétivore réduite à la portion congrue de la retraite anticipée :

— Pour la valeur... d'abord..., et puis... il ne la sentirait plus, sa croix.

JÉRÔME MONTEI.

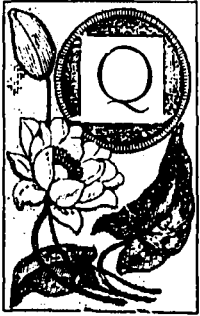
IL AVAIT CONNU DE MEILLEURS JOURS



Elle (furieuse). — Me diras-tu pourquoi tu me fais toujours une pareille mine ? Quel genre de vie menais-tu donc avant de te marier.  
Lui (avec un gros soupir). — Une vie tranquille.



## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



UNE de chemin parcouru depuis l'organisation des services des postes dans les diverses contrées du monde !

Si on se reporte, par la pensée, aux lointains débuts du transport postal, même dans les pays les mieux pourvus sous ce rapport, on est étonné du progrès rapide apporté à la distribution, à travers le monde, de la pensée humaine sous toutes ses formes : lettres, livres, prospectus, journaux. Ici même, dans ce Canada si vaste, où les villes sont souvent séparées par des distances considérables, le service est généralement assuré d'une façon merveilleuse et chacun, aussi éloigné fut-il des grands centres, reçoit, à l'heure dite, son "courrier" modeste ou abondant.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et sans regarder bien loin en arrière, ni hors de notre province de Québec, beaucoup d'hommes se souviennent des moyens primitifs jadis employés pour effectuer le service de Sa Majesté. Encore actuellement, dans notre vaste Nord-Ouest Canadien, la distribution de la matière postale se fait de cent manières différentes, suivant la distance, la configuration du sol, l'état de la saison, et rien n'est plus pittoresque que les systèmes variés appliqués au transport de la malle. Tantôt c'est un toboggan sur lequel le "post-master" du village voisin ira chercher son sac hebdomadaire.

Pas ou peu de route, à peine un léger sentier, — un chemin indien — à travers la forêt inextricable. Le maître de poste ou son "assistant," les deux quelquefois, se sont bravement attelés au toboggan et le tirent, ou plutôt le transportent au-dessus des troncs renversés, des souches énormes et des rochers émergents du sol.

Il faut souvent une journée, quelquefois plus encore de ce dur labeur pour amener à bon port la fragile cargaison qui va relier, au reste de la terre, les quelques pionniers de la forêt exilés à plusieurs centaines de milles des grandes villes.

Un maître de poste de village perçoit, outre l'indemnité fixe pour le transport de la malle — quelques centimes hebdomadaires — un salaire postal de dix à douze dollars par année ! Moyennant cette somme dérisoire, il tiendra en ordre, à la disposition de M. l'inspecteur, les livres de comptabilité ; il fournira, chaque semaine, les multiples imprimés requis par l'implacable administration, toujours tracassière ; il avancera l'argent des timbres-postes ; il donnera enfin à tous ceux qui auront recours à son obligeance, les nombreux renseignements qu'exige sa situation officielle.

Que nos souhaits accompagnent, dans son humble fonctionariat, le "post-master" de village ! Que les routes lui soient faciles, la température propice, qu'il ne lui arrive aucun accroc dans ses pénibles travaux, afin que, tous les deux ou trois ans, l'administration des postes lui accorde l'augmentation de une piastre quelle réserve à ses fidèles et zélés employés.

Voici le transport, en pirogue d'écorce, sur la rivière semée d'écueils, peuplée de chutes et de rapides tumultueux et pittoresques. Le transport des malles ainsi effectué est moins pénible, mais beaucoup plus dangereux que le précédent. C'est celui adopté par les circonscriptions postales privées de routes les reliant au bureau principal et n'ayant, pour voie de communication, que le commode "chemin qui marche."

Au printemps, dans les "townships" environnés de limites à bois, de chantiers de bucherons, les entrepreneurs de ces travaux exécutent généralement des chasses d'eau, déterminant des élévations du niveau normal des lacs où ils rassemblent leurs billots.

Pendant quelques semaines, tout le pays est inondé, les routes sous l'eau, les ponts flottants et inabordable. C'est à ce moment que la pirogue d'écorce est employée si une rivière se rapproche sensiblement du but à atteindre. Quand les chemins ne sont que coupés par les débordements, c'est à l'aide de primitifs radeaux, construits de toutes pièces, que les transports postaux ont lieu.

N'oublions pas la raquette, cette providence des gens enneigés, ce qui est l'état normal des populations éparses sur les différents défrichements de la forêt ; la raquette à l'aide de laquelle, le sac de cuir contenant la correspondance sur le dos, le postier, muni d'un solide bâton, parcourt de longs milles, heureux encore quand il n'est pas chargé de quelque commission par un voisin peu géné. (Je me souviens vaguement que quelqu'un avait demandé à un postier de ma connaissance, faisant sa route à pied, vu le mauvais état des chemins, de lui rapporter 25 lbs de farine !)

Nous voici enfin arrivés au bureau central.

C'est ordinairement un "marchand général," ayant son magasin proche d'une station de chemin de fer, de bateaux ou de voitures, qui ajoute à son commerce les fonctions de postier. Il reçoit, lui, une malle bi-hebdomadaire, quotidienne quelquefois ; il est, en outre, chargé du service des mandats d'argent. Aussi quelle animation à l'heure où il reçoit la malle, à celles où il la distribue aux bureaux secondaires de sa circonscription !

Son magasin est le lieu de rendez-vous de tout le village ; tous le connaissent et y font souvent une visite intéressée, en quête d'une lettre ou d'une information, car le village, privé de clubs, en a un tout trouvé au magasin général et à la poste. Au moment où nous faisons pénétrer nos lecteurs dans un de ces bureaux, le maître de poste et ses assistants sont au travail. Quelques habitants, encore revêtus de leur capot et de leur casque, causent bruyamment et échangent les nouvelles ; un postier, tranquillement assis, reprend des forces pour le retour, tandis qu'une vieille indienne vient s'informer s'il y a une lettre pour elle.

N'oublions pas le transport en charette attelée d'un cheval, plus souvent d'un bœuf, grâce auquel le postier a de vagues allures de roi fainéant ; il ne faut pas être bien pressé pour accomplir un voyage de vingt ou

trente milles dans ces conditions et il serait fallacieux de donner pour emblème, à un service ainsi opéré, le Mercure aux pieds ailés figurant sur certains timbres-postes.

Mais voici la plus pittoresque de toutes les "malles" passées, présentes et futures ; c'est celle qui, placée sur une légère traîne sauvage a, pour attelage, quatre et quelquefois six chiens aux harnais garnis de grelots et de clochettes, clochetant et tintinnabulant joyeusement le long de l'interminable route. Ceux-là passent à peu près partout, tandis que le conducteur, chaussé de raquettes, les excite du geste, du fouet et de la voix.

Celui qui écrit ces lignes a, pendant plusieurs années et pour être bien certain de recevoir ses lettres, exercé les fonctions de maître de poste et usé, dans ses hebdomadaires tournées, d'à peu près tous les modes de transports plus haut énumérés. Ce sont, à distance, de joyeux souvenirs d'où ont disparu et les fatigues subies et les dangers courus. Plus de rancune contre les enneigements intempestifs, les bains forcés et le repêchage d'un sac tombé dans un lac, etc. Il ne reste que le souvenir des routes de première colonisation et des sentiers abrupts parcourus, le fusil sur l'épaule, avec l'encadrement sublime de cette grande et sauvage nature si impressionnante et si belle.

x



MME E. JACQUES,  
institutrice.

Le portrait que nous publions ici contre est celui d'une femme de bien, madame E. Jacques, qui, dans la modeste sphère où l'a placée la Providence, a su déployer de rares qualités et de non moins rares aptitudes.

Depuis bientôt dix années, madame E. Jacques est institutrice dans le village de Saint-Télesphore de Soulanges et sa fermeté, sa science pédagogique, l'amitié qu'elle a su inspirer aux enfants qui lui sont confiés ont déterminé le Département de l'Instruction Publique, non-seulement à la confirmer dans l'emploi qu'elle occupe si dignement, mais encore à lui attribuer la plus haute récompense en l'espèce.

C'est en effet avec les unanimes félicitations du Conseil et du surintendant que l'inspecteur, M. Brault, lui a fait remise de la bourse de trente piastres destinée à l'institutrice la plus méritante du comté.

Toutes nos félicitations à l'intelligente directrice pour la flatteuse distinction qu'elle a su mériter.

LOUIS PERRON.

## LE MARÉCHAL DE RANTZAU

Le maréchal de Rantzau avait perdu à la guerre un œil, un bras et une jambe. Comme il voyageait sans être connu, il entra dans une auberge où ses gens demandèrent à souper. Quelques instants après descend une dame de haut parage à la même hôtellerie. Comme cette dame se souciait fort peu d'être seule à table, elle demande à la maîtresse d'hôtel si personne ne se rencontre dans son auberge avec qui elle puisse prendre son repas. L'hôtesse lui répond qu'il n'y a qu'un vieux militaire, qui paraît d'ailleurs fort honnête. La dame prit la maîtresse d'aller demander au général la permission de souper avec lui. Rantzau y consentit volontiers, sous condition que cette dame voudrait bien lui permettre de se mettre à son aise et de prendre sa robe de chambre. La dame y accéda, et le visux guerrier, ayant ôté son habit, appelle son valet de chambre et lui remet son œil de verre, qu'il sort de sa loge, au grand étonnement de la dame. Le valet de chambre revient, le maréchal lui présente son bras, que le domestique tire et qui lui reste entre les mains ; même cérémonie pour la jambe, qui fut enlevée de la même manière. La dame, saisie d'étonnement, ne savait plus que penser : l'effroi se peignait sur sa figure. M. de Rantzau, qui s'en aperçut, résolut de s'en amuser ; il appelle donc de nouveau son valet de chambre et porte la main à la tête. Pour le coup, la dame crut qu'il allait la démonter et la remettre à son domestique, comme il avait fait des autres membres. N'y tenant plus, elle s'enfuit, en poussant des cris effroyables, disant qu'on l'a introduite en la compagnie du diable.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la fit revenir de sa frayeur, mais on ne put jamais la décider à souper avec le maréchal.

On peut rappeler ici l'épithaphe inscrite sur la tombe de ce brave mutilé :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts ;  
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;  
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.  
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur :  
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,  
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

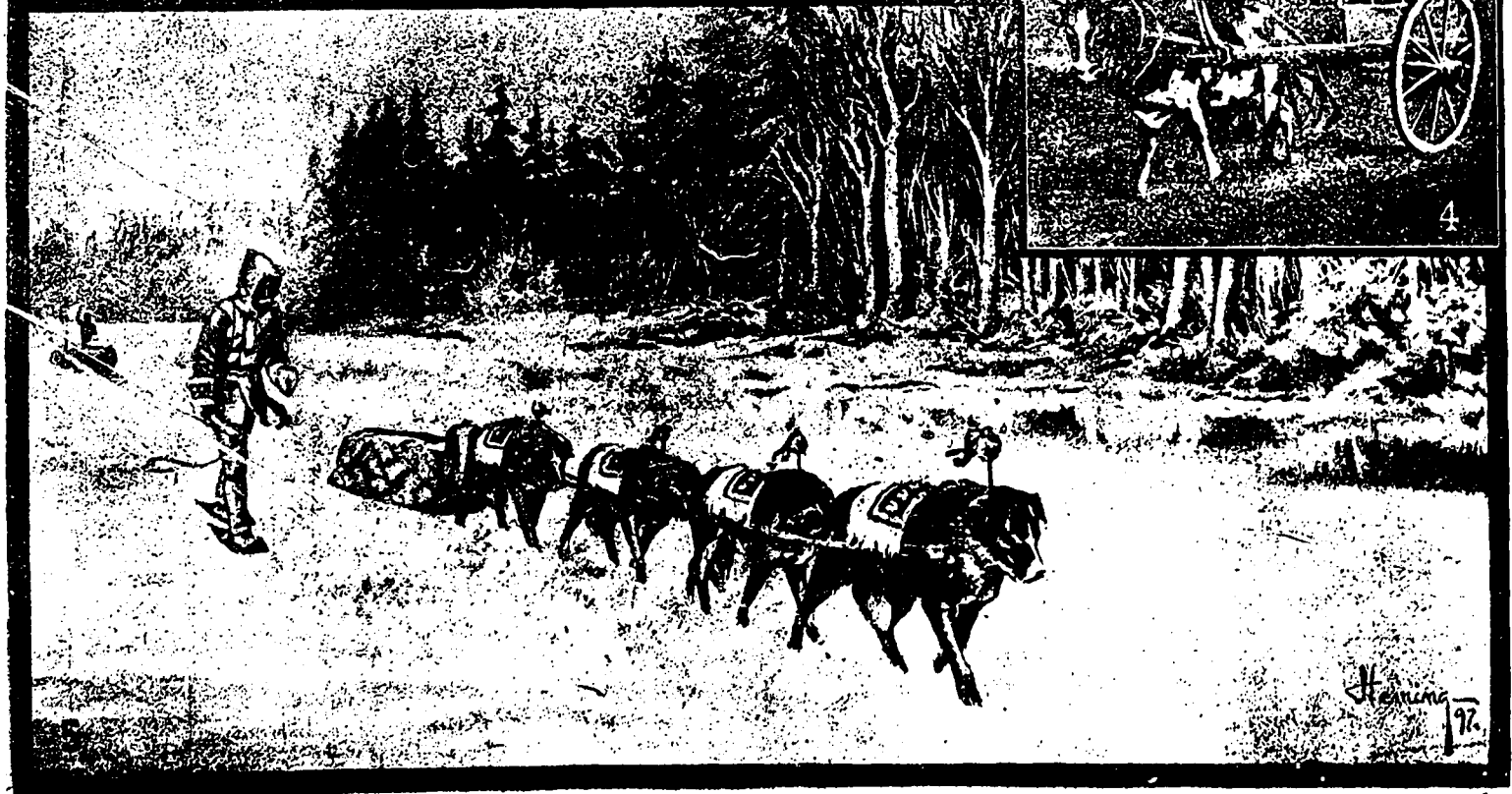
## AMÉNITÉS

*Le pensionnaire (furieux).*—Madame Cœurdur, je ne vous cacherai pas mon impression sur le dîner d'aujourd'hui.

*Mme Cœurdur (aigrement).*—Quoi donc encore, M. Malcontent ?

*Le pensionnaire.*—Un cochon ne le mangerait pas.

*Mme Cœurdur.*—Dans ce cas je ne suis pas surprise que vous ne soyez pas satisfait.



Heming 97.

## PAS UNE SEULE GOUTTE



*La dame charitable.* — Tenez, mon brave homme, voilà un dix cents, j'espère que vous ne le gaspillerez pas ?  
*Le tramp.* — N'ayez peur, madame, pas une seule goutte.

## SUR L'ALBUM DE MADAME

Vous demandez un sonnet  
Court comme un baiser qu'on vole.  
Peuh ! J'ai l'âme bénévole ;  
— Et puis, cela me connaît.

Tenez, le voici qui nuit  
Dans ma cervelle frivole  
Et, comme une mouche folle  
Ronfle, encore emprisonné.

Je ne suis pas un grand maître  
Et je pourrais bien commettre  
Quelque chose de hideux...

On donne ce qu'on a, dame !  
Puis, si vous criez, madame,  
Je me venge, et j'en fais deux.

PAUL MILLANE.

## LES BOURRICOTS

J'ai pour l'âne, je l'avoue, des sentiments d'affection et de pitié ; car sa destinée est, en vérité, trop injuste. De tous les serviteurs de l'homme, il est un des plus utiles, et aussi le plus mal récompensé de sa peine. Son noble frère, le cheval, n'a pas, sans doute, un sort beaucoup plus enviable. En général, il travaille avec excès pendant toute sa vie et sa vieillesse est presque toujours lamentable. Il y a cependant des exceptions.

J'ai vu, dans les Pyrénées, des pur-sang à qui l'on faisait prendre les eaux, non qu'ils fussent poitrinaires comme le *Jeune malade*, de Millevoys, ou comme la *Dame aux Camélias*, mais parce que le traitement sulfureux, paraît-il, les empêchait de devenir pousifs. C'étaient d'heureux animaux, utiles seulement à ruiner les niais qui se font voler leur argent sur les champs de courses, et destinés à finir leurs jours dans quelque confortable haras, ayant pour unique et voluptueuse occupation de se couronner de myrthes.

Envoyer un cheval aux eaux ! Prit on jamais tant de soins pour un âne ?

Il est vrai que le cheval de courses, le futur étalon, trop beau pour rien faire, coûte plusieurs centaines de louis, tandis que maître Aliboron ne représente qu'une insignifiante valeur vénale, se nourrit de peu et rend mille services. Aussi, le roi de la création, avec sa grandeur d'âme ordinaire, fait-il preuve, envers l'infortuné baudet, de la pire ingratitude et l'accable-t-il de la plus cruelle des tyrannies.

En France, — nous pouvons nous rendre cette justice — les animaux domestiques ne sont généralement pas trop maltraités, et le sort de l'âne lui-même est relativement supportable. Encore faut-il reprocher au paysan de l'écraser de fardeaux. Mais ailleurs, en Algérie notamment, où le bourricot joue un rôle considérable dans la vie pratique, j'ai vu quelques-unes de ces pauvres bêtes, tomber et périr, littéralement, sous la matraque. Dans la Navarre Espagnole, m'a dit un témoin oculaire, le montagnard, encore très sauvage, va jusqu'à l'atrocité. Il fait dans la cuisse de son âne une large incision avec un couteau, après lui avoir coupé les poils de la queue pour qu'il ne puisse pas chasser les mouches acharnées sur la plaie vive, et demeure ainsi dans un état de douloureuse excitation qui active son allure. N'est-ce pas abominable ?

Et qu'on ne m'objecte point, pour excuser ces horreurs, que l'âne est, par sa nature même, rétif, entêté,

pareseux, et que c'est à force de coups seulement qu'on obtient son obéissance et qu'on lui donne du courage. Au contraire, traité avec douceur, il étouffe par son zèle et sa docilité. A cet égard, on obtient, à Naples, de véritables prodiges. Pendant mon séjour dans cette ville, à ma fenêtre de l'Hôtel du Vésuve, je ne me lassais pas de voir filer au grand trot, sur le quai, des ânes, pas plus hauts qu'un chien de belle taille et qui étaient vraiment extraordinaires. Visiblement bien nourris, bien étrillés, l'œil vif, le pelage luisant, avec un air de joie et de santé, ils allaient comme le vent, portant sur le dos, au milieu du harnais, la petite main de cuivre, pour conjurer le mauvais œil, et, à peine chatouillés du fouet, ils entraînaient derrière eux, sur une sorte de léger haquet à deux roues, trois, quatre personnes, et même quelquefois davantage.

Non content de l'assommer inutilement de coups, l'homme se moque de l'âne, le tourne en ridicule, et il l'a adopté comme symbole de l'ignorance, de la bêtise et de la laideur. Je me demande sérieusement pourquoi. L'âne n'est nullement stupide, possède de précieux instincts, est très éduqué et se plie intelligemment, quand nous savons nous y prendre, à toutes nos exigences. En ce qui concerne le mérite esthétique de sa personne, je veux bien concéder qu'il est d'aspect rustique et que sa voix pourrait être plus harmonieuse ; mais c'est tout, et je ne pousse pas, en sa présence, le cri d'épouvante et de dégoût de la shakespearienne, quand, éveillée de son rêve, elle reconnaît qu'elle presse contre son cœur et qu'elle caresse une tête d'âne. En somme, il n'a rien de hideux ni de difforme. Un bel âne est beau à sa façon ; et j'aime beaucoup, pour ma part, son attitude modeste et pensive, ses yeux mélancoliques, ses oreilles de velours, et surtout son pied de gentilhomme de bonne race, son joli pied, si léger, si fin, si aristocratique.

Croyez-moi, la brutalité et le mépris ont toujours tort. Avant d'insulter l'âne par nos rires imbéciles et de l'abrutir par notre violence, nous devrions réfléchir un peu. Loin de me moquer de son ignorance, je l'en félicite. Car, s'il existe un baudet haïssable, parmi les bêtes comme parmi les hommes, c'est l'âne savant.

FRANÇOIS COPPÉE.

## UNE PREMIÈRE MAIN

*Mr Jeunemarié.* — Tiens, ma chère, voilà un gilet où il manque un bouton. As-tu remarqué que plusieurs de mes vêtements en avaient besoin ?

*Mme Jeunemarié.* — Oh oui, je l'ai déjà remarqué, aussi j'ai envoyé chercher maman pour réparer tout cela. Elle est de première force pour coudre les boutons.

## IL NE PERDRA PAS TOUT

*Le père (très ému, en sortant de l'église où sa fille vient de se marier).* — Ma chère enfant, je ne sais vraiment pas comment je ferais à l'avenir pour me passer de toi,

*La fille.* — Ne te tourmente pas, mon cher père, mon mari vient de me dire qu'il n'avait pas suffisamment d'économies pour tenir maison. Ainsi tu ne me perdra pas et nous resterons à côté de toi.

## EN D'AUTRES TERMES



*Bouleau.* — Tu sais que Taupin ne sera pas des nôtres ?

*Rouleau.* — Ah ! Il t'écrit qu'il ne peut venir ? Pourquoi donc ?

*Bouleau.* — Il dit : " que des circonstances, dont il n'a pas le contrôle, l'empêchent... etc., etc."

*Rouleau.* — Je suppose qu'il veut dire : sa femme ?



## UNE HÉROÏNE DE RICHELIEU

“ Parlez, Henri ; ne me cachez rien, je puis, je veux tout savoir. ”

Renversée, dans un geste d'abandon désespéré, la comtesse d'Armile défaillait sous la violence du coup qui la frappait ; l'abbé de Rainy, son parent, confident et soutien des heures de détresse, appuyait sa main paternelle sur l'épaule secouée de sanglots de la pauvre femme. Debout, à la droite de sa mère, une enfant de seize ans, Isabelle d'Armile, pâle, les lèvres serrées, fixait, en une ardente interrogation, ses yeux brillants de larmes sur le messager qui venait d'entrer, et qui demeurait, en face de cette grande douleur, immobile, muet, bouleversé lui-même par une émotion profonde.

C'était un jeune homme à la physionomie sérieuse et douce.

“ Madame, ma tante bien-aimée, dit-il enfin, je n'ai pas voulu qu'un autre que moi vous transmette ces nouvelles fatales ; mais, hélas ! mon dévouement et mon amour sont impuissants à en adoucir l'amertume ! Le Parlement a rendu sa sentence : mon malheureux oncle est déclaré coupable de complot contre la sûreté de l'Etat. Il ne s'est pas défendu, son attitude pendant les jours de ce procès cache un mystère que nous ne pouvons pénétrer. ”

Mme d'Armile ne répondit que par un gémissement ; elle ne partageait même pas l'espérance fiévreuse qui avait soutenu jusque-là sa fille et son neveu. Depuis le jour, distant d'un mois à peine, où son mari, impliqué dans les poursuites qui suivirent le dénouement sanglant de la conspiration du duc de Montmorency, avait été arrêté, à cette place même, dans

tant. Elle ne s'était pas trompée en pensant que son cousin avait une communication importante à lui faire, mais lui la regardait, d'un regard empreint de la plus tendre compassion, et la voyant si frêle, si touchante, dans sa robe blanche, avec ses longs cheveux blonds qui retombaient en boucles sur son col de batiste fine, avec son visage aminci, ses yeux bleus agrandis et cernés par l'angoisse, il hésitait maintenant à parler, redoutant d'ébranler par un nouveau choc cette nature délicate et nerveuse, si peu faite pour la souffrance.

“ Isabelle, dit-il enfin, ma sœur, mon amie, vous me demandiez des détails ; j'en ai en effet à vous donner ; peut-être même, au fond de cet abîme où nous sommes, une lueur d'espérance restait-elle encore, mais je n'ai pas voulu, tant elle est incertaine, la faire briller aux yeux de votre pauvre mère qu'une déception tuerait. ”

— Une espérance, Henri, ah ! Dieu, que dites-vous ?

— Attendez, ma chère Isabelle ; hélas ! ne vous réjouissez pas trop tôt. Il me faut auparavant vous apprendre de si terribles circonstances. J'ai vu votre père ; j'ai pu l'entretenir un instant pendant un des intervalles du procès, je l'ai vu... quand on le ramenait de la question. ”

Isabelle poussa un cri déchirant et cacha son visage entre ses mains.

“ Il n'avait pas parlé, continua le jeune homme d'une voix brève et sourde. Il était étendu sur les dalles dans une prison attendant au tribunal, on lui laissait ces minutes de répit. Les geôliers eux-mêmes, émus de sa vaillance, s'écartaient avec respect. J'ai pu gagner l'un d'eux, je me suis glissé près de lui, je l'ai entouré de mes bras. “ Henri, m'a-t-il dit, écoute ; ce secret, qu'ils ne m'ont pas arraché, une lettre, que je n'ai pu

détruire, le révélerait ; je la lisais dans le moment où l'on est venu m'arrêter ; à la hâte je l'ai glissée dans le coffret à bijoux d'Isabelle qui se trouvait sous ma main. Cours auprès de ma fille, dis-lui que je lui ordonne, au nom de l'honneur, qu'elle l'ait lue ou non, de brûler à l'instant cette lettre pour laquelle je meurs. ” Je l'ai promis pour vous, Isabelle, et je confie ce secret à votre loyauté. ”

— Vous avez bien fait, Henri, la volonté de mon père sera exécutée. Hélas ! depuis son arrestation, je n'ai pas ouvert mon coffret, et la lettre est où mon père l'a mise. Mais, pour suivre, de grâce, vous parliez tout à l'heure d'une espérance. ”

— La voici : le cardinal de Richelieu arrive ce soir dans la ville. ”

— Le cardinal ! Mais il est tout puissant ; un mot, une ligne de lui peuvent sauver mon père. Oh ! conduisez-moi à ses pieds, Henri. ”

— C'est en effet à quoi j'ai pensé. Votre père,

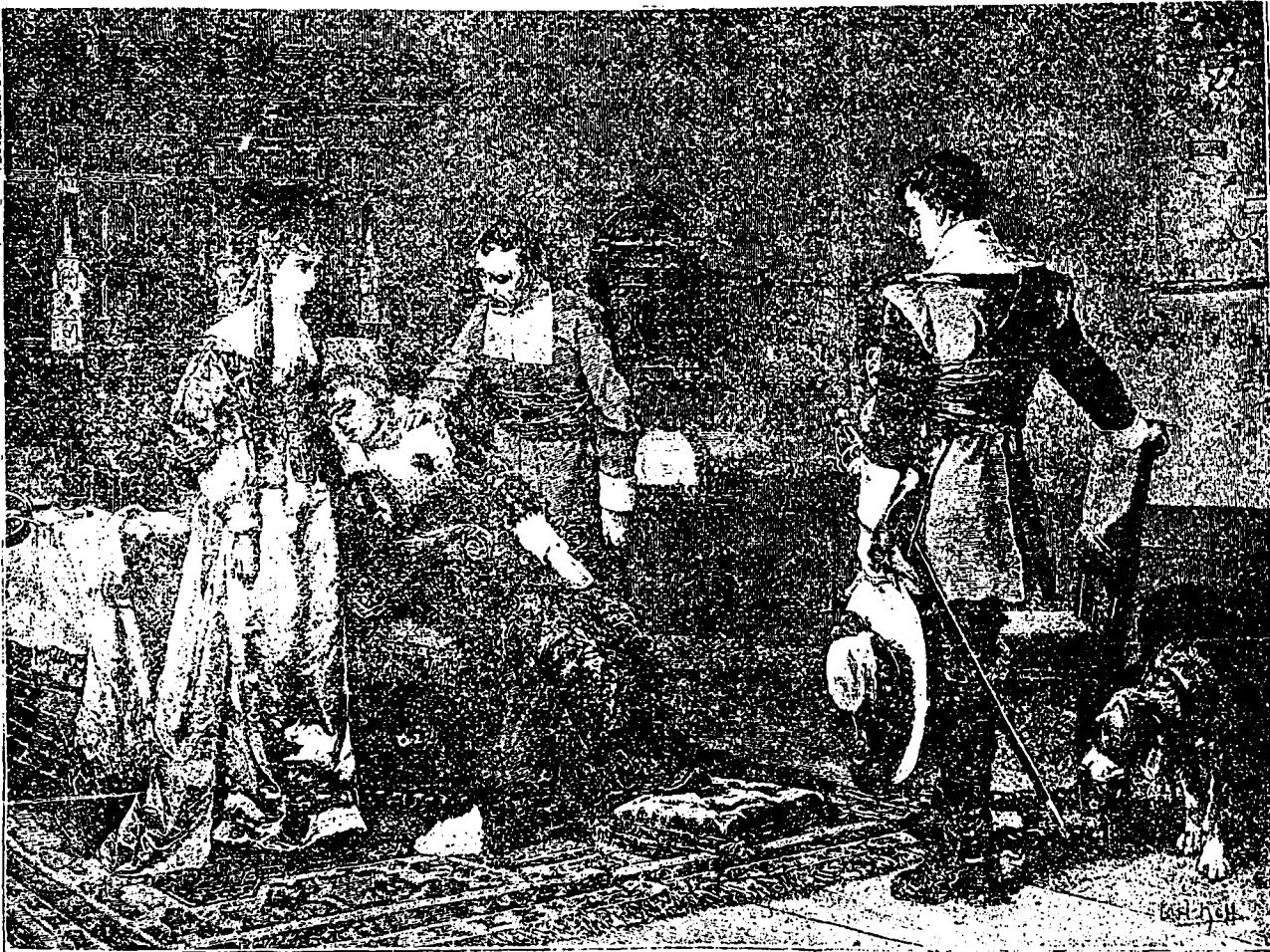
Isabelle, a été condamné uniquement à cause de l'amitié singulière dont l'honorait le duc de Montmorency ; aucune preuve réelle n'a pu se trouver produite contre lui. On dit le cardinal juste et capable d'accès soudain de générosité. Je le sais d'une manière certaine, car un de mes amis, un de mes anciens disciples du collège de Rouen, Pierre Corneille, est maintenant attaché, en qualité de secrétaire, à la personne de Son Eminence. Je vais me rendre auprès de lui dès son arrivée, obtenir qu'il nous facilite les moyens de cette entrevue. Prenez patience, ma chère Isabelle, je reviendrai ce soir vous avertir, peut-être même vous conduire directement auprès du cardinal. ”

Isabelle tendit à son cousin sa petite main tremblante qui baisa. Puis elle rentra dans le salon, La grande pièce était vide, Mme d'Armile venait de se retirer dans son oratoire avec l'abbé. Seul, devant la cheminée, Piuton, le chien favori du comte, dormait le dos au feu.

Isabelle alla droit à la table, ouvrit le coffret, prit la lettre et s'approcha du foyer, mais elle ne se hâta pas de la lancer dans les flammes ; une invincible curiosité lui venait : au secret renfermé dans cette lettre la vie de son père était suspendue.

Elle repassa dans sa mémoire les paroles, l'ordre formel que lui avait répété Henri. “ Que ma fille l'ait lue ou non ? ”. Pouvait-elle donc la lire ? La tentation était trop forte ; le sceau se trouvait rompu ; la feuille de papier s'ouvrit d'elle-même sous le regard anxieux d'Isabelle.

Écrite toute entière de la main du duc de Montmorency, cette lettre contenait la justification complète du comte d'Armile ; elle prouvait que le comte, dans une précédente correspondance, loin de partager les



Isabelle d'Armile fixait ses yeux brillants sur le messager. (P. 9, col. 1.)

ce salon de leur maison de Villefranche, où ils avaient vécu tant d'années heureuses, la comtesse s'était laissée envahir par un accablement qui causait à son entourage les plus vives alarmes. Elle ignorait en réalité la part plus ou moins directe que le comte d'Armile avait prise dans la conspiration, mais, connaissant les liens de confiance, de dévouement absolu, qui unissaient le comte au duc de Montmorency, elle ne doutait pas que cette part fût suffisante pour perdre son mari.

Tandis que la comtesse s'enfonçait dans un morne désespoir, Isabelle, s'écriait avec une expression de douleur exaltée :

“ O mon père, mon père chéri ! Ils l'ont condamné à mort ! Parlez, Henri, je veux savoir, vous avez vu mon père sans doute, dites nous tous les moindres détails... ”

Mais l'abbé s'interposa vivement :

“ Votre mère, mon enfant, est hors d'état d'entendre ces cruelles explications : laissez-moi seul auprès d'elle, je vous prie, et passez avec votre cousin dans une pièce voisine. ”

Isabelle, malgré son habituelle soumission aux désirs de leur vieil ami, voulait protester contre cet ordre sévère, lorsqu'elle crut s'apercevoir que Henri lui faisait secrètement un signe.

Déposant un dernier baiser sur le front de la comtesse, qui paraissait da reste insensible, même aux caresses de sa fille, elle entra, suivie de son cousin, dans une haute salle à manger aux murs lambrissés. Les deux jeunes gens s'approchèrent de la fenêtre, dont les vieux vitraux colorés s'éclairaient aux lueurs pâles d'un soleil de décembre. Isabelle appuya ses deux mains jointes au dossier d'une chaise et demeura debout, atten-

passions de son ami, s'était efforcé au contraire de lui démontrer l'aveuglement d'une conspiration qui s'appuyait à l'étranger sur les pires ennemis de la France. Mais, si elle innocentait le comte d'Armile, cette lettre fournissait en même temps contre les autres membres de la conspiration un témoignage d'une importance capitale, car le duc, développant longuement ses projets audacieux, énumérait les appuis, encore inavoués, sur lesquels il pouvait compter en cas de réussite parmi les premiers personnages du royaume.

Isabelle frémit jusqu'au fond de l'âme. Elle comprenait le silence héroïque du comte, et cette recommandation suprême qu'il lui envoyait du fond de sa prison. Mais à présent qu'elle savait tout, allait elle avoir le courage affreux d'y obéir, d'anéantir elle-même la preuve de l'innocence de son père ? Était-il possible que l'honneur, que l'obéissance filiale exigeassent d'elle un pareil sacrifice ; son devoir n'était-il pas avant tout de sauver son père, même malgré lui ?

Accablé, elle se laissa tomber sur une chaise, pressant son front entre ses mains, cherchant à se convaincre, à voir clair au milieu du trouble où cette révélation plongeait toutes ses pensées.

Les heures passèrent, la nuit lentement remplit la vaste pièce. Isabelle demeura, la lettre sur ses genoux, en face du foyer dont les flammes dansantes s'agitaient, se tordaient, semblaient s'avancer dans l'obscurité grandissante pour saisir le mince feuillet de papier qui leur était promis.

Le même soir à dix heures, dans une des salles de l'hôtel de ville, le cardinal de Richelieu, assis auprès d'une cheminée, mettait au clair les notes d'une tragédie dont il avait dans la journée, au hasard de la route, dicté le plan à son secrétaire, M. Pierre Corneille.

Pour qu'il se permit ce travail qui était sa distraction favorite, il fallait que l'horizon politique se fût subitement éclairci. En effet, l'exécution de Montmorency venait de frapper de terreur la France et les conspirateurs présents ou à venir. Gaston d'Orléans, battu, s'était soumis, abandonnant, désavouant, selon son habitude, ceux qui mouraient pour lui. La reine elle-même s'humiliait, feignait une réconciliation. Richelieu triomphait.

Le tout puissant ministre, réduit volontairement au rôle modeste d'homme de lettres, dictait donc. Sa voix résonnait ferme et mordante sous le plafond aux poutres peintes ; assis à une table, Corneille écrivait. L'auteur, très visiblement, paraissait satisfait de son œuvre ; aussi, s'arrêtant après une des scènes principales, il interpella son jeune secrétaire avec l'intention évidente d'entamer une discussion littéraire.

— Hé bien, Corneille, que pensez vous de cette situation ? N'est-ce point une heureuse trouvaille ?

— Fort belle, monseigneur, mais, si vous me permettez de hasarder une opinion, je dirai qu'elle me semble bien forte pour être soutenue par l'héroïne que vous mettez en scène. Cette princesse charmante aurait donc l'audacieuse et superbe énergie d'une Romaine ?

— Et pourquoi, je vous prie, ne l'aurait-elle pas ? Allez vous me soutenir cette théorie qu'il faut laisser le privilège des vertus viriles aux femmes de l'antiquité, ou bien encore, je vous vois venir, aux races du Midi plus fortement trempées, à votre avis, que la nôtre ? A cette Espagne, notre éternelle ennemie, pour laquelle vous réservez votre admiration ? Je prétends moi, monsieur, qu'il peut exister en France, dans notre société même, des femmes capables d'actions tout aussi sublimes que les héroïnes de Titc-Live ou de Guilhem de Castro.

— Je crois seulement, monseigneur, que la femme française use plus volontiers des moyens de persuasion et de charme touchant ; mais je serai mal venu à discuter ce point à présent, car la grâce que je voulais demander ce soir à votre Eminence semblait une manière d'intrigue combinée d'avance pour confirmer mon dire. Ici, tout près, monseigneur, dans votre antichambre, une jeune fille attend en suppliante et sollicite la faveur de vous entretenir un instant. C'est une enfant de seize ans, cousine d'un de mes amis, la fille du comte d'Armile que le Parlement vient aujourd'hui de condamner à mort.

Le sourcil de Richelieu se fronça.

— Je suis fort mécontent de vous, Corneille, dit-il : loin de la favoriser

vous eussiez dû m'épargner cette entrevue qui ne peut se terminer que de façon pénible. Cependant je ne veux point renvoyer Mlle d'Armile sans l'avoir entendue : Introduisez-la.

Corneille s'empressa d'obéir. Il épiait depuis une heure le moment favorable. Isabelle parut, accompagnée d'Henri. Chancelante, elle quitta le bras de son cousin et vint s'agenouiller aux pieds du ministre en murmurant :

— Grâce, monseigneur. Oh ! grâce pour mon père : il est innocent !

Le cardinal avait enveloppé la jeune fille d'un long regard et malgré lui se sentait touché par tant de jeunesse et de douleur.

— Mademoiselle, répondit-il d'un ton plus doux, j'arrive dans la ville et je puis vous assurer que je n'ai influencé en rien l'arrêt du Parlement. Mais ce tribunal a reconnu la culpabilité du comte d'Armile.

— Mon père est innocent, reprit Isabelle, monseigneur, je vous le jure, le comte d'Armile n'a point pris de part au complot. Il n'en a su les détails que le jour même de son arrestation, je le sais, j'en ai la preuve.

— La preuve, répéta le cardinal surpris, en effet on m'a parlé d'une lettre, d'un plan communiqué au comte par le duc de Montmorency. Mais vous savez que votre père est demeuré muet sur ce point même en face de la mort, même...

Il s'arrêta ; Isabelle était devenue si pâle qu'il craignit de la voir tomber.

— Je le sais, dit-elle d'une voix faible, je le sais.

Elle tremblait ; la lutte qu'elle soutenait depuis quatre heures était trop forte ; instinctivement sa main se portait sur sa poitrine, à la place où la lettre, la lettre fatale qu'elle n'avait pas brûlée, l'oppressait comme un poids étouffant. Ses yeux regardaient au loin ; elle ne voyait ni le cardinal, ni Henri qui s'était approché, troublé d'une sourde inquiétude aux dernières paroles de sa cousine, ni Corneille, spectateur attentif ; mais sans doute elle voyait son père lui imposant silence d'un geste suprême ; elle voyait, sur la place publique, se dresser lentement un échafaud.

Tout à coup, comme si l'éclair de vérité qu'elle implorait l'eût enfin soulevée, Isabelle se redressa, arracha la lettre, la lança dans la cheminée, au milieu du brasier qui la dévora en une seconde, puis, brisée par cet effort, elle retomba à genoux et saisissant la main du cardinal avec une ferveur désespérée, elle s'écria :

— Ah ! croyez-moi, monseigneur, croyez-moi, le salut de mon père était dans cette lettre et je viens de la détruire, parce qu'il l'avait ordonné, parce qu'il aime mieux mourir que de trahir le secret confié à son honneur ; mais si vous refusez maintenant de me croire, il ne me reste qu'à mourir aussi.

Et succombant enfin, trop frêle pour supporter le contre-coup de l'acte d'énergie qu'elle venait d'accomplir, Isabelle glissa sans connaissance aux pieds de Richelieu. Henri la reçut dans ses bras.

Le cardinal s'était levé.

— Monsieur, dit-il au jeune homme, avez-vous quelque chose à ajouter aux affirmations de Mlle d'Armile ?

— C'est moi-même, monseigneur, qui lui ai transmis, il y a quelques heures, l'ordre formel de son père.

— C'est bien », dit le cardinal. Il alla à la table, écrivit deux lignes qu'il tendit à Henri.

— Voici la grâce du comte, monsieur. Emmenez votre cousine, faites-lui prodiguer ici tous les soins que réclame son état, et dites-lui que Richelieu a cru en sa parole.

Quelques instants plus tard, lorsque Corneille, qui avait accompagné son ami, revint dans le cabinet, le cardinal de nouveau feuilletait ses notes :

— Eh bien monsieur, qui de nous deux avait raison ? Cette enfant, je l'espère, vous a, par son courageux exemple, contraint de vous soumettre à l'opinion que j'exprimais tout à l'heure. Allons, Corneille, à votre place : achevons le quatrième acte.

Et, sûr désormais de son dénouement, Richelieu se remit à dicter.

M. DE LACRETELLE.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

# LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

XII

(Suite)

— Vous êtes moins pâle, dit-elle. Vous vous sentez mieux, plus forte, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans une heure ou deux vous prendrez encore quelque chose et puis vous vous coucherez.

Maximilienne fit un mouvement brusque.

— Ah ! voilà encore que vous vous effrayez. Eh bien, je resterai près de vous. Comme cela vous n'aurez pas peur.

Pendant un instant elles restèrent silencieuses.

Tout à coup, Maximilienne s'aperçut qu'Elisabeth pleurait à chaudes larmes.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle, pourquoi pleurez vous ?

— Je voulais retenir mes larmes, je n'ai pas pu. Je ne saurais vous dire ce qui se passe en moi, mademoiselle. Depuis deux jours je ne suis plus la même. J'ai souffert de vous voir souffrir, vous si belle, si noble, si bonne ! Je ne sais quelle chose délicieuse, exquise on respire près de vous ; c'est comme un parfum d'innocence et de pureté qui fait naître en moi des pensées que je n'avais jamais eues. Si vous saviez ce que j'ai été, ce que je suis encore, vos beaux yeux qui me regardent avec douceur se détourneraient avec dégoût... Mais non, vous êtes bonne, vous me plaindriez... Je suis encore bien jeune ; je ne dois pas avoir vingt ans. Eh bien, j'ai déjà assez de l'existence. Si vous saviez, si vous saviez...

— Est-ce une confidence que vous désirez me faire ?

— Non, non, répondit vivement Elisabeth, je ne peux rien vous dire. Vous faire connaître mon horrible passé : c'est impossible. Tout ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que j'ai honte de

ce qu'on m'a fait faire... Oh ! le passé ! si je pouvais ne pas me souvenir !

—Dieu est miséricordieux ; revenez au bien et il vous pardonnera. Malgré le mal que vous avez fait, Elisabeth, vous avez encore le droit d'espérer ; si bas que vous soyez tombée, vous pouvez vous relever. Je vous pardonne. Que Dieu, à son tour, vous accorde le pardon de vos autres fautes !

Elisabeth saisit une des mains de Maximilienne et la porta à ses lèvres.

—Mademoiselle, dit-elle, des reproches me feraient peut-être moins souffrir que votre grande bonté ; elle me fait sentir cruellement combien je suis coupable envers vous. Si j'avais connu les abominables projets de vos ennemis, je me serais fait tuer plutôt que de vous attirer dans le piège qui vous était tendu.

—Une autre se serait chargée de cette mauvaise action. Et, qui sait ? j'aurais peut-être ici, à votre place, une cruelle ennemie.

—Oui, Charlotte.

—Est-elle réellement allée à Paris comme vous me l'avez dit ?

—Oui, mademoiselle, elle est partie depuis hier.

—Ah ! depuis hier ? fit Maximilienne.

—Ecoutez, mademoiselle, il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous ai raconté tantôt ; on m'avait ordonné de vous dire cela... Je connais le comte de Montgarin ; mais je pouvais croire qu'il était le complice des autres ; dans votre intérêt même il fallait que je fusse très prudente. Toutefois, j'avais bien l'intention de vous dire ce soir : Je ne sais quelle chose nouvelle trament vos ennemis : défiez-vous, prenez garde, on vous trompe !... Mais je n'ai rien à vous apprendre. Ce que le comte de Rogas et les autres voulaient faire, vous le savez. Pendant que le comte de Montgarin vous parlait, j'étais là, près de la porte, j'ai tout entendu.

—Ah ! ce que vous avez fait là est ignoble ! s'écria Maximilienne, ne pouvant contenir son indignation.

—Ne m'accusez pas, mademoiselle, répondit Elisabeth d'une voix suppliante. Cette fois encore j'ai obéi à un ordre. Si j'avais refusé, c'est un de vos persécuteurs qui aurait écouté. Alors, que serait-il arrivé ? Furieux contre M. de Montgarin, les misérables eussent été capable de le poignarder sous vos yeux. Quant à vous... ah ! ils vous auraient peut-être assassiné aussi !

Si je vous avais espionnée pour vous nuire, ce serait ignoble en effet ; mais non... Moi vous trahir ! Ah ! vous ne le pensez pas ! Mademoiselle, comme M. de Montgarin, je suis avec vous contre vos ennemis.

—C'est bien ! je vous crois, dit Maximilienne.

—Ah ! mademoiselle, dit Elisabeth avec un accent intraduisible, vous ne savez pas quelle puissance vous avez sur ceux qui vous approchent. On est fasciné, on devient meilleur.

Quant le comte de Rogas m'a dit : " Il faut que je sache ce qu'ils diront ! " J'ai vite répondu : oui. Je voulais savoir... Jugez de ma surprise, de ma joie, quand j'entendis M. de Montgarin vous dévoiler les projets des misérables dont je le croyais le complice. Au moment où il vous a dit : " Demain vous serez libre, demain vous reverrez votre mère, " je descendis toute joyeuse pour rendre compte de mon espionnage. Quand j'eus dit au comte de Rogas que sa petite comédie avait admirablement réüssi, il eut le regard superbe d'un général à qui on annonce une victoire.

—Ainsi il ne se doute de rien ?

—De rien, mademoiselle. Il se croit si fort, si habile, qu'il ne suppose même pas qu'il puisse être trompé !

—Est-il encore ici ?

—Non, il est parti avec le comte de Montgarin.

—Et les autres ?

—Ils ne s'en vont pas, eux.

—Mon Dieu, s'ils nous écoutaient !

—Ils ont autre chose à faire ; ils boivent.

Pendant elle alla ouvrir doucement la porte et descendit jusqu'au milieu de l'escalier, sur lequel elle resta un instant, l'oreille tendue. Ensuite elle revint près de Maximilienne.

—J'en étais sûre, dit-elle, ils sont en train de vider une bouteille d'absinthe. Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle ? Vous frissonnez.

—J'ai peur ! Dans leur ivresse, les deux misérables sont capables de venir dans cette chambre.

—Oh ! rassurez-vous, la porte est solide et bien fermée ; elle n'a qu'une clef, la voilà.

—N'importe, j'accepte l'offre que vous m'avez faite tout à l'heure. Elisabeth, vous ne me quitterez pas cette nuit.

—Ah ! mademoiselle, vous me rendez bien heureuse !

—Quand votre compagne revient-elle ?

—On a besoin d'elle à Paris, elle ne reviendra pas. D'ailleurs, elle n'avait rien à faire ici ; c'est moi seule qu'on a chargée de vous servir et de veiller sur vous. Demain soir ce sera fini : on viendra vous chercher, vous serez délivrée... Tout à coup Elisabeth se prit à frissonner.

—C'est affreux, affreux ! prononça-t-elle d'une voix entrecoupée,

je n'avais point pensé à cela. On arrêtera les deux hommes, on m'arrêtera aussi... Oh ! Oh ! la prison !

Maximilienne se leva, posa sa main sur l'épaule d'Elisabeth, et, lui dit de sa plus douce voix :

—Je vous ai pardonné ; vous vous dévouez pour moi ; vous me protégerez jusqu'au moment de ma délivrance. Alors, à mon tour, je vous prendrai sous ma protection.

## XIII

Nous nous transportons à Menton, où le comte de Coulange et le docteur Gendron sont arrivés depuis quelques jours.

En les voyant arriver, Mme de Valcourt ne put retenir ses larmes. Elle prit les mains du docteur en s'écriant :

—Ah ! sauvez ma fille, sauvez mon enfant !

Puis elle le conduisit dans la chambre d'Emmeline.

Pendant une demi-heure environ, silencieux, méditatif, le célèbre médecin examina la malade avec la plus grande attention, comptant les pulsations du pouls.

Pendant ce temps, debout et immobile au pied du lit, Mme de Valcourt ressemblait à une statue de la Douleur. Ses yeux ardents allaient constamment du docteur à sa fille ; mais c'est en vain que la pauvre mère cherchait à surprendre la pensée de M. Gendron dans un de ses regards ou les mouvements de sa physionomie.

Enfin, le docteur fit un signe à Mme de Valcourt, et ils entrèrent dans une chambre contiguë où étaient Mme de Rouvière et Eugène.

Du regard, on interrogea anxieusement le docteur.

—Courage, dit M. Gendron, si je ne puis vous dire aujourd'hui : Mlle de Valcourt est sauvée, je ne vous dis pas non plus : elle est perdue.

Mme de Valcourt s'approcha de lui, et s'emparant d'une de ses mains :

—Ainsi, dit-elle, vous ne l'avez pas condamnée, tout espoir n'est pas perdu ?

—Il faut toujours espérer, madame.

—Quand pourrez-vous dire ?...

—Dans quatre ou cinq jours.

Mme de Valcourt eut un long soupir.

—Je comprends vos angoisses, madame.

—Elles sont horribles, monsieur Gendron ; tenez, si je devais vivre pendant quinze jours encore dans l'état où j'étais avant de recevoir la dépêche de mon frère m'annonçant votre arrivée, j'aimerais mieux être morte !... Oh ! vivre ainsi, c'est épouvantable !

—Eh bien, madame la comtesse, répondit le docteur, espérez ! Ma présence ici vous donne l'assurance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour sauver Mlle de Valcourt. C'est une lutte terrible que je vais avoir à soutenir contre le mal ; la maladie est grave ; mais, heureusement, le sang bon ; il n'y a pas d'anémie.

Dans un instant, je vais m'installer au chevet de Mlle de Valcourt et je ne la quitterai plus. Couper immédiatement la fièvre serait dangereux. Il s'agit d'abord, de calmer progressivement l'irritation des nerfs ; ensuite, nous verrons.

—Faites ce qu'il faut, faites tout ce que vous voudrez, monsieur Gendron, dit Mme Valcourt. Ah ! je me sens moins désespérée, quelque chose me dit que vous sauverez ma fille ! Ce n'est pas seulement sa vie, c'est aussi la mienne que vous avez à sauver !

—Et la mienne, ajouta le comte de Coulange.

—En me chargeant d'une si grande responsabilité, vous m'effrayez, répondit le docteur avec un sourire doux et triste.

Quatre longs jours s'écoulèrent. Le docteur Gendron n'avait pas quitté la chambre de son intéressante malade où il se jetait sur un canapé et dormait un peu. Alors Mme de Valcourt le remplaçait au chevet de sa fille. Du reste, à l'exception de Mme de Valcourt, personne n'était admis. Eugène n'avait obtenu qu'une seule fois la permission de voir sa chère Emmeline, avec défense expresse de prononcer un seul mot.

Or, le quatrième jour, vers cinq heures du soir, le docteur dit à Mme de Valcourt :

—Vous êtes brisée, c'est à peine si vous pouvez vous tenir sur vos jambes ; il faut aller prendre le repos qui vous est nécessaire.

—Pas maintenant, plus tard, répondit-elle.

—Je vous en prie, madame, insista le docteur et, s'il le faut, j'exige que vous alliez prendre du repos. Ce soir vous aurez besoin de toutes vos forces.

—J'obéis, monsieur Gendron, dit-elle en poussant un long soupir. Et elle se retira, prête à suffoquer. La pauvre mère comprenait que M. Gendron tenait surtout à l'éloigner de sa fille.

En effet, le moment suprême approchant, le docteur voulait être seul près du lit de la jeune fille. Depuis quatre jours il luttait contre le mal. L'avait-il réellement vaincu ? Il l'ignorait. La mort

était toujours là, prête à frapper. Allait-elle prendre sa victime ? Ou bien allait-elle s'éloigner, laissant à l'homme et à la science une nouvelle victoire ?

Debout près du lit, immobile, la tête légèrement inclinée, le regard fixe, le docteur contemplant Emmeline.

Le visage de la malade était tourné de son côté ; elle avait les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte. Sa respiration était faible, oppressée par instants, mais assez régulière. De temps à autre, une sorte de tremblement convulsif secouait son corps ; en même temps ses mains s'agitaient, et les muscles de son visage avaient une légère contraction.

Le docteur ne perdait pas un mouvement de sa physionomie ; il les saisissait tous ensemble, les étudiait. Pour lui, chaque tressaillement, chaque battement des paupières étaient des symptômes.

Plus d'une heure s'était écoulée. Le soleil se couchait lentement, ses derniers rayons étaient sortis de la chambre. Toutefois, le visage de la jeune fille restait éclairé par une réverbération de lumière qui produisait autour de sa tête l'effet d'une auréole.

Anxieux, respirant à peine, le docteur attendait. Il avait la poitrine oppressée et son cœur battait avec violence.

Tout à coup la malade poussa un long soupir, ses bras se levèrent en même temps et ses deux mains se posèrent sur son front. Le docteur se pencha vers elle. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent et elle jeta autour d'elle le regard étonné d'un enfant qui se réveille.

Le docteur s'était redressé, le front rayonnant.

Les yeux d'Emmeline s'arrêtèrent sur lui.

— Ah ! fit-elle avec surprise, c'est monsieur le docteur Gendron ?

— Elle m'a reconnu, elle est sauvée ! se dit le docteur.

Il reprit tout haut :

— Oui, ma chère enfant, c'est votre ami, le docteur Gendron, qui est près de vous.

— Je suis donc bien malade ?

— Vous ne l'êtes plus, répondit-il vivement.

— Pourtant, je me sens bien faible.

— Dans quelques jours vous aurez retrouvé toutes vos forces.

— Docteur, où est maman ?

— Elle va venir vous embrasser.

Il versa dans une tasse trois cuillerées d'une liqueur rose qu'il avait préparée d'avance ; puis, soutenant la tête de la malade, il lui fit boire cette mixture lentement, par petites gorgées.

Instantanément, Emmeline sentit une douce chaleur passer dans tous ses membres.

— Merci, dit-elle en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

Ses yeux se fermèrent.

— Elle dort, murmura M. Gendron.

Il marcha vers la porte, l'ouvrit sans bruit et sortit de la chambre. Aussitôt le comte de Coulange se dressa devant lui, blanc comme un suaire. Le docteur mit un doigt sur sa bouche et prononça tout bas ce mot : Silence !

Puis, saisissant le bras d'Eugène, il l'entraîna dans une autre pièce.

Le jeune homme le regarda fixement.

— Parlez, docteur, parlez, dit-il d'une voix tremblante.

— Vous n'avez donc pas compris ? Vous ne voyez donc pas la joie qui brille dans mes yeux ?

— Sauvée ! exclama Eugène.

— Oui, elle est sauvée !

Fou de joie, le jeune homme se jeta au cou de M. Gendron, et l'embrassa sur les deux joues.

— Ah ! docteur, ah ! docteur, fit-il.

Et il se mit à pleurer.

— Maintenant, reprit M. Gendron après un moment de silence, il faut annoncer la bonne nouvelle à Mme de Valcourt et lui faire partager notre joie.

## XIV

A genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel et le visage baigné de larmes, Mme de Valcourt adressait à Dieu une prière fervente.

— Dieu tout-puissant, disait-elle, vous me l'avez donnée, ne me la reprenez pas. Ayez pitié de sa jeunesse, de son innocence... Seigneur, vous voyez ma douleur et mes larmes, vous entendez mes sanglots qui montent vers vous avec ma prière. Ah ! ne détournez point vos yeux d'une mère éplorée qui vous demande la vie de son enfant !

A ce moment Mme de Valcourt entendit qu'on frappait discrètement à sa porte. Elle tressaillit. Venait-on lui annoncer que sa fille avait rendu le dernier soupir ? Prise aussitôt d'un tremblement convulsif, elle se dressa péniblement sur ses jambes. Elle voulut marcher vers la porte, mais elle ne put avancer.

Alors, d'une voix presque éteinte, Mme de Valcourt cria :

— Entrez !

La porte s'ouvrit et le comte de Coulange parut sur le seuil.

— Ah ! ma fille est morte ! s'écria Mme de Valcourt d'une voix étranglée.

— Non, madame, non, elle vit !... répondit Eugène, et elle est sauvée !

Et comme elle chancelait, prête à tomber, il bondit vers elle, les bras ouverts.

Moins forte pour la joie qu'elle ne l'avait été pour la douleur, elle ferma les yeux et s'affaissa dans les bras du jeune homme.

Mais ce ne fut qu'un moment de faiblesse. Elle rouvrit les yeux, sa tête se redressa et son regard s'illumina. Alors, le visage tourné vers le ciel, elle resta un moment immobile, silencieuse, comme en extase.

Eugène gardait un silence respectueux.

— Mon Dieu, je vous remercie ! dit-elle avec un accent de reconnaissance intraduisible.

— Madame la comtesse, M. Gendron vous attend, lui dit Eugène.

— Ah ! je ne veux pas qu'il attende plus longtemps mes remerciements, répondit-elle ; il a vu ma joie. Venez, Eugène, mon fils, venez.

Deux heures plus tard, quand Emmeline se réveilla, sa mère était près de son lit, attendant qu'elle ouvrit les yeux.

Emmeline lui tendit ses bras, ainsi qu'un enfant qui demande à sortir de son berceau.

Mme de Valcourt se pencha sur le lit et ses lèvres se collèrent sur le front de la malade.

La nuit était venue. Une lampe posée sur une table éclairait la chambre. M. Gendron se tenait debout derrière Mme de Valcourt. Au pied du lit, caché derrière un rideau, le comte de Coulange attendait pour se montrer que le docteur lui fit un signe. Mme de Rouvière était assise près de la fenêtre dans un fauteuil.

— Maman, dit la malade, il me semble que j'ai dormi bien longtemps.

— Pas plus de deux heures, ma chérie, répondit Mme de Valcourt.

— Je ne parle pas de mon dernier sommeil ; mais de l'autre... (Quand je me suis réveillée, j'étais comme paralysée.)

Le bon docteur Gendron était près de moi. — Je suis donc bien malade ? lui dis-je. — Vous ne l'êtes plus, me répondit-il. Alors il m'a fait boire quelque chose et aussitôt je me suis rendormie... Oh ! le bon sommeil ! Comme il m'a fait du bien ! L'autre était affreux... Des monstres grimaçants, hideux, hurlaient autour de moi. Ils me faisaient subir d'effroyables tortures : leurs doigts s'enfonçaient dans mes yeux ; leurs dents féroces me mordaient jusqu'au cœur. J'essayais de les repousser, je voulais fuir. Impossible. Je ne pouvais faire un mouvement ; j'étais comme liée avec des cordes... Horrible rêve !... Et ce n'est pas tout... j'ai encore rêvé...

Elle resta un moment silencieuse, ayant l'air d'interroger sa mémoire.

— Oui, reprit-elle, j'ai rêvé... Je ne me rappelle pas bien, je cherche...

Elle appuya ses deux mains sur son front.

— Mais non, mais non, s'écria-t-elle, je n'ai pas rêvé cela, c'est la réalité ! Nous avons quitté Paris, nous sommes à Menton ; je ne dois plus le voir, nous sommes séparés pour toujours, pour toujours...

Des larmes jaillirent de ses yeux, et un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Mme de Valcourt effrayée, se tourna vers le docteur.

— J'attendais impatiemment ces larmes, lui dit M. Gendron avec calme ; maintenant je réponds de tout, elle a retrouvé la sensibilité !

Il s'approcha du lit et, prenant la main de la jeune fille :

— C'est vrai, lui dit-il, vous avez quitté Paris, emmenée par votre mère ; vous êtes à Menton. Mais on ne vous a pas séparée pour toujours de votre fiancé, vous allez le voir.

— Venez, monsieur le comte, ajouta le docteur.

Le jeune homme s'avança lentement.

— Emmeline, ma bien-aimée ! dit-il.

Le regard de la jeune fille devint rayonnant.

— Eugène ! Eugène ! murmura-t-elle.

Et ses yeux se tournèrent vers sa mère comme pour l'interroger.

— Ma chérie, lui dit Mme de Valcourt, dans quelques jours, quand tu seras plus forte, tout à fait guérie, nous t'apprendrons ce qui s'est passé. Aujourd'hui, je te dis seulement ceci : ton oncle et moi nous avons été trompés.

— Eugène, reprit Mme de Valcourt ; embrassez-la, embrassez votre fiancée !

Le comte de Coulange mit un baiser sur le front de la jeune fille.

La comtesse de Rouvière s'était approchée.

— Ma chère Emmeline, dit-elle gaiement, vous savez, j'assisterai à votre mariage. Retrouvez vite votre belle santé afin que nous puissions partir tous pour Paris.

Un doux sourire effleura les lèvres de la malade. Puis, tendant sa main à sa mère :



—Maman, dit-elle, je ne veux plus mourir !

—Tu vivras, ma fille adorée ! s'écria Mme de Valcourt, tu vivras pour être heureuse et pour notre bonheur à tous !

Le lendemain matin, Eugène allait sortir pour porter une dépêche au bureau du télégraphe, lorsque le facteur de la poste apporta les lettres de la première distribution. L'une de ces lettres était adressée au comte de Coulange, elle lui fut remise immédiatement.

Eugène n'eut qu'à jeter les yeux sur la suscription pour reconnaître l'écriture du marquis de Coulange ; il remarqua en même temps que la main avait fortement tremblé en écrivant. Aussitôt il fut saisi d'un vague pressentiment ; d'une main fébrile il déchira l'enveloppe et lut rapidement ce qui suit :

“ Mon cher fils,

“ Notre cruel ennemi ne cesse de nous poursuivre de sa haine ; il vient de nous porter un nouveau coup, le plus terrible de tous. Maximilienne a disparu et nous avons acquis la certitude qu'elle a été enlevée par ce misérable Sosthène. Dans quel but ? Hélas ! nous l'ignorons. N'ayant pas réussi à m'assassiner, l'infâme a-t-il choisi ta sœur pour victime ? Nous sommes tous terrifiés. La marquise ne cesse de pleurer et de gémir. L'état de ta pauvre mère nous inspire de grandes inquiétudes : écrasée par ce nouveau malheur, elle peut mourir ou perdre la raison. Tout est à craindre.

“ Reviens près de nous, reviens vite ; ta présence nous aidera à supporter notre malheur.

“ L'amiral partage notre grande douleur. Gabrielle, est bien désolée aussi ; mais elle seule n'est pas désespérée, elle seule est forte. Elle ne quitte pas la marquise d'une minute. Son affection nous est bien précieuse ; si Gabrielle n'était pas près de nous en ce moment, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

“ Nous oublions Emmeline ; nous ne pensons plus qu'à notre chère Maximilienne.

“ Je n'ai pas besoin de te dire que Morlot ne reste pas inactif. Il prétend que, avec l'aide du comte de Montgarin, il retrouvera Maximilienne et l'arrachera des mains de Sosthène de Perny. Mais, hélas ! je tremble, en pensant que le misérable peut avoir accompli déjà son œuvre de vengeance, et que Morlot ne trouva qu'un cadavre sanglant !

“ Arrive vite, mon fils ; mets-toi immédiatement en route. Nous t'attendons avec impatience.

“ Ton père désolé,

“ DE COULANGE.”

Le jeune homme poussa un cri rauque, horrible, et s'élança hors de la chambre.

Pâle, les yeux hagards, les traits contractés, il se précipita dans le salon de Mme de Rouvière où la comtesse de Valcourt causait avec le docteur.

A la vue d'Eugène, Mme de Valcourt et M. Gendron se levèrent brusquement.

—Mon Dieu, qu'avez-vous donc ? s'écria la mère d'Emmeline effrayée.

Déjà le docteur avait saisi une des mains du jeune homme.

—Voyons, voyons, lui dit-il, que vous est-il arrivé ? Calmez-vous, vous nous effrayez.

—Ah ! ah ! si vous saviez...

Il fit entendre un gémissement et s'affaissa lourdement sur un siège.

M. Gendron s'aperçut que sa main gauche tenait une lettre.

—Je comprends, dit-il, vous venez de recevoir une mauvaise nouvelle.

—Oui, une très mauvaise nouvelle. Tenez, lisez, lisez !

M. Gendron commença à lire tout bas.

—Lisez à haute voix, docteur, dit Eugène, nous ne devons pas cacher ce malheur à Mme de Valcourt. Emmeline seule ne doit pas savoir... Si elle apprenait que Maximilienne... Ah ! ce serait pour elle un coup mortel.

—Puisque monsieur le comte le veut, écoutez, madame, dit le docteur.

Et lentement, d'une voix vibrante d'abord, puis oppressée, il lut la lettre du marquis.

Mme de Valcourt avait écouté comme une personne qui n'est pas sûre d'être bien éveillée. Maximilienne disparue, enlevée... Elle ne pouvait croire qu'une pareille chose fût possible. Mais il fallait se rendre à l'évidence. Elle n'avait pas eu la force d'interrompre la lecture par un cri ou une exclamation ; elle était restée immobile, la gorge serrée, sans voix, les yeux démesurément ouverts fixés sur M. Gendron.

Sans rien dire, le docteur plia la lettre et la rendit au comte de Coulange. Il avait affreusement pâli, son émotion était poignante.

—Eh bien, monsieur le comte, qu'allez-vous faire ? demanda M. Gendron.

—Partir, répondit Eugène.

—Oui, il le faut.

—Aujourd'hui même ?

—Tout à l'heure, par le premier train. Me permettez-vous de voir Emmeline avant de partir ?

—Non, vous ne seriez pas maître de vous, vous pourriez l'effrayer. Elle s'étonnera sans doute de ne pas vous voir ; nous lui dirons alors que, rappelé à Paris, vous avez été obligé de partir immédiatement. Si elle nous questionne, nous lui parlerons d'un examen ou d'une inspection à l'École des mines. Du reste, n'ayez plus une inquiétude sur la santé de Mlle de Valcourt. Dans deux ou trois jours, votre fiancée ne sera plus une malade, mais une convalescente.

Un instant après, le comte de Coulange embrassait madame de Valcourt et remerciait la comtesse de Rouvière de son hospitalité. Le docteur Gendron lui prit le bras et ils sortirent de la maison, suivis d'un domestique portant la valise du voyageur.

Quand il eut fait une vingtaine de pas dans la rue, Eugène s'arrêta, se retourna et jeta un long regard sur la fenêtre de la chambre où dormait sa chère Emmeline. Un gémissement s'échappa de sa poitrine. Mais presque aussitôt, il se redressa.

—Marchons, dit-il d'une voix ferme ; je ne veux pas, je ne dois pas manquer de courage.

Pendant un instant ils restèrent silencieux.

—Docteur, reprit Eugène, je vous ai dit que Mme de Valcourt était partie précipitamment de Paris afin de mettre entre sa fille et moi une grande distance. Je vous ai dit que l'amiral de Sistrone et sa sœur avaient déclaré à Emmeline que son mariage avec moi n'était pas possible. La chose vous a certainement paru bien étrange. Pourquoi ne m'avez-vous demandé aucune explication ?

—Parce que je ne suis pas curieux, monsieur le comte ; et puis je ne cherche jamais à savoir ce qu'on croit devoir me cacher.

—Docteur, avant de vous quitter, je veux vous dire...

—C'est inutile, interrompit M. Gendron, ce que vous voulez me dire, je le sais ; il y a vingt ans que je connais le secret de toutes les douleurs de la marquise de Coulange.

—Ainsi vous savez ?...

—Oui. Mais c'est absolument comme si je ne savais rien. Garder un secret de famille est, pour le médecin, un devoir professionnel.

—Vous me fermez la bouche, docteur ; mais, bientôt mon père vous dira lui-même pourquoi je suis toujours le comte de Coulange.

On appelait les voyageurs lorsqu'ils arrivèrent à la gare. Le comte de Coulange n'eut que le temps de prendre son billet et de serrer la main du docteur. Une minute après le train se mettait en marche.

## XV

Le jour où José Basco avait conduit le comte de Montgarin au clos de la Belle-Bonnette, Morlot s'était levé de bonne heure. A huit heures, il s'était fait conduire à l'hôtel de Coulange.

Il savait que, la veille, le comte de Montgarin avait dîné à Bougival avec le faux comte de Rogas, Sosthène et Des Grolles. Quo s'était-il passé ? Trompés par Ludovic, les trois misérables lui avaient-ils fait connaître l'endroit où ils avaient conduit Maximilienne ?

On comprend qu'elle devait être l'impatience de Morlot.

—Vous ne savez rien encore ? lui demanda Gabrielle.

—Non, répondit-il ; mais je compte absolument sur monsieur de Montgarin, et j'espère qu'il ne tardera pas à venir avec de précieux renseignements.

—Hélas ! soupira Gabrielle, il peut ne pas réussir.

Le regard de Morlot eut un sombre éclair.

—En ce cas, dit-il, j'agirai d'une autre manière.

—Soit, mais le temps passe, voilà déjà deux jours... La pauvre mère est toujours dans le même état ; sa douleur est épouvantable.

C'est affreux, affreux ! Il est impossible qu'elle puisse vivre ainsi, seulement pendant huit jours.

A dix heures, le comte de Montgarin n'ayant pas paru, Morlot commença à être inquiet.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il ?

Il attendit vainement jusqu'à onze heures.

—Je ne m'explique pas cela, se dit-il, il faut qu'il se soit passé hier soir quelque chose d'extraordinaire.

Comme il avait donné rendez-vous à Mouillon à midi, rue Rousselet, il ne pouvait attendre plus longtemps le comte de Montgarin.

—Je suis dans une grande anxiété, dit-il à Jardel ; pour que M. de Montgarin se fasse attendre ainsi, il faut que quelque chose de grave lui soit arrivé. Vraiment, je ne sais quoi m'imaginer.

—Attendez et ne soyez pas si inquiet.

—Je vais voir Mouillon dans un instant, rue Rousselet ; peut-être m'apprendra-t-il quelque chose concernant le comte de Montgarin et le faux comte de Rogas. Je resterai rue Rousselet tout l'après-midi. Si M. de Montgarin vient ici, envoyez-le-moi ; si Mme

Louise reçoit une lettre de lui, vous me l'apporterez aussitôt. Il reste entendu que, si quelque chose d'extraordinaire se passait à l'hôtel de Coulange, vous vous empresseriez de me le faire savoir.

Sur ces mots, Morlot quitta Jardel pour se rendre rue Rousselet, où il n'arriva que quelques minutes avant Mouillon.

—Je vois à votre air que vous êtes contrarié, lui dit celui-ci.

—C'est vrai.

—Vous pensiez voir le comte de Montgarin ce matin, et comme moi vous l'avez attendu inutilement...

—Ah ! vous savez cela... Eh bien, oui, voilà pourquoi je suis inquiet. Ainsi vous êtes allé ce matin rue d'Astorg ?

—Oui.

Le vieux domestique de M. de Montgarin avec lequel j'ai causé un instant, m'a appris que son maître et le comte de Rogas n'ont point passé la nuit à l'hôtel Montgarin.

—Et ils ne sont pas rentrés ce matin ?

—Non. En sortant hier, à quatre heures et demie du soir, le comte de Montgarin avait prévenu son domestique qu'il rentrerait tard dans la nuit. Une chose imprévue les a certainement empêchés de revenir à Paris.

—Il faut bien que cela soit. Maintenant, je comprends pourquoi le comte de Montgarin n'est pas venu ce matin à l'hôtel de Coulange.

Après tout, rien n'indique, jusqu'à présent, que le comte de Montgarin n'a pas réussi.

—Mon cher Mouillon, reprit-il, il est important que vous ne perdiez pas de vue aujourd'hui l'hôtel de Montgarin.

—Soit, je vais aller reprendre mon poste d'observation.

—On surveille toujours la mesure de la butte Montmartre ?

—Oui, j'ai là un homme sûr. Par votre ordre, un autre agent ne quitte pas la rue du Roi-de-Rome.

—C'est très bien.

—L'une des deux filles est revenue hier soir.

—Ah ! et l'autre n'a pas reparu ?

—Pas encore.

—Je suis persuadé qu'elle joue en ce moment un rôle quelconque auprès de Mlle de Coulange. Comme je l'ai immédiatement deviné, ce qui d'ailleurs était facile, les deux filles qui vivent avec la baronne de Waldreck sont comme elle les complices du comte de Rogas. Evidemment, c'est l'une de ces malheureuses qui a attiré Mlle de Coulange dans le piège qu'on lui a tendu à l'église Saint-Sulpice.

Je n'ai pas de nouveaux ordres à vous donner, mon cher Mouillon, puisque je n'ai pas vu le comte de Montgarin. Mais ce soir, peut-être... La situation ne peut se prolonger ; nous sommes à la veille de la bataille.

—Mes hommes et moi nous sommes prêts.

Nous nous reverrons ce soir, ici. Je reste rue Rousselet pour ne pas m'éloigner de l'hôtel de Coulange. Venez dès que vous aurez vu rentrer le comte de Montgarin et le faux comte de Rogas.

—Et s'ils ne rentrent point ?

—Dans ce cas, vous viendrez quand même entre sept et huit heures.

Un instant après, le garçon de l'hôtel apporta à Morlot le déjeuner qu'il avait commandé.

Il était encore à table lorsqu'on frappa à la porte.

Il se leva précipitamment et courut ouvrir.

Ce n'était pas le comte de Montgarin, c'était Jardel.

—Eh bien ? l'interrogea-t-il.

—Vous devez savoir que M. le marquis a écrit à son fils pour lui apprendre l'enlèvement de sa sœur !

—Oui.

—Eh bien ! M. Eugène annonce son arrivée à Paris pour demain.

—Est-ce que sa dépêche ne parle pas de Mlle de Valcourt ?

—Au sujet de Mlle de Valcourt, la dépêche contient ces trois mots : " Emmeline est sauvée ! "

Le front de Morlot s'éclaira subitement.

—Ah ! voilà une bonne, une heureuse nouvelle ! s'écria-t-il. Allons, allons, il ne faut jamais désespérer.

Morlot et Jardel causèrent encore un instant, puis ce dernier retourna à l'hôtel de Coulange.

Resté seul, Morlot se mit à rêver, laissant courir sa pensée vagabonde. Il avait besoin de tromper son impatience. Toutefois, malgré tous les raisonnements qu'il s'adressait, il conservait son inquiétude. N'avait-il pas eu tort de trop compter sur le comte de Montgarin ? Cet après-midi lui parut long comme un siècle. Chaque fois qu'un bruit de pas retentissait dans l'escalier, il tressaillait et son cœur se mettait à battre très fort ; il espérait toujours qu'il allait voir apparaître M. de Montgarin.

Cinq heures sonnèrent. La nuit commençait à venir.

—Si la prudence ne m'obligeait pas à me tenir dans l'ombre, se disait-il, j'irais attendre à l'hôtel de Montgarin.

Une demi-heure s'écoula encore.

Soudain un bruit de pas se fit encore entendre dans l'escalier. Cette fois, la personne qui montait s'arrêta sur le palier et frappa. Morlot bondit vers la porte et l'ouvrit. Il se trouva en face d'un commissionnaire.

—N'est-ce pas ici que demeure M. Robert ?

—Oui, c'est ici, et M. Robert c'est moi.

—Alors c'est à vous que je dois remettre cette lettre, dit l'homme en tendant à Morlot un pli cacheté.

L'adresse était écrite au crayon. Morlot reconnut l'écriture de Mouillon.

Voici ce qu'il lui disait :

" Il est cinq heures. Le comte de Montgarin et le comte de Rogas viennent de rentrer. Ils paraissent être les meilleurs amis du monde. Ils ont évidemment passé la nuit hors Paris. J'ai remarqué qu'il y avait sur leurs chaussures une sorte d'enduit de terre jaunâtre, ce qui indiquerait qu'ils n'ont pas marché seulement sur des routes ou des chemins bien frayés. Jugeant qu'il est nécessaire de garder à vue le comte de Rogas, et sûr que vous m'approuverez, je ne quitte pas mon poste d'observation. Un de mes hommes est avec moi. Si le comte de Rogas sort ce soir, n'importe à quelle heure, je le filerai. Si vous aviez un ordre à me donner, envoyez Jardel. Dans tous les cas, je serai demain matin de bonne heure rue Rousselet. "

—Allons, tout va bien ; le comte de Montgarin et le faux comte de Rogas sont rentrés ensemble et ils ont l'air de parfaitement s'entendre. Cela prouve que rien de fâcheux n'est arrivé. J'avais tort de m'inquiéter.

## XVI

En rentrant à Paris, José Basco avait dit au comte de Montgarin.

—Il est inutile que vous alliez à l'hôtel de Coulange, on ne s'étonnera point de ne pas vous voir, car on sait que vous vous êtes mis à la recherche de Maximilienne. Vous ne devez reparaitre devant le marquis et la marquise qu'en tenant votre fiancée par la main.

A cela le jeune homme avait répondu :

—Vous avez raison, de Rogas, il faut qu'on croie que je suis occupé la nuit comme le jour à explorer les environs de Paris. Pourquoi irais-je à l'hôtel de Coulange ? Je n'ai rien à y faire. Et puis ce n'est pas amusant du tout de voir et d'entendre des gens désolés. Je me réserve pour le grand effet. Je serai superbe quand je dirai au marquis et à la marquise, en leur montrant leur fille : Je vous ramène Mlle de Coulange que j'ai arrachée des mains de l'infâme Sosthène !

En parlant ainsi, le jeune homme pensait à Morlot et il se disait :

—Il doit m'avoir attendu toute la journée avec une grande impatience.

Il comptait que, selon son habitude, le Portugais irait passer la soirée quelque part et qu'il pourrait courir rue de Babylone et rue Rousselet. Mais, soit qu'il se sentit fatigué ou pour toute autre cause, José Basco ne sortit pas. Ludovic se vit obligé de remettre au lendemain la visite qu'il aurait voulu faire à Morlot le soir même.

Il avait réussi à tromper José Basco et les autres ; mais il devait redoubler de prudence, car un rien pouvait faire naître un soupçon dans l'esprit du Portugais.

D'un autre côté, il était brisé, rompu de fatigue. Nous savons comment il avait passé les deux précédentes nuits ; tourmenté par les plus cruelles appréhensions, il n'avait pu trouver réellement une heure de repos. Il avait l'esprit plus malade peut-être que le corps. En proie à une grande surexcitation nerveuse, il était depuis trois jours dans une sorte de vertige. En lui tout était irrité ; la fièvre seule le soutenait en lui donnant une force factice.

Il sentait qu'il avait besoin de se calmer, de se retrouver complètement maître de lui. Pour cela quelques heures de sommeil lui étaient absolument nécessaires. Maintenant, il lui fallait tout son courage, toute son énergie, une force vraie, car pour lui la journée du lendemain allait être terrible.

A dix heures, il dit à José Basco :

—Mes yeux se ferment malgré moi, je suis exténué.

—Eh bien, mon cher Ludovic, il faut aller vous reposer.

—Que ferons-nous demain ? Est-ce que vous sortirez ?

—Demain matin de bonne heure. Il ne faudra pas m'attendre pour déjeuner. J'aurai beaucoup à faire ; il faut que je prenne certaines dispositions en vue de votre prochain mariage.

Ludovic serra la main que lui tendait José et se retira dans sa chambre. Aussitôt des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

—Ah ! ah ! murmura-t-il, les lèvres crispées, il pense à mon prochain mariage !

" Comte de Montgarin, vous êtes un lâche, un infâme ! Je vous aimais, maintenant je vous hais ! "

Ces terribles paroles de Mlle de Coulange retentissaient lugubrement à ses oreilles.

—Cela devait être, prononça-t-il d'une voix étranglée, elle ne pourra jamais me pardonner de lui avoir inspiré un amour dont j'étais indigne. Elle m'a dit : "Je vous plains !" Non, elle me méprise, et maintenant je lui fais horreur... Ah ! j'aurais moins souffert si elle m'eût arraché le cœur de la poitrine ?

Il s'approcha lentement de la cheminée et resta un instant comme en extase devant une photographie de Maximilienne accrochée au mur dans un cadre d'argent ciselé.

—Comme elle est belle ! murmura-t-il d'un ton douloureux.

Puis il détacha le portrait, l'approcha de ses lèvres et le baisa pieusement.

—Hélas ! voilà tout ce qui me reste d'elle, reprit-il en gémissant, son image. A toi, chère image, je puis te dire que je t'aime, que je t'adore, sans que tu cesses de me sourire, sans que ton regard se détourne de moi avec dédain et colère. C'est presque une consolation de pouvoir penser près de toi au bonheur que j'ai perdu !

Plusieurs fois encore il baisa la photographie et il s'endormit ayant sur les lèvres le nom de Maximilienne.

Quand il se réveilla il était grand jour. Il jeta les yeux sur la pendule. Elle marquait huit heures.

—Déjà, fit-il.

Et il s'élança hors du lit.

Il achevait de s'habiller lorsque son vieux domestique entra dans sa chambre.

—Ah ! c'est vous, François, dit-il.

Et il regarda le vieillard avec une expression indéfinissable.

M. de Rogas est-il chez lui ?

—Il est sorti depuis environ un quart d'heure.

—Je vais sortir aussi, François. Si, par extraordinaire, M. de Rogas rentrait dans la journée, il ne faut pas qu'il sache que je suis sorti dès le matin.

—J'ai compris, monsieur le comte.

—A propos, François, ne désirez-vous pas voir le nouvel Opéra ! On joue ce soir. Tantôt vous irez prendre le coupon de ma loge, et ce soir vous et votre femme, Jean et Auguste, vous irez tous les quatre à l'Opéra. Encore une recommandation, François ; il ne faut pas que M. de Rogas sache que vous irez ce soir à l'Opéra. Vous servirez votre dîner à six heures et aussitôt après vous partirez.

—Oui, monsieur le comte.

—François, reprit Ludovic après un moment de silence, devons-nous beaucoup d'argent à nos fournisseurs ?

—Cinq ou six cents francs, pas plus.

—Et à vous et aux autres domestiques, combien est-il dû ?

—Les deux derniers mois. Monsieur le comte m'a remis trois mille francs il y a quinze jours ; mais nous devons et j'ai payé ; je n'aime pas que monsieur le comte ait des dettes, et, si je le pouvais, tout serait acheté au comptant.

—Enfin, jusqu'à ce jour, il vous faudrait environ quinze cents francs pour payer les dépenses de ma maison ?

—A peu près, monsieur le comte.

—François, si vous étiez forcé de me quitter, pour une cause ou pour une autre, la rente du petit capital que vous et votre femme avez économisé suffirait-elle pour vous mettre à l'abri du besoin ?

—Certainement, monsieur le comte, mais tant que nous pourrons le servir, nous ne penserons pas à quitter monsieur le comte. Nous espérons bien qu'après son mariage, monsieur le comte nous gardera une place dans sa maison.

Ludovic eut un sourire amer.

—Puis-je vous demander, François, reprit-il, à combien se monte votre capital ?

—Nous possédons une quarantaine de mille francs. Pardon, monsieur le comte, à la veille de votre mariage vous pouvez être gêné : il y a tant de chose à acheter... Vous avez peut-être besoin d'une somme assez forte... Nos quarante mille francs sont à la disposition de monsieur le comte.

Le jeune homme saisit une des mains du vieillard et la serra affectueusement :

—Ah ! vous êtes un noble cœur, François ! s'écria-t-il très-ému, des larmes dans les yeux ; non, je n'ai pas besoin d'argent, mais je vous remercie du nouveau témoignage d'affection que vous venez de me donner. Je suis heureux, oui, je suis bien heureux de savoir que vous et votre brave femme avez du pain pour vos vieux jours.

—Oh ! je connais monsieur le comte : je suis bien sûr que si nous n'avions rien économisé, il ne nous laisserait pas dans la misère.

Le jeune homme essuya furtivement une larme. Puis il s'approcha d'un joli petit meuble de Boule et ouvrit un tiroir où il prit l'argent qui s'y trouvait : une petite liasse de billets de banque et deux rouleaux d'or.

—Tenez, dit-il au domestique, en lui remettant le tout, je ne sais pas quelle somme je vous donne, vous compterez. Demain vous payerez ce que nous devons.

—Mais, monsieur le comte...

—François, l'interrompit-il avec un sourire doux et triste, vous n'aimez pas que votre maître ait des dettes ?

—C'est bien, monsieur le comte, répondit le vieillard : demain je solderai tous les comptes.

François sortit de la chambre.

Le jeune homme resta un instant immobile, les yeux fixés sur le tapis. Puis relevant brusquement la tête :

—Allons, se dit-il, c'est la dernière étape, et je n'ai pas une minute à perdre.

Il se plaça devant le portrait de Maximilienne, et l'enveloppa de son regard rayonnant d'une tendresse indicible.

—Il faut que je mérite son pardon ! murmura-t-il.

Il prit son chapeau et s'élança hors de la chambre.

## XVII

Dix minutes plus tard, le comte de Montgarin descendait de voiture devant une maison de la rue Saint-Florentin.

Ludovic monta au premier et sonna. Un domestique vint lui ouvrir.

—Je désire parler à M. Lucien de Reille, dit-il.

—Qui dois-je annoncer ?

—Voici ma carte.

Le domestique le fit entrer dans le salon et disparut.

Lucien était avec ses parents ; il causait avec sa mère pendant que M. de Reille lisait son journal.

Le domestique entra et remit la carte à son jeune maître en disant :

—Ce monsieur demande à vous parler ; il attend dans le salon.

Le jeune homme jeta les yeux sur la carte et tressaillit.

—Le comte de Montgarin !... murmura-t-il.

Mme de Reille était devenue très-pâle.

—Lucien que se passe-t-il ? demanda-t-elle à son fils, en le regardant fixement. Ah ! tu nous caches quelque chose.

—Mais rien, ma mère, absolument rien, je vous le jure !

—Alors, que veut-il, ce comte de Montgarin ?

—Je l'ignore. Comme vous, je ne m'explique pas sa présence ici.

—Mon Dieu, il vient peut-être pour te provoquer ?

—Me provoquer ? Pour quel motif ?

—Est-ce que je sais, moi ? Je hais cet homme, son nom seul m'épouvante. Ah ! n'oublie pas que tu as failli mourir de ton fatal amour pour Mlle de Coulange et que tu es une victime des machinations infâmes de ce comte de Montgarin.

—Nous ne savons pas bien encore ce qui s'est passé, chère mère ; prenons garde d'être injustes.

Je vous quitte, reprit Lucien, je ne veux pas faire attendre plus longtemps M. de Montgarin.

Un instant après, Ludovic entra dans le salon où l'attendait Ludovic.

Les deux jeunes gens se saluèrent et restèrent un instant silencieux, se regardant.

—Monsieur de Reille, dit Ludovic, vous êtes surpris de me voir chez vous, je le comprends : peut-être vous semble-t-il que c'est un acte de folie. Vous ne savez probablement pas ce qui se passe à l'hôtel de Coulange ?

—Je ne sais rien monsieur.

—Eh bien, je suis ici pour vous l'apprendre.

—Cela ne peut guère m'intéresser, répliqua Lucien avec une froideur qui dissimulait mal son émotion.

—Écoutez-moi : le marquis et la marquise de Coulange sont dans la désolation.

Lucien changea aussitôt d'attitude.

—Mon Dieu, mais qu'est-il donc arrivé ? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

—Vous savez que le marquis et la marquise de Coulange ont un ennemi terrible, implacable, qui ne recule devant aucune infamie pour donner satisfaction à sa haine. Je ne vous dis pas le nom de cet ennemi, monsieur de Reille, vous le saurez plus tard. Je ne vous explique rien ; il ne m'appartient pas de vous faire certaines révélations qui sont le secret de la famille de Coulange. Le misérable dont je viens de vous parler, après avoir tenté trois fois d'assassiner le marquis, a trouvé un autre moyen d'assouvir sa haine. Monsieur de Reille, Mlle de Coulange a été enlevée il y a trois jours.

—Oh ! fit le jeune homme, en portant ses deux mains sur son cœur.

Son visage était devenu d'une pâleur livide.

—Je m'empresse de vous rassurer sur le sort de Mlle Maximilienne, reprit Ludovic ; quant à présent, elle ne court aucun danger ; elle est emprisonnée, séquestrée, voilà tout. Vous avez deviné que l'ennemi de sa famille est l'auteur de ce rapt audacieux. Dans quel but le misérable a-t-il commis ce nouveau crime ? Ah ! ne me le demandez

pas, à moi... On vous le dira, monsieur de Reille ; dans quelques jours vous saurez tout.

—Mais ce que vous m'apprenez est horrible, horrible ! exclama Lucien terrifié.

—Oui, horrible... Ah ! si vous saviez ce que trois scélérats ont imaginé contre la famille de Coulange, vous seriez épouvanté. Mais, comme je vous l'ai dit déjà, plus tard vous saurez tout. Je reviens à Mlle de Coulange. Je sais où elle a été conduite ; je l'ai vue hier et je lui ai annoncé sa prochaine délivrance ; je lui ai promis que ce soir elle serait rendue à sa mère.

Lucien avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

—Je ne vous ai pas tout dit, monsieur de Reille : allons, relevez la tête et écoutez-moi. Comme vous le pensez sans doute, je ne suis pas venu vous trouver pour vous apprendre seulement que l'ennemi de la famille de Coulange a enlevé Mlle Maximilienne. Mais je devais vous dire cela avant de vous faire connaître le but de ma visite.

—Monsieur de Reille, continua Ludovic, vous aimez toujours Mlle de Coulange ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

—Vous le savez bien, répondit-il d'une voix presque éteinte.

—Eh bien, monsieur de Reille, je viens vous dire que vous pouvez l'aimer ; vous êtes digne d'elle et elle vous aimera, car elle ne m'aime plus, moi. Je suis un misérable et elle le sait. Mes paroles sont étranges, n'est-ce pas ? Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre. Mais qu'importe, quand je viens vous rendre l'espoir et vous parler d'un bonheur sur lequel vous ne comptiez plus. Il faut à Mlle de Coulange un homme dont elle ait le droit d'être fier, dont l'honneur soit sans tache comme le sien ; monsieur de Reille, vous êtes cet homme-là. Mlle de Coulange vous confiera sans aucune crainte le soin de la rendre heureuse. Elle sait que l'amour qu'elle vous a inspiré est resté dans votre cœur : elle sait que vous avez souffert, que vous l'avez pleuré...

Monsieur de Reille, ne soyez pas jaloux de l'amitié qu'elle m'a témoignée. Elle avait cru trouver en moi l'époux entrevu dans ses doux rêves de jeune fille... Elle a été trompée par son imagination, son cœur le lui a dit.

Aimez-là, monsieur de Reille, aimez-là. Ah ! en pensant à votre bonheur à tous deux, je sens une joie ineffable pénétrer tout mon être. Est-ce le contentement de moi-même ? Je le crois. Oui, cette sensation que j'éprouve est la satisfaction de pouvoir réparer aujourd'hui le mal que je vous ai fait.

Lucien restait immobile, sans voix. Les yeux démesurément ouverts, fixés sur le comte de Montgarin, il écoutait avec stupéfaction. Il ne pouvait en croire ses oreilles et il se demandait si le comte de Montgarin n'était pas devenu fou.

Quant à Ludovic, sachant parfaitement se contenir, il était très-calme en apparence ; c'est à peine si, par instants, on aurait pu remarquer une légère altération dans le timbre de sa voix. Mais il était affreusement pâle et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

—Monsieur de Reille, continua-t-il, le jour où j'ai été présenté à la famille de Coulange, plusieurs jeunes gens du meilleur monde aspiraient à la main de Mlle Maximilienne ; mais un seul pouvait avoir l'espoir de l'emporter sur ses rivaux ; c'était vous. En effet, vous étiez l'ami intime du comte de Coulange, on vous considérait depuis longtemps comme un enfant de la maison, et parmi tant de prétendants, qui pensaient moins à elle qu'à l'immense fortune du marquis, Mlle Maximilienne avait su vous distinguer. Peut-être vous aimait-elle déjà ! Je suis venu, et peu de temps après vous vous êtes retiré. Vous m'avez dit pourquoi. Agissant pour moi, les ennemis de la famille de Coulange ont mis tout en œuvre pour vous éloigner ; ils ont eu recours à une monstrueuse calomnie. Bien que je sois innocent de cette manœuvre infâme, j'en dois porter la peine.

Tous vos anciens rivaux ont disparu, monsieur de Reille ; moi, je ne suis plus rien. Vous allez pouvoir rentrer à l'hôtel de Coulange et vous ne trouverez plus le comte de Montgarin entre vous et Mlle Maximilienne.

—Ah ! je ne sais que penser ! s'écria Lucien éperdu ; ce que vous me dites est si étrange, si incroyable, monsieur de Montgarin, que je me demande si je suis bien éveillé. Il me semble que tout cela est une raillerie odieuse et que vous exercez sur moi une atroce vengeance.

—Ah ! je n'ai pas à me railler de vous, répliqua lentement Ludovic, de vous, qui êtes comme la victime d'une abominable intrigue. Mais vous êtes innocent, vous, et moi je suis coupable. Je vous l'ai dit, monsieur de Reille, je suis un misérable. Est-ce que vous ne comprenez pas que je m'humilie devant vous après m'être humilié devant elle ? Je m'inflige moi-même le châtement que j'ai mérité !

J'ai l'air d'être calme, eh bien, non : si je ne savais pas me contenir, si je n'avais pas appris à me maîtriser, j'éclaterais en sanglots. Ah ! vous ne savez pas quelles effroyables tortures sont en moi ; je l'aime, je l'adore ! Et je suis indigne d'elle, et elle me méprise, et je

viens vous dire, à vous, elle sera votre femme... Comprenez-vous, comprenez-vous ? Est-ce un châtement, cela, dites ?

Il était haletant, tout son corps frémissait.

—Eh bien, oui, je veux souffrir, reprit-il, d'un ton farouche, je veux que mon cœur déchiré ne soit plus qu'une plaie saignante. Vous lui direz que vous m'avez vu pantelant, écrasé devant vous ; vous lui direz que j'ai bien racheté toutes mes fautes et elle me pardonnera !... Ah ! je ne connais rien de plus terrible que le mépris de la femme qu'on aime, c'est une chose qui tue ! Et elle me méprise, elle me méprise !

Maintenant, Lucien le regardait avec une profonde pitié.

—Le malheureux, pensait-il, il souffre réellement.

Ludovic se calma subitement, et d'une voix qui trahissait à peine un reste d'agitation intérieure, il reprit :

—Mais c'est pour vous parler de Mlle de Coulange seulement et non de moi que je suis ici. Elle attend avec anxiété l'heure où des amis dévoués viendront l'arracher des mains de son cruel ennemi. Comme je vous l'ai dit, c'est ce soir qu'elle doit être délivrée. Monsieur de Reille, êtes-vous prêt ?

Lucien se redressa brusquement.

—Prêt ? fit : pour faire quoi ?

—Pour aller ouvrir la porte de la prison où Mlle de Coulange est enfermée.

—Monsieur de Montgarin, répondit Lucien d'une voix vibrante, j'ai donné mon cœur à Mlle de Coulange ; pour elle, s'il le faut, je me sens prêt à sacrifier ma vie. Que dois-je faire ? Parlez !...

—Rendez-vous dans une heure rue Rousselet, No 11. Vous demanderez M. Robert. C'est là que vous saurez ce qui sera décidé pour sauver Mlle de Coulange. Vous devez être au nombre de ses libérateurs ; il faut que son regard s'arrête sur vous quand elle poussera le cri de joie de sa délivrance. Monsieur de Reille, c'est vous qui la ramènerez dans les bras de sa mère éplorée.

Je vous offre l'occasion de donner à Mlle Maximilienne une preuve de votre amour et de votre dévouement. Il peut se faire qu'il y ait un danger à courir.

—Je ne crains rien, répliqua Lucien, un éclair dans le regard ; M. de Montgarin, vous me verrez à l'œuvre.

—Moi, dit tristement Ludovic, je ne serai pas là ; mais d'autres amis de la famille de Coulange seront avec vous. Qu'y se passera-t-il ? Je l'ignore. Mlle de Coulange est gardée par deux terribles bandits ; il y aura lutte, sans doute, et peut-être du sang répandu ; mais ne vous effrayez pas, monsieur de Reille, le succès est certain.

—Monsieur de Montgarin, répondit Lucien, les yeux étincelants, quand Mlle de Coulange court un danger, la seule chose dont on doit avoir peur, c'est de ne pas pouvoir la sauver !... Je vous l'ai dit, ma vie lui appartient ; mourir pour elle serait un bonheur suprême !

Ludovic eut un tressaillement qui remua toutes les fibres de son cœur.

—Monsieur de Reille, dit-il avec un sourire doux et triste, pour vous, aujourd'hui le bonheur suprême doit être de vivre pour l'aimer et la rendre heureuse. La mort ne peut être douce que pour les désespérés ! Monsieur de Reille, vous touchez à l'aurore ; moi je marche vers la nuit.

—Monsieur de Montgarin, je vous l'avoue, je suis stupéfié, permettez-moi de vous adresser quelques questions.

—Non, monsieur de Reille, ne m'interrogez pas. Tout ce que je pouvais vous dire, je vous l'ai dit. D'ailleurs, je n'aurais pas le temps de vous répondre, il faut que je vous quitte.

Et tendant sa main à Lucien :

—Monsieur de Reille, reprit-il, voulez-vous mettre votre main dans la mienne ?

—De grand cœur !

—Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ?

—J'ai été injuste envers vous, monsieur de Montgarin ; je vous avais mal jugé, je le regrette.

—Merci !

Il le salua et sortit précipitamment.

## XVIII

Transportons-nous rue Rousselet. Mouillon est avec Morlot. Celui-ci est en proie à une grande agitation.

Mouillon vient de lui dire qu'il est resté la veille en faction, rue d'Astorg, jusqu'à une heure du matin, et qu'il n'a vu sortir de l'hôtel Montgarin ni le comte de Rogas, ni Ludovic.

—Et pourtant, il sait que je l'ai attendu hier toute la journée ! s'écria Morlot ; il n'est entré à Paris que vers cinq heures, soit ; mais il pouvait venir dans la soirée. Est-ce l'autre qui l'a empêché de sortir ? C'est la seule supposition que je puisse admettre. Qu'il ait réussi ou non, il sait bien qu'il faut que je le sache. Nous ne



pouvons pas attendre indéfiniment, il faut en finir avec ces misérables !

J'ai passé une nuit horrible, continua-t-il, je me suis couché à deux heures ce matin et il m'a été impossible de fermer les yeux. Tout éveillé, j'avais le cauchemar ; à chaque instant je voyais apparaître le faux comte de Rogas et ses complices. Ils étaient grimaçants, hideux ; ils agitaient au-dessus de ma tête des mains rouges de sang. Et au fond d'un grand trou noir je voyais le cadavre de Mlle de Coulange, égorgée.

Si je suis ainsi tourmenté, moi si j'ai de pareilles visions, jugez dans quelle horrible situation se trouve la malheureuse marquise de Coulange.

Et il faut que j'attende encore, je suis cloué dans cette chambre, entre ces quatre murs.

Il resta un moment silencieux ; puis bondissant sur ses jambes :

— Il faut que cela finisse, dit-il ; pas plus tard que ce soir nous agirons.

— Vous savez que je suis prêt à exécuter vos ordres.

Morlot regarda sa montre pour la vingtième fois depuis une heure.

— Dix heures dix, fit-il en frappant du pied avec impatience.

Mouillon s'était levé.

— Je m'en vais, dit-il ; à quelle heure dois-je revenir ?

— Restez encore un instant, répondit Morlot ; il est impossible qu'il ne vienne pas et il ne peut tarder à arriver. Ah ! j'ai oublié de vous dire que le marquis de Coulange a reçu hier une dépêche de son fils ; le jeune homme annonce son départ de Menton ; il n'est pas loin de Paris en ce moment, s'il n'est pas déjà à l'hôtel de Coulange.

Retour sans joie, ajouta subitement Morlot ; la douleur sous ses yeux, autour de lui des gémissements et des larmes.

Une fois encore il allait tirer sa montre de son gousset lorsque, soudain, le roulement d'une voiture se fit entendre. Il courut à la fenêtre. Aussitôt, il poussa un cri de joie.

— C'est lui ? fit Mouillon.

— Oui, répondit Morlot.

Ludovic parut.

— Enfin ! s'écria Morlot.

Et, saisissant la main du jeune homme, il l'attira au milieu de la chambre. Alors, il se plaça devant Ludovic et plongea dans ses yeux son regard clair et profond.

— Vous avez réussi ? exclama-t-il.

— Oui.

— Ah ! c'est bien, c'est bien, fit Morlot avec une émotion visible.

Vous n'avez pas couché chez vous l'autre nuit, vous êtes rentré hier à cinq heures, je sais cela. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience, quelle anxiété je vous ai attendu. Enfin, vous voilà et vous avez réussi. Je ne veux même pas vous demander pourquoi vous n'êtes pas venu hier soir.

— D'abord, je tombais de fatigue, pourtant je serais venu quand même ; mais, contre son habitude, il n'est pas sorti ; j'ai crains d'éveiller sa défiance...

— Oui, oui, je comprends. Où est Mlle de Coulange ?

— Entre la Jonchère et la Celle-Saint-Cloud, tout près de Bougival, mais je ne saurais vous dire si la maison où elle est enfermée se trouve sur le territoire de l'une ou de l'autre de ces trois communes. La dite maison est bâtie au milieu d'un assez vaste terrain entouré de haies vives qu'on nomme le clos de la Belle-Bonnette.

— Tout cela me paraît assez précis ; mais êtes-vous sûr qu'en cherchant à les tromper, ils ne vous ont pas trompé vous-même ?

— Je suis entré dans la maison et j'ai vu Mlle de Coulange.

— Vous l'avez vue ? exclama Morlot.

— Ne comptant sur aucun secours, ayant tout à redouter, désespérée, elle avait prit la funeste résolution de se laisser mourir de faim.

— Oh ! la pauvre enfant ! s'écria Morlot en frissonnant.

— Eh bien, monsieur Morlot, cette résolution que Mlle de Coulange avait prise est une inspiration qui lui est venue du ciel. Si son refus de prendre aucune nourriture n'avait pas effrayé de Rogas et les autres, ils ne m'auraient point conduit eux-mêmes près d'elle et je ne pourrais pas vous dire en ce moment : Mlle de Coulange est enfermée dans une chambre de la maison du clos de la Belle-Bonnette.

Alors, très brièvement, Ludovic raconta à Morlot et à Mouillon ce qui s'était passé l'avant-veille dans le restaurant de Bougival et la veille dans la maison du clos.

— Mon cher Mouillon, vous avez entendu, dit Morlot ; M. le comte de Montgarin a promis à Mlle de Coulange que, ce soir, elle serait rendue à sa famille.

— Nous ne ferons pas mentir M. le comte, répondit Mouillon ; mes hommes et moi nous sommes prêts.

— Avec nous et Jardel, deux suffiront, dit Morlot.

Et s'adressant à Ludovic :

— Monsieur le comte, reprit-il, vous serez le chef de l'expédition.

— Monsieur Morlot, je décline cet honneur, répondit le jeune homme ; j'ai une autre mission à remplir ce soir.

— Comment, vous ne serez pas avec nous ; s'écria Morlot, laissant voir son étonnement.

— Je ne le puis, balbutia Ludovic.

— Monsieur de Montgarin, je ne vous interroge pas, je n'en ai pas le droit ; mais permettez-moi de vous dire que je trouve singulier...

— Oh ! je comprends votre surprise, interrompit le jeune homme, mais ne vous hâtez pas de me blâmer ; j'obéis à un sentiment qui, d'accord avec ma volonté, me dit ce que je dois faire.

— S'il en est ainsi, je n'insiste pas.

— Monsieur Morlot, vous connaissez Lucien de Reille, vous savez qu'il aime Mlle de Coulange ?

— Eh bien ?

— Vous le verrez dans un instant, je lui ai donné rendez-vous ici. Ce soir, Lucien de Reille sera avec vous, à ma place.

— Ah ! fit Morlot.

Et son regard scrutateur interrogea la physionomie du jeune homme. Mais il ne put deviner sa pensée. Il se tourna vers Mouillon et lui dit :

— Du moment que M. de Montgarin ne sera pas avec nous pour nous conduire directement au clos de la Belle-Bonnette, il faut que nous ayons un autre guide. Comme vous ne pouvez pas aller vous-même reconnaître les lieux et le chemin que nous aurons à suivre, il faut faire partir dans une heure le plus intelligent et le plus adroit de vos agents.

— Il se rendra à la Jonchère, dit Ludovic ; là, on lui indiquera le clos de la Belle-Bonnette.

A ce moment, Lucien de Reille et Jardel arrivèrent en même temps.

— M. de Montgarin vous avait annoncé, monsieur, dit Morlot à Lucien, et nous vous attendions. Vous savez de quoi il s'agit !

— M. le comte de Montgarin m'a appris l'enlèvement de Mlle de Coulange, répondit Lucien ; je comprends, en vous voyant réunis, que vous prenez vos dispositions pour la délivrer. M. de Montgarin m'a dit que vous pourriez avoir besoin de moi ; me voilà. Prêt à vous servir, j'attends vos ordres.

— Rien n'est encore décidé ; vous saurez dans un instant ce que vous aurez à faire.

— Monsieur Morlot, dit Ludovic, n'oubliez pas que M. de Reille me remplace ; je désire qu'il ramène Mlle Maximilienne à l'hôtel de Coulange.

— J'ai compris, répondit Morlot.

— Et se tournant vers Jardel :

— Je n'ai pas besoin de vous apprendre, lui dit-il, que, grâce à M. de Montgarin, nous savons où Mlle de Coulange a été conduite. J'allais vous envoyer chercher, mon cher Jardel, car vous serez avec nous ce soir : et vous devez savoir ce que nous allons décider.

— Il est bien entendu, Mouillon, que, tout à l'heure en sortant, vous ferez partir votre agent après lui avoir donné vos instructions. Quand il aura rempli sa mission, c'est-à-dire reconnu les lieux et suffisamment étudié le pays afin de pouvoir nous guider, il se rendra à la gare de Rueil où il nous attendra. Je vous donne rendez-vous à sept heures et demie à la gare Saint-Lazare.

Naturellement, vous aurez prévenu le commissaire de police, qui voudra voir de ses yeux ce qui se passe rue du Roi-de-Rome.

— A propos, M. de Montgarin, vous devez connaître une certaine étrangère qui se fait appeler baronne de Waldreck ?

— Oui, je la connais, répondit Ludovic, en rougissant.

— Cette dame reçoit une société fort mélangée, n'est-ce pas ? Et sa maison n'est autre chose qu'un tripot, où des grecs dans le genre du comte de Rogas sont particulièrement bien accueillis, car elle a sa part de l'argent qu'ils volent au jeu. C'est chez cette baronne que vous avez rencontré pour la première fois le Portugais ?

— Oui.

— Eh bien, M. de Montgarin, la dite baronne est une complice du comte de Rogas ; comme lui, elle appartient à la justice. Savez-vous que le comte de Rogas passe presque toutes ses soirées chez elle ?

— Je l'ignorais.

— Eh bien, c'est là que l'aventurier portugais, le grec émérite, remplit sa bourse quand elle est vide.

— Oh ! fit Ludovic, en courbant son front rouge de honte.

Lucien de Reille écoutait avec stupeur. Il commençait à comprendre.

— Ce soir, reprit Morlot, il y a une grande réception chez la baronne de Waldreck ; le comte de Rogas ne manquera pas de s'y rendre afin de ramasser quelques billets de mille francs sur la table de jeu. Ce sera le dernier de ses exploits. Il sortira du petit hôtel de la rue du Roi de Rome entre deux agents de police. Nous voulons vous éviter le désagrément de le faire prendre chez vous, monsieur le comte.

— Merci, dit Ludovic d'une voix sourde.

Et un sourire singulier passa rapidement sur ses lèvres.

—A vous, Jardel, reprit Morlot ; voici ce que vous avez à faire : quand vous aurez instruit M. le marquis de Coulange de ce qui se passe, vous irez louer une voiture de remise à deux chevaux. Nous n'avons pas besoin de cocher : c'est vous qui conduirez. A sept heures précises la voiture devra être prête. Vous connaissez le chemin de Paris à Rueil ?

—Oui.

—Donc à sept heures, remplissant les fonctions de cocher, vous mettrez en route. Au-dessus de l'avenue des Champs-Élysées, devant l'Arc de triomphe, vous vous arrêterez. Alors, M. Lucien de Reille qui se trouvera là, vous attendant, montera dans la voiture. Ayez de bons chevaux ; il faut que vous soyez sur la route de Marly, en face la Malmaison, avant neuf heures. Mouillon et moi nous serons à Rueil à huit heures vingt ; nous vous attendrons sur la route.

—C'est bien, dit Jardel.

—Ainsi, M. de Reille, reprit Morlot, il faut que vous vous trouviez à sept heures place de l'Étoile.

—J'y serai, répondit Lucien.

—Nous voulons délivrer Mlle de Coulange ; mais nous voulons aussi, en même temps, nous emparer des deux scélérats qui se sont fait ses géoliers. Il est plus que probable qu'ils essaieront de se défendre ; mais chacun de nous sera armé d'un revolver.

Pour le moment, messieurs, continua Morlot, après un court silence, je n'ai pas autre chose à vous dire. Quand nous serons devant le clos de la Belle-Bonnette, nous verrons ce que nous devons faire. Maintenant, nous pouvons nous séparer. A ce soir.

—Oui, à ce soir, prononça tout bas le comte de Montgarin.

Il donna une poignée de main à Lucien, salua Morlot et les autres, et sortit le premier de la chambre.

Un instant après, Morlot était seul. Les bras croisés, la tête inclinée et les yeux fixés, il réfléchissait. Il pensait au comte de Montgarin.

—C'est incompréhensible, inexplicable, se disait-il, j'ai vainement cherché à lire dans ses yeux ; son visage était de marbre. Il a évidemment dans la tête une idée fixe. La démarche qu'il a faite auprès de M. de Reille indique qu'il se trouve indigne de Mlle de Coulange et qu'il renonce à elle en faveur de son rival. Je comprends cela ; oui, mais après ? Que va-t-il faire, le malheureux ? Que va-t-il devenir ?

## XIX

A sept heures vingt-cinq, dix minutes avant le départ du train, Morlot, Mouillon et un autre agent entraient dans l'intérieur de la gare de l'Ouest par la grande porte de la rue d'Amsterdam. Ils se dirigèrent rapidement vers le train des St-Germain et prirent place dans un compartiment de première classe réservé. Ils n'avaient point cru devoir passer, comme les autres voyageurs, par les salles d'attente. Les employés qui se promenaient sur le quai de départ avaient sans doute été prévenus, car ils ne s'étonnèrent point de voir ces trois hommes s'enfermer dans le compartiment réservé avant l'ouverture des portes aux voyageurs.

Au même instant, un jeune homme parcourait les salles d'attente, jetant à droite et à gauche des regards rapides ; il paraissait très agité et il était facile de voir qu'il cherchait quelqu'un. N'apercevant point la personne qu'il attendait ou qu'il pensait trouver dans les salles d'attente, son air impatient et soucieux indiquait qu'il éprouvait une vive contrariété.

Cependant les portes s'ouvrirent et les voyageurs se précipitèrent vers la sortie, en se pressant, en se bousculant, comme s'ils eussent craint de manquer le train ou de ne pas y trouver place.

Le jeune homme laissa passer tout le monde et sortit le dernier.

—C'est singulier, pensait-il ; on m'a bien dit sept heures et demie précises et j'étais en avance d'un quart d'heure. Je suis sûr qu'il n'était pas dans les salles d'attente. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il marchait lentement, la tête basse. Il arriva comme on fermait les portières.

—Dépêchez-vous, lui cria un employé.

Il se jeta dans un compartiment ouvert devant lui. Aussitôt le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train partit.

A la station de Rueil, avant l'arrêt complet du train, le jeune homme sauta sur le quai et marcha rapidement vers la sortie ; mais en descendant la pente qui tombe sur la route de Rueil, une réflexion lui vint : la personne qu'il avait vainement attendue et cherchée à Paris dans les salles d'attente pouvait être dans le train ; il devait s'en assurer.

Une trentaine de personnes étaient descendues à la station ; elles sortirent les unes après les autres. Enfin, un homme parut ; puis deux autres, puis un quatrième. Dans ce dernier, le jeune homme

reconnut Morlot. Il retint une exclamation prête à lui échapper, et quand Morlot passa devant lui, il le saisit par le bras, en disant :

—C'est moi !

Morlot avait fait un brusque mouvement.

—Vous ici, monsieur le comte ! dit-il, revenu de sa surprise.

—J'arrive à l'instant. J'ai su par Jardel que vous seriez à la gare Saint-Lazare à sept heures et demie ; je vous ai attendu ; comment se fait-il que je ne vous ai pas vu dans les salles d'attente ?

—C'est facile à expliquer : deux de ces messieurs qui marchent devant nous et moi, nous avons obtenu la faveur de ne point passer par les salles d'attente. Une mesure de prudence que j'ai cru devoir prendre.

—Alors, je comprends. Maintenant, monsieur Morlot, veuillez me dire pourquoi, sachant que j'étais de retour à Paris, vous ne m'avez pas invité à me joindre à vous ce soir ?

—Mon Dieu, monsieur le comte, répondit Morlot avec un embarras visible, j'ai pensé que vous seriez très fatigué.

—Fatigué, quand il s'agit de ma sœur ! répliqua vivement le jeune homme ; oh ! je croyais que vous aviez meilleure opinion de mon courage. . . Mais non, vous ne me dites pas la vérité. Il y a un autre motif, avouez-le.

—Eh bien, oui.

—Voyons, monsieur Morlot ; qui donc, dans cette circonstance, a plus que moi le droit de se dévouer ? Comment, Maximilienne est entre les mains de deux misérables et vous ne sentez pas que je dois marcher en avant de ceux qui veulent la sauver ? Pourtant, vous savez ce qu'elle a fait pour moi. Mais, pour elle, je suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Monsieur Morlot, vous avez eu tort, si vous avez douté de moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? Dites-le-moi, je veux le savoir.

—Monsieur le comte, nous allons, je l'espère, nous emparer de Sosthène de Pery pour le livrer à la justice, et j'ai pensé qu'il vous serait pénible. . .

—Ah ! oui, je comprends. . . Je ne veux pas vous reprocher cet excès de délicatesse, mais ce misérable, qui est le frère de la marquise de Coulange, ne m'est rien à moi, il n'est pas mon parent. D'ailleurs, par ses crimes, il a brisé tous les liens qui l'unissaient à la famille de Coulange, elle ne le connaît plus. Croyez-vous, par exemple, que je vais avoir pitié de ce monstre, qui m'a volé à ma mère et a condamné la pauvre Gabrielle à de longues années de souffrance ; qui a fait de la marquise de Coulange, une martyre ; qui a tenté trois fois d'assassiner le marquis et qui, pour que rien ne manque à ses forfaits, a enlevé Maximilienne et la tient enfermée dans une prison ? Non, non, pas de pitié pour cet infâme, il faut qu'il reçoive le châtiement de ses crimes ! L'heure de l'expiation est venue. . . Avoir pitié de lui, moi ? Allons donc ! Mais pour ce qu'il a fait souffrir à sa mère seulement, je le traînerais moi-même devant ses juges ! Ah ! je n'ai pas vos scrupules, monsieur Morlot, aucune considération ne peut me retenir. Maintenant, que décidez-vous ? Dois-je retourner à Paris ?

—Non, venez, répondit Morlot. Alors, il raconta au jeune homme, qui l'écouta avec le plus vif intérêt, tout ce qui s'était passé à Paris pendant son absence ; la scène entre Lucien de Reille et le comte de Montgarin chez la duchesse de Commergue ; le rôle que ce dernier avait joué avec succès vis-à-vis du faux comte de Rogas, Sosthène et Des Grolles, comment ceux-ci l'avaient conduit au clos de la Belle-Bonnette ; enfin la démarche que le comte de Montgarin avait faite, le matin même, près de Lucien de Reille, ce qui indiquait que, honteux et désespéré d'avoir été le complice et l'instrument des trois misérables qui voulaient s'emparer de la fortune du marquis, il avait pris la résolution de ne plus reparaitre à l'hôtel de Coulange.

—Tout cela est bien, dit Eugène. Le comte de Montgarin a compris que lui-même avait creusé un abîme entre Maximilienne et lui. Autant qu'il le pouvait, il a racheté son crime. Sa conduite vis-à-vis Lucien de Reille montre de la grandeur. Je ne veux plus voir en lui qu'une victime de la fatalité, et comme vous, Morlot, je plains le malheureux comte de Montgarin.

Ils étaient sur la route de Paris à Marly. Bientôt ils arrivèrent à l'extrémité du parc de la Malmaison, au bas du chemin tournant qui mène à la Jonchère.

—Comme je l'avais prévu, dit Morlot, nous arrivons les premiers. Il faut attendre.

Vingt minutes s'écoulèrent. Tout à coup on entendit le bruit encore éloigné d'une voiture qui arrivait au grand trot des chevaux.

—Ce sont eux, sans doute, dit Morlot.

Au bout d'un instant, la lumière des lanternes de la voiture perça l'obscurité de la nuit profonde. Alors Mouillon s'élança au milieu de la route où il resta immobile. Morlot ne s'était pas trompé. C'était bien la voiture louée par Jardel qui arrivait. Elle s'arrêta à quelques pas de Mouillon. La portière s'ouvrit et Lucien de Reille sauta sur la chaussée. Il se trouva en face du comte de Coulange, qui lui tendait la main. Pendant ce temps, l'agent qui

allait guider la petite troupe avait grimpé lestement sur le siège à côté de Jardel.

Tout cela s'était fait en un clin d'œil, sans qu'une seule parole eût été prononcée.

Un instant après, la voiture gravissait la montée de la Jonchère. Mouillon marchait seul derrière la calèche, à une distance d'environ trente pas, suivi par l'autre agent de police. Venaient ensuite Eugène et Lucien. Morlot, en arrière-garde, fermait la marche.

—C'est dans cet ordre qu'on traversa silencieusement la Jonchère. Quand la voiture eut dépassé les dernières maisons du village et qu'elle se trouva au milieu du bois, sur une des avenues désertes du domaine des Bruyères, Jardel éteignit ses lanternes et les chevaux n'allèrent plus qu'au pas. On marcha encore pendant vingt minutes, puis la voiture s'arrêta. Elle était arrivée à l'endroit où elle devait attendre.

Le guide descendit du siège et rejoignit Mouillon; nos autres personnages arrivèrent successivement, et la petite troupe se reforma.

Toujours silencieux et faisant le moins de bruit possible en marchant, on suivit le guide, qui, au bout de quelques minutes, s'arrêta devant une barrière, espèce de porte en bois fermée par un cadenas.

—Voilà l'entrée du clos, dit-il à voix basse, en se tournant vers Morlot.

Morlot avait déjà examiné la barrière. De chaque côté de la claire-voie deux grands poteaux étaient plantés dans la haie. La porte tournait sur l'un et se fermait sur l'autre avec un cadenas, comme nous l'avons dit, lequel tenait les deux extrémités d'une forte chaîne de fer. Une fermeture tout à fait primitive; mais solide, néanmoins.

Le cadenas étant à l'intérieur, et une main ne pouvant passer entre le poteau et la porte, il était impossible de l'ouvrir du dehors. Il fallait donc pénétrer dans le clos par escalade ou en se frayant un passage à travers la haie. Il paraissait difficile d'escalader la barrière sans faire de bruit. Or, la nuit, le moindre bruit a un écho et s'entend de loin; on pouvait donner l'éveil aux deux misérables que Morlot tenait à surprendre, endormis ou non, pour qu'ils n'aient pas le temps de faire une résistance désespérée.

Morlot pensa qu'il était préférable de s'ouvrir un passage dans la haie. D'ailleurs, si forte et si épaisse que soit une haie vive, elle a toujours des endroits faibles.

Il s'approcha de Mouillon et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci s'éloigna en longeant la haie. Il reparut au bout de cinq minutes.

—Vous ne vous êtes pas trompé; dit-il on peut passer facilement; j'ai découvert une trouée qui a été faite probablement par un braconnier.

—Alors, marchons, dit Morlot.

Et tous se dirigèrent vers le passage découvert par Mouillon, à l'exception d'un agent qui resta près de la barrière, son revolver à la main.

Un instant après, les cinq hommes pénétraient dans le clos de la Belle-Bonnette, et marchant à dix pas l'un de l'autre, formant un arc de cercle, ils avançaient comme des ombres.

Morlot arriva le premier devant la maison, dont tous les volets étaient hermétiquement fermés. Il écouta; il n'entendit rien. Il regarda; pas un filet de lumière ne s'échappait de l'intérieur de la maison. On aurait pu croire qu'elle était inhabitée.

—Pourtant, elle doit attendre, pensa-t-il.

Il jeta autour de lui des regards rapides.

—Voilà le hangar dont le comte de Montgarin m'a parlé, dit-il; cette fenêtre, à droite, doit être celle de la chambre où est enfermée Mlle de Coulange. Les deux hommes ont leur chambre au rez-de-chaussée. Ces deux fenêtres me les indiquent.

Il s'approcha de la première fenêtre, colla son oreille contre les volets. Il entendit le bruit d'une voix sourde, qui semblait venir d'une autre pièce. Il marcha vers la seconde fenêtre. Alors la voix qu'il avait entendue arriva plus distinctement à ses oreilles.

Il se trouvait, maintenant, en présence de la plus grande difficulté. Comment allait-il pénétrer dans la maison? En voyant toutes les fenêtres si bien fermées, il devait supposer qu'il en était de même des portes.

Des Grolles et Sosthène continuaient à causer. La voix rauque, enrrouée de ce dernier arrivait à lui comme un groguement.

Il fit le tour de la maison. Devant une porte de derrière, il trouva Lucien de Reille.

—Fermée, lui dit le jeune homme.

Un peu plus loin, à l'angle du bâtiment, se tenait le comte de Coulange.

Morlot passa devant une porte basse, qui devait être l'entrée extérieure des caves.

Supposant qu'elle devait être fermée comme les autres, il ne prit pas le temps de s'en assurer. Il revint devant la façade de la maison. Mouillon et l'autre agent gardaient la porte d'entrée.

—Tout est fermé, lui dit Mouillon.

Ils s'éloignèrent de quelques pas.

—Vous voyez ce hangar? dit Morlot.

—Oui.

—Je sais qu'il y a là une échelle avec laquelle on peut monter sur le toit.

—Alors c'est par une des lucarnes de la toiture que nous entrerons?

—Le toit est plat; on peut s'y aventurer sans danger.

Mouillon et l'agent allèrent chercher l'échelle.

Comme Morlot se rapprochait de la maison, le comte de Coulange s'avança vers lui. Sans rien dire, Eugène lui prit la main et le conduisit à l'entrée des caves. Voulant voir si cette porte était fermée comme les autres, le comte l'avait poussée avec le pied et elle s'était ouverte.

Les yeux de Morlot étincelèrent. Il voyait les premières marches d'un escalier de pierre qui s'enfonçait dans un trou noir.

Comment l'entrée de la maison se trouvait-elle ouverte? Disons-le.

Elisabeth, toute dévouée maintenant à Mlle de Coulange, s'était demandé comment les libérateurs de Maximilienne pourraient arriver jusqu'à elle. La jeune fille savait que les deux portes de la maison, armées de lourds fléaux, étaient d'une solidité à l'épreuve de toutes les attaques du dehors. Une fois fermées, la maison avec ses barreaux de fer à toutes les fenêtres, devenait une véritable forteresse. Elle savait également que, aussitôt la nuit venue, Des Grolles fermait lui-même les deux portes après avoir fait le tour de l'enclos. Elle s'était dit:

—On aura beau frapper, Sosthène de Perny et Des Grolles n'ouvriront point.

Puis un frisson de terreur avait passé dans tous ses membres en pensant que les deux misérables, à moitié ivres d'absinthe et fous de rage, seraient capables d'égorger leur victime pendant que ceux qui venaient pour la délivrer feraient le siège de la maison.

Alors elle chercha par quel moyen elle pourrait concourir de son côté, à l'œuvre de la délivrance.

Elle se disait avec raison que les amis de Maximilienne essaieraient d'ouvrir une des portes sans bruit afin de surprendre Sosthène et Des Grolles. Elle ne pouvait songer à ouvrir une des deux portes dont Des Grolles avait toujours les clés sur lui. Elle pensa à l'entrée du sous-sol, en se disant que les libérateurs ne manqueraient pas d'essayer à s'introduire dans la maison par cette porte, trouvant les autres fermées.

Le soir, pendant que Sosthène et Des Grolles dînaient, elle descendit dans le sous sol et tira les deux verrous de la porte.

Morlot ne resta pas longtemps à regarder le passage ouvert devant lui. Sans songer à prévenir Mouillon et les autres, ce qui eût été une perte de temps, il descendit rapidement l'escalier. Sans hésiter, Eugène le suivit. Au bas de l'escalier, ils se trouvèrent dans une obscurité profonde. Morlot chercha dans ses poches. Au milieu de ses préoccupations, il avait oublié de se munir, avant de partir, d'un bout de bougie filée; mais heureusement, il trouva une boîte d'allumettes dans une de ses poches. Il en alluma une et en garda plusieurs autres dans sa main, destinées à se remplacer successivement.

Ainsi éclairés, Morlot et Eugène suivirent un couloir voûté qui les conduisit au bas du second escalier du sous-sol, beaucoup plus étroit que le premier. Au-dessus des vingt marches qu'il fallait monter, ils virent une porte qui s'ouvrait évidemment sur le palier du rez-de-chaussée.

Morlot s'était arrêté, tendant l'oreille. Le son de la voix enrrouée de Sosthène arriva jusqu'à eux.

—C'est lui, c'est Sosthène de Perny qui parle, dit tout bas Eugène, je reconnais sa voix:

—Chut! fit Morlot.

Il alluma une nouvelle allumette et tous deux montèrent à pas de loup.

Comme Morlot mettait le pied sur la dixième ou douzième marche, le courant d'air éteignit l'allumette. Morlot ne jugea pas à propos d'en allumer une autre. Il monta encore quelques marches, les deux mains en avant, cherchant la porte du palier. Tout à coup, il fit un faux pas et tomba. En même temps, cinq ou six bouteilles vides qu'on avait placées sur une marche de l'escalier, pour s'éviter la peine de les descendre dans la cave, et que Morlot renversa dans sa chute, dégingolèrent sur les marches, roulant les unes sur les autres.

## XX

Comme nous l'avons dit, Sosthène et Des Grolles causaient, la bouteille d'absinthe sur la table, à côté d'eux.

—Ce qui se passera ici demain sera fort intéressant, disait Des Grolles; c'est dommage que nous ne puissions pas assister à cette scène touchante. Le comte de Montgarin se précipitera dans la chambre de sa charmante nièce, en criant: Vous êtes sauvée! L'in-

fâme Sosthène de Perny et son complice ont prit la fuite. Venez, venez ! Je vais vous rendre à votre mère ! La belle Maximilienne poussera un cri de joie et, toute palpitante de joie et d'amour, tombera à demi pâmée dans les bras de son cher Ludovic. Joli, joli !

Sosthène était devenu pensif.

—A quoi penses-tu ? lui demanda Des Grolles.

—Je me dis qu'avant de me séparer de ma charmante nièce, il faut que j'aie le plaisir de la voir et de causer un quart d'heure avec elle.

—Tu sais que José t'a absolument défendu . . .

—José, José, toujours José ! l'interrompit Sosthène d'une voix irritée ; José a dit ceci, José veut cela . . . Est-ce que je n'ai pas ma volonté, moi ? Oui, demain je causerai un instant avec ma nièce. L'autre jour elle m'a dit des choses fort drôles ; je veux l'entendre encore. Elle est magnifique quand elle est en colère.

—Je la verrai demain, reprit-il, j'ai quelques petites choses à lui dire. C'est ma nièce, ajouta-t-il d'un ton sardonique, je tiens à lui adresser, avant son mariage, un discours de circonstance.

Après un court silence, il reprit :

—Au fait, j'ai envie de lui faire ma visite ce soir même.

—Tu es fou, Sosthène ; il est neuf heures et demie, elle est couchée.

—Qu'est-ce que cela me fait, répliqua-t-il brutalement. Hé ! hé ! il ne me déplaîra point . . .

Il n'acheva point sa phrase. Le bruit des bouteilles roulant et se brisant sur les marches de l'escalier de la cave lui coupa la parole.

Des Grolles s'était dressé debout comme poussé par un ressort.

—Le bruit vient de la cave, dit-il.

—C'est cette petite sotte d'Elisabeth, grommela Sosthène ; qu'est-ce qu'elle va faire la nuit dans la cave ?

Des Grolles avait déjà allumé une bougie.

Il s'élança hors de la chambre, ouvrit brusquement la porte de la cave et se trouva en face de Morlot qui venait de se relever, il le reconnut et poussa un cri de terreur.

Aussitôt Morlot se jeta sur lui et le saisit à la gorge.

—A moi, à moi, au secours ! cria Des Grolles d'une voix étranglée.

Alors, entre Morlot et lui une lutte terrible s'engagea. Tous deux étaient forts ; ils s'étreignirent dans leurs bras musculeux, chacun cherchant à terrasser son adversaire.

Le flambeau s'était échappé de la main de Des Grolles et avait roulé dans les jambes d'Eugène qui, dans l'obscurité, ne pouvait venir en aide à Morlot.

Sur les marches de pierre de l'étroit escalier, la position des deux combattants était également difficile. Gênés dans leurs mouvements, glissant, tribuchant à chaque instant, ils ne pouvaient que se secouer avec violence. Mais la lutte n'en était que plus effroyable.

Soudain, les pieds de Morlot glissèrent en même temps ; il tomba sur ses genoux, entraînant Des Grolles qui se trouva sur lui. Le misérable poussa un cri de triomphe. Il chercha à saisir la tête de Morlot pour la broyer sur la pierre. Mais celui-ci n'était pas vaincu. La lutte continua, acharnée, terrible. Les deux adversaires se tortillaient sur les marches comme des reptiles. Si Des Grolles eût eu sur lui un couteau, une arme quelconque, Morlot était un homme mort.

Cependant le comte de Coulange avait ramassé le chandelier et en même temps une allumette que sa main avait rencontrée, en cherchant à tâton. Il ralluma la bougie et put voir enfin ce qui se passait devant lui.

La situation n'était plus la même, Morlot était parvenu à se dégager, et c'est lui maintenant, qui tenait Des Grolles en respect, le serrant à la gorge, les deux genoux sur sa poitrine.

Ce que nous venons de raconter s'était passé rapidement, en moins de deux minutes.

Aux premiers cris poussés par Des Grolles, Sosthène s'était levé, blême d'épouvante. Il entendit le bruit de la lutte et devina une partie de la vérité. Mais il ne pouvait courir au secours de son complice sans être armé. Il ouvrit successivement les quatre tiroirs d'une commode, croyant trouver là son poignard. Dans son trouble et déjà étourdi par les vapeurs de l'absinthe, il ne voyait pas le couteau, placé sur la cheminée, à portée de sa main.

Vaincu à son tour. Des Grolles se mit à pousser de nouveau des cris horribles qui ressemblaient à des rugissements.

—A moi ! à moi ! hurlait-il. Nous sommes trahis ! Morlot, Morlot, c'est Morlot ! . . . A moi, à moi !

—M. le comte, dit Morlot à Eugène, je suis maître de ce brigand, mais il faut le garotter ; courez appeler l'agent qui a les cordes.

Le jeune homme allait s'éloigner quand un cri rauque, sauvage, se fit entendre. Aussitôt Sosthène, brandissant son poignard, parut à l'entrée de la cave, prêt à se ruer sur Morlot.

—Sosthène de Perny, cria le comte de Coulange d'une voix menaçante, si tu fais un mouvement en avant, je te tue comme un chien enragé !

Le bras tendu, son revolver à la hauteur de la tête de Sosthène, le jeune homme était résolu à lui loger deux ou trois balles dans la tête.

Le misérable eut peur. Il recula.

Il comprit que tout était perdu, que lui et son complice allaient être pris, livrés à la justice, et bientôt jugés et condamnés. Certainement, Morlot et le comte de Coulange n'étaient pas seuls ; la maison était cernée. A quoi bon résister, se défendre ? Déjà Des Grolles, vaincu, terrassé, râlait sous la main puissante de Morlot. Il ne pouvait songer à s'échapper, lui ; il allait être pris à son tour et condamné à périr sur l'échafaud.

Le misérable se sentit frissonner jusqu'à la racine des cheveux.

Soudain, il se redressa. Une horrible pensée venait de jaillir de son cerveau.

—Ah ! ils viennent la chercher, se dit-il, en serrant dans sa main crispée le manche de son poignard, eh bien ! ils emporteront son cadavre !

Et ne songeant plus à Des Grolles, qu'il abandonnait lâchement, saisi d'une effroyable rage, il bondit sur les marches de l'escalier du premier étage.

Dès le premier cri poussé par Des Grolles, Maximilienne et Elisabeth avaient compris que les libérateurs étaient là.

Toutes deux s'étaient vivement approchées de la porte, et, anxieuses, tremblantes d'émotion, l'oreille attentive et respirant à peine, elles écoutaient. Elles entendirent le bruit de la lutte.

La voix étranglée de Des Grolles appelant à son secours et criant : "Morlot, c'est Morlot", monta jusqu'à elles.

—C'est fini, vos amis sont maîtres d'eux, reprit Elisabeth.

—Chut, écoutons, dit Maximilienne.

Soudain, elle tressaillit en reconnaissant la voix d'Eugène qui menaçait Sosthène de le tuer s'il avançait.

—Elisabeth, murmura-t-elle éperdue de joie, j'ai reconnu la voix de celui qui vient de parler ; c'est mon frère ! . . . Oh ! comme mon cœur bat !

Elles entendirent un bruit de pas sur les marches de l'escalier.

—On monte, on vient, dit Elisabeth.

—Oui, oui, c'est lui, c'est mon frère . . . Elisabeth, ouvrez, ouvrez vite !

Aussitôt Sosthène de Perny se dressa devant elles, les yeux luisants comme ceux d'un tigre.

Elles se jetèrent en arrière en poussant un cri d'épouvante.

Le misérable eut un éclat de rire strident, aigu comme le sifflement d'un reptile ; puis il fit entendre une sorte de gémissement, et le poignard levé, il bondit vers Maximilienne.

Mais Elisabeth avait eu le temps de se remettre de sa frayeur. Avec la rapidité de l'éclair elle se jeta devant Mlle de Coulange. C'est sur elle que tomba le misérable, en lui portant le coup destiné à sa nièce. La lame effilée du poignard s'enfonça dans sa poitrine.

La pauvre fille poussa un cri épouvantable, tourna sur elle-même en battant l'air de ses bras, et tomba à la renverse de tout son long sur le parquet.

Maximilienne voulut crier. Impossible : les sons s'arrêtèrent dans sa gorge étranglée. Saisie d'horreur, secouée par un tremblement convulsif, ses yeux démesurément ouverts restaient fixés sur l'assassin.

## XXI

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur de la maison, Mouillon et son agent avaient pris l'échelle sous le hangar et étaient vite revenus près de l'habitation contre laquelle ils l'avaient dressée.

Ne voyant point Morlot et ne voulant pas perdre une minute, Mouillon s'élança.

—Je vous suis, lui dit Lucien.

Et tous deux grimperent rapidement.

Arrivés sur le toit, ils virent, à la clarté de la lune, deux lucarnes fermées l'une et l'autre par une vitre, dans un châssis de bois.

Mouillon et Lucien se glissèrent sur la toiture de tuiles plates, et, en rampant sur les mains et sur les genoux, ils se dirigèrent vers l'ouverture la plus rapprochée.

Mouillon se disposait à enfoncer la vitre, lorsque la pensée lui vint que la lucarne pouvait ne pas être fermée à l'intérieur. Alors, il introduisit la pointe de la lame d'un couteau à la base de la lucarne, entre le châssis et son encadrement. Sous une pression un peu forte, le châssis se souleva ; il était ouvert.

—Je passe le premier, dit Lucien.

Ses mains lâchèrent l'encadrement de la lucarne et il se trouva debout sur le plancher du grenier. Presque aussitôt Mouillon tomba près de lui. Celui-ci s'empressa d'allumer son rat-de-cave. Ils eurent bientôt découvert une trappe dans un coin du grenier. Lucien la souleva sans difficulté. Maintenant, ils n'avaient plus qu'à descendre par une sorte d'échelle de meunier.

C'est à ce moment que la malheureuse Elisabeth tombait frappée par Sosthène.

Au cri qu'elle poussa, Mouillon et Lucien tressaillirent violemment.



—Mais c'est le cri d'une femme qu'on égorge, dit l'inspecteur de police d'une voix frémissante.

Lucien était devenu pâle comme un mort.

—Malheur ! malheur ! prononça-t-il, nous arrivons trop tard !

Maximilienne restait debout en face de son terrible ennemi. Elle n'avait fait aucun mouvement. On aurait dit que ses pieds étaient cloués sur le parquet.

Sosthène gardait sur ses lèvres son hideux sourire, comme s'il eût été inconscient du crime qu'il venait de commettre.

—Ah ! ah ! dit-il de sa voix enrouée, c'est elle qui nous a trahis, la coquine... la voilà, je l'ai tuée !... je sais ce qui m'attend ; eh bien, cela m'est égal. Mais si je monte sur l'échafaud, ce ne sera pas seulement pour avoir tué cette fille qui ne valait pas un coup de poignard... Maximilienne de Coulange, continua-t-il, je hais ta mère, je hais ton père, j'exècre celui que tu appelles ton frère, et, toi aussi, je te hais !... Tiens, je voudrais pouvoir vous tuer d'un seul coup !... Mais, te voilà, toi, tu ne m'échapperas pas. Maximilienne de Coulange, tu vas mourir !

Il fit un pas en avant et leva son poignard, dont la lame rouge du sang d'Elisabeth, fumait encore.

La jeune fille retrouva subitement sa voix un instant paralysée.

—Lâche ! assassin ! dit-elle, en se jetant en arrière.

Au même instant Lucien et Mouillon se précipitèrent dans la chambre.

La jeune fille laissa échapper un cri de joie.

Déjà le jeune homme avait bondi près d'elle et lui faisait un rempart de son corps.

En même temps, Mouillon s'était jeté sur l'assassin et l'avait désarmé.

Le misérable poussa un rugissement de rage et, croyant pouvoir s'échapper, il s'élança vers la porte. Le comte de Coulange se dressa devant lui. Il recula en faisant entendre un nouveau rugissement.

Tout à coup on le vit chanceler ; l'expression de son visage devint plus horrible encore ; ses joues se couvrirent de taches rouges, violacées ; ses yeux arrondis, injectés de sang, semblaient lui sortir de la tête ; son cou s'était gonflé, il ne pouvait plus respirer.

La tête renversée en arrière, la bouche grande ouverte, il faisait de violents efforts pour aspirer l'air. Il y eut dans sa gorge une sorte de râlement. Un éclair livide sillonna son regard ; il fit un soubresaut, porta en même temps ses deux mains à son cou, puis il tomba raide, comme une masse, à côté du corps sanglant d'Elisabeth. Le misérable était mort frappé d'apoplexie, causée par l'abus de l'absinthe.

—Mon frère, mon frère ! s'écria Maximilienne.

Et elle s'élança dans les bras d'Eugène.

A son tour, Morlot entra dans la chambre, tenant un paquet de cordes. Silencieusement, Mouillon lui montra Sosthène de Perny et Elisabeth.

—Assassinée ! murmura Morlot.

—Il s'est trompé, ce n'est pas elle qu'il voulait poignarder.

Morlot s'approcha de Sosthène et le toucha.

—Je n'ai plus besoin de cela, fit-il en se redressant brusquement et en jetant les cordes dans un coin de la chambre ; ce misérable est garotté avec des liens plus solides que les nôtres : il est mort !

—Mort ! répétèrent en même temps Eugène et Maximilienne.

—Oui, il a été frappé...

—Par la main de Dieu, acheva le comte de Coulange.

Maximilienne s'agenouilla près d'Elisabeth.

—Pauvre jeune fille, dit-elle d'une voix pleine de larmes, elle est victime de son dévouement ; c'est ma poitrine et non la sienne que cherchait le poignard de l'assassin. Pour elle, Dieu sera clément.

Elle se pencha et, pieusement, elle mit un baiser sur le front d'Elisabeth.

Soudain, le corps de la jeune fille eut un tressaillement, ses yeux s'entr'ouvrirent et elle fit entendre un faible gémissement.

—Elle vit, elle vit ! s'écria Maximilienne. Ah ! il faut la sauver !

Morlot prit doucement Elisabeth sous les bras et la souleva, pendant que le comte de Coulange et Mouillon cherchaient à arrêter le sang qui continuait à couler de sa blessure.

Au bout d'un instant, la jeune fille poussa une nouvelle plainte, ses yeux s'ouvrirent entièrement et se fixèrent sur Maximilienne. Aussitôt son regard s'illumina et il y eut sur son front comme un rayonnement... L'expression de sa physionomie avait quelque chose de céleste. Ses lèvres remuèrent ; elle parlait, mais si bas et d'une voix si faible que Maximilienne dut approcher son oreille de sa bouche pour entendre.

—Vous êtes sauvée... disait-elle. Je suis heureuse, bien heureuse de mourir pour vous...

—Elisabeth, vous vivrez ! s'écria Maximilienne.

—Non, je sens que la vie s'éteint en moi, je suis frappée à mort... Ne me plaignez point, je quitte la vie sans regret, avec joie... Vous m'avez pardonné, Dieu me pardonnera... Je ne vois rien, je ne sens plus rien... je... je... je meurs !...

Un soupir s'échappa de sa poitrine et sa tête retomba lourdement sur le bras de Morlot.

Elle était morte.

Cinq minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence. Toujours agenouillée, Mlle de Coulange pleurait, le visage dans ses mains. Enfin, Morlot reprit la parole.

—Mouillon, dit-il, nous ne devons pas laisser le cadavre de cette jeune fille à côté du cadavre de son assassin.

—Vous avez raison, répondit l'inspecteur de police.

Ils enlevèrent Elisabeth et la portèrent sur le lit.

En se relevant, le regard de Maximilienne rencontra celui de Lucien de Reille, qui se tenait respectueusement à l'écart. Elle s'approcha de lui, et lui tendant la main :

—Monsieur, dit-elle, d'un ton plein de gratitude, je vous remercie.

Je n'oublierai pas que si vous étiez arrivé une seconde plus tard je serais comme cette pauvre fille, ajouta-t-elle en montrant Elisabeth étendue sur le lit.

—Avez-vous encore besoin de nous ? demanda le comte de Coulange à Morlot.

—Non, monsieur le comte, vous pouvez partir.

—Oh ! oui, partons, partons vite, dit vivement Maximilienne ; je voudrais déjà être loin de cette maison maudite.

—Mon cher Lucien, reprit le comte, offre ton bras à ma sœur.

Il serra la main de Mouillon et celle de Morlot, en disant :

—A bientôt !

—A demain matin, monsieur le comte, répondit Morlot ; j'aurai l'honneur de me présenter à l'hôtel de Coulange.

Les deux jeunes gens et Maximilienne sortirent de la chambre. Moins de dix minutes après ils rejoignaient Jardel. Ils prirent place dans la voiture, et les chevaux partirent à fond de train dans la direction de Paris.

Après le départ de Maximilienne, Morlot et Mouillon fermèrent la porte de la chambre, laissant sur la table la lampe allumée. Ils descendirent au rez-de-chaussée où ils trouvèrent les deux agents, debout devant la porte de la chambre de Sosthène, dans laquelle ils avaient traîné Des Grolles solidement garotté avec des cordes neuves.

On avait trouvé sur lui plusieurs clefs ; avec l'une de ces clefs on avait ouvert la porte de la maison et avec une autre la claire-voie qui fermait le clos.

Morlot entra dans la chambre et resta un instant silencieux, les bras croisés, regardant Des Grolles. Après de vains efforts pour rompre ses liens, le misérable ne faisait plus de mouvement. Toutes ses forces étaient épuisées. Mais les fauves éclairs que lançaient ses yeux, trahissaient la rage impuissante qui grondait en lui.

Morlot fit un signe aux deux agents. Ils entrèrent.

—Déliez-le, fit Morlot.

Les agents obéirent. Des Grolles se releva et respira à pleins poumons.

—Asseyez-vous là, lui ordonna Morlot.

S'il essaye seulement de franchir le seuil de cette chambre, reprit Morlot, en s'adressant aux agents, brûlez-lui la cervelle.

—Je sais bien que je ne peux pas m'échapper, dit le misérable d'une voix creuse. Faites de moi ce que vous voudrez.

Et il lança à Morlot un regard acerbé.

—Des Grolles, vous ignorez ce qui vient de se passer dans la chambre où vous teniez enfermée Mlle de Coulange, je vais vous le dire :

Votre complice y est entré, un poignard à la main, avec l'intention d'égorger votre prisonnière ; aveuglé sans doute par l'ivresse de l'absinthe qu'il venait de boire, il n'a pas reconnu, d'abord, celle qu'il voulait frapper ; c'est la jeune fille que vous aviez placée près de Mlle de Coulange qu'il a assassinée. Un instant après il est tombé lui-même, foudroyé, à côté du cadavre de sa victime ; en le frappant d'une de ses foudres vengeresses, Dieu a voulu qu'il échappât à la justice des hommes.

Des Grolles sursauta et ses yeux hagards se fixèrent sur Morlot. Celui-ci continua :

—Vous m'avez reconnu ; je n'ai pas à vous demander comment vous avez su que je me nomme Morlot ; il importe peu... Vous m'avez reconnu ; donc vous vous souvenez de la visite que je vous ai faite autrefois à Mazas. Ce jour-là, je vous ai réclamé des papiers volés par vous et par votre complice au château de Coulange. Vous n'avez certainement pas oublié ce que vous m'avez répondu au sujet des papiers... "Pour m'en débarrasser, m'avez-vous dit, je les ai jetés dans la Marne." C'était un mensonge. Vous les aviez cachés quelque part, ces papiers, avec ou sans le coffret dans lequel ils étaient enfermés.

Après avoir fait vos cinq ans de prison, ou plus tard, vous les avez trouvés à l'endroit où vous les aviez cachés et vous les avez remis à Sosthène.

Ne cherchez pas à nier, c'est inutile, reprit Morlot d'un ton rude ; c'est sur le secret de famille que contiennent ces papiers que votre complice, celui qui se fait appeler comte de Rogas, a édité le plan qui devait vous livrer la fortune entière du marquis de Coulange.

D'ailleurs, je n'ai pas à entrer dans d'autres détails. Des Grolles, où sont ces papiers ?

Le misérable garda le silence.

Morlot répéta sa question d'une voix impérieuse.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit enfin Des Grolles.

Un sombre éclair sillonna le regard de Morlot.

Il se tourna vers Mouillon qui se tenait immobile entre ses deux agents.

—Cet homme refuse de parler, dit-il. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Mais les papiers sont ici, puisque vous ne les avez pas trouvés dans la maison de Montmartre. Il me les faut. Cherchons.

Pendant une demi-heure Morlot et Mouillon fouillèrent partout. Pas un meuble, pas un tiroir n'échappa à leur perquisition. Morlot commençait à croire qu'ils se livraient à d'inutiles recherches. Il était devenu soucieux ; les plis qui se creusaient sur son front trahissaient son mécontentement, son inquiétude.

—Ils ne les ont certainement pas détruits, pensait-il ; mais où sont-ils, qu'en ont-ils fait ? Seraient-ils entre les mains du faux comte de Rogas ? Aurions-nous encore quelque chose à craindre du côté de ce misérable ?

Nous savons pourquoi Morlot tenait tant à retrouver le manuscrit, afin de le rendre à la marquise.

Ils étaient revenus dans la chambre de Sosthène. Morlot crut devoir interroger Des Grolles de nouveau. Celui-ci lui répondit brutalement :

—Vous perdez votre temps à me questionner ; je ne sais rien ; et d'ailleurs, saurais-je où sont les objets que vous cherchez, je ne vous le dirais point.

Depuis un instant il s'était assis sur le lit.

Une idée vint à Mouillon.

—Otez-vous de là, dit-il à Des Grolles.

—Je m'y trouve bien, je me repose.

L'inspecteur de police fut obligé d'employer la force pour lui faire quitter le lit.

Alors il enleva successivement l'oreiller, la couverture, les draps, le traversin et le matelas. La toile du sommier avait une large déchirure. Il l'examina et reconnut aussitôt que c'était une coupure faite avec un couteau ou des ciseaux.

Morlot s'était approché.

—Regardez, dit Mouillon.

—Je vois répondit Morlot.

—Si les papiers sont restés entre leurs mains, ils sont là.

Morlot passa sa main par l'ouverture et enfonça son bras jusqu'au fond du sommier. Aussitôt il poussa un cri de joie, en retirant du sommier un coffret de métal couvert de vert-de-gris. Il l'ouvrit immédiatement. Le manuscrit de la marquise était sous ses yeux. Il le souleva et vit un petit bonnet d'enfant.

—C'est bien, dit-il, ne jugeant pas utile de faire plus complètement l'inventaire des objets que contenait le coffret.

Il referma le coffret et le mit sous son bras.

—Maintenant, dit-il, partons ; nous n'avons plus rien à faire ici.

Deux heures plus tard, le brigadier de gendarmerie de Bougival arriva au clos de la Belle-Bonnette, accompagné de deux gendarmes. Un autre gendarme avait été envoyé à Versailles pour prévenir le procureur de la République.

Avant de retourner à Paris, Morlot et Mouillon s'étaient arrêtés à la gendarmerie de Bougival, et avaient instruit le brigadier de ce qui s'était passé dans la maison du clos.

Morlot, ne voulant pas faire connaître le nom de Sosthène de Perny, avait déclaré que l'individu mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante se nommait Jacques Bailleul.

Après avoir constaté que la jeune fille avait été assassinée, comme on le lui avait déclaré, par l'individu désigné sous le nom de Jacques Bailleul, et que celui-ci n'avait aucune trace de violence, le brigadier écrivit son procès-verbal d'enquête séance tenante.

Ensuite il fit mettre les menottes aux mains de Des Grolles qui fut écroué dans la prison de Versailles.

A neuf heures, le procureur de la République et le juge d'instruction étaient en présence des deux cadavres au clos de la Belle-Bonnette.

## XXII

Après avoir déjeuné dans un restaurant du boulevard, le comte de Montgarin rentra chez lui, vers trois heures de l'après-midi.

—M. de Rogas est-il rentré ? demanda-t-il à François.

—Pas encore, répondit le vieux domestique.

—C'est bien. Etes-vous allé retirer le coupon de ma loge à l'Opéra ?

—Oui, monsieur le comte, et nous vous remercions mille fois. Nous passerons une délicieuse soirée.

—Je le crois ; oui, mon brave François, je désire que vous vous amusiez beaucoup ce soir.

Sur ces mots il quitta le vieux serviteur et alla s'enfermer dans sa chambre.

Comme nous l'avons dit, Ludovic possédait une superbe panoplie composée d'armes très-belles, aussi riches que rares. Il y avait là un échantillon des armes les plus bizarres, venant de tous les pays du monde.

Au milieu de ces instruments de destruction on remarquait deux magnifiques épées, à la poignée incrustée d'or fin. Ludovic les détacha de la panoplie, sortit les lames du fourreau, en essaya les pointes sur sa main, puis les essuya avec beaucoup de soin. Du reste, les lames étaient luisantes et, de la garde à la pointe, n'avaient pas une tache de rouille. Il posa les deux épées sur son lit. Ensuite il prit un pistolet de tir et le chargea en enfonçant deux balles sur la bourre de la poudre. Il plaça le pistolet à côtés des épées.

Cela fait, il s'assit devant un petit meuble qui lui servait de bureau et écrivit une vingtaine de lignes sur une feuille de papier à lettres. Il se leva, s'approcha de le cheminée et resta immobile en contemplation devant le portrait de Maximilienne.

Il prit le portrait, l'approcha de ses lèvres, puis le détacha de son cadre et revint s'asseoir devant son bureau. Une fois encore il colla ses lèvres frémissantes sur l'image de la jeune fille adorée.

—Adieu, adieu !... s'écria-t-il, prêt à sangloter.

Il plia la lettre qu'il venait d'écrire, dans le pli il plaça la photographie et glissa les deux objets dans une enveloppe qu'il cacheta de cire noire. Ensuite il écrivit la suscription suivante :

« Monsieur

« Lucien de Reille,

« 4, rue Saint-Florentin. »

A six heures, quand José Basco rentra, il trouva Ludovic qui l'attendait dans le salon, en fumant tranquillement un cigare.

—Mon cher José, lui dit le jeune homme en souriant, je vous attendais avec impatience...

—Pourtant, je vous avais prévenu que je ne rentrerais qu'à l'heure du dîner.

—C'est vrai ; mais que voulez-vous, je me suis ennuyé. Au moins êtes-vous content de votre journée ?

—Oui, oui, très content. J'ai travaillé pour vous, ajouta-t-il avec un sourire mystérieux. Est-ce que vous n'avez pas besoin d'une somme assez importante pour acheter la corbeille de la mariée ? J'ai calculé que vous dépenseriez une cinquantaine de mille francs sans compter les bijoux de votre mère qu'il faudra retirer du Mont-de-Piété et qui figureront dans la corbeille. Or, j'ai trouvé aujourd'hui un de mes compatriotes qui veut bien me prêter la somme qui nous est nécessaire.

—Avec quelle garantie ?

—Vous devez bien comprendre que je n'ai pas eu l'imprudence de parler de vous, et moins encore de la dot de Mlle de Coulange. Je donne en garantie de la somme prêtée jusqu'au jour du remboursement, mon château et mon domaine de Rogas.

—Ah ! fit le jeune homme.

Et un éclair qui s'éteignit aussitôt, traversa son regard.

—Qui veut la fin veut les moyens, mon cher Ludovic, dit le Portugais. Comme vous le voyez, aucun sacrifice ne me coûte quand il s'agit du succès de notre entreprise.

La porte du salon s'ouvrit et François annonça que le dîner était servi. Ils passèrent dans la salle à manger.

Quand le vieux domestique eut terminé son service, il échangea un regard avec son maître et disparut.

Un instant après les quatre serviteurs du comte de Montgarin sortaient de l'hôtel pour se rendre à l'Opéra.

Ludovic et José Basco prenaient leur café en fumant chacun un cigare.

A huit heures, le Portugais se leva.

—Est-ce que vous sortez ce soir ? lui demanda Ludovic.

—Oui, je vais chez la baronne de Waldreck.

—Elle continue à voir beaucoup de monde ?

—Certains jours. Ce soir, par exemple, elle aura une société nombreuse.

—On jouera ?

—C'est probable.

—Alors, bonne chance, mon cher José, dit Ludovic en se levant à son tour.

Ils sortirent de la salle à manger et traversèrent le salon.

(A suivre.)

Toutes les maladies des enfants doivent être soignées avec le *Menthol Soothing Syrup*, le vrai sirop calmant indispensable aux enfants, aussi aux mères et nourrices. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.



First system of musical notation, including dynamics such as *p* and *a tempo*.

Second system of musical notation, including dynamics such as *p* and *a tempo*.

CANZONETTA

Pour Violon ou mandoline et piano.

Par M. A. BISSETTA

Allegretto

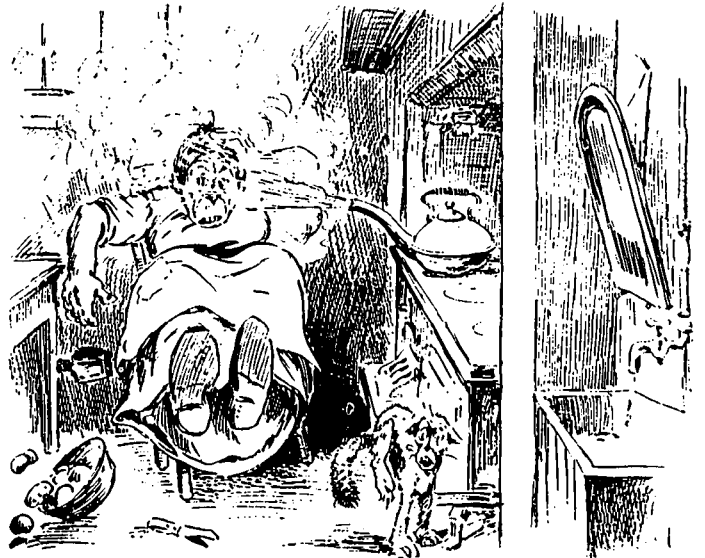
VIOLON



SIGNAL D'ALARME



I  
Cette pauvre Brigitte, ayant enfin un moment de repos, après avoir sillé sa petite goutte venait de se laisser tomber dans les bras de Morphée quand...



II  
...un signal d'alarme, donné par son canard, est venu la réveiller d'un rêve charmant. (Elle rêvait qu'un joli irlandais de ses amis venait la demander en mariage.) Hélas ! Ce n'était qu'un rêve !

PLATANES

Le printemps revient-il ? Est-ce une fleur nouvelle  
Qu'avril a fait déjà resplendir dans ses yeux ?  
Et le jeune soleil dont l'éclat renouvelle  
Les blonds épis, a-t-il de ses rayons soyeux,  
Mis autour de son front la hâtive auréole ?  
— Mais non, l'hiver gémit : c'est sa triste chanson  
Que l'on entend frémir dans l'arbre, et qui s'envole  
Après avoir placé son délicat frisson  
Sur ce corps gracieux, fin comme une liane.  
Alors c'est le reflet, le mirage brillant  
De l'or dont il a teint la feuille du platane ?  
— Puis qu'importe le nom du rayon bienveillant  
Qui fit, en se jouant, éclore son sourire ?  
Je sens, et c'est là tout ce que je veux lui dire,  
Qu'il pénétra jusqu'à mon cœur.

XXX.

Les Aventures de Mathurin Gonce

MATHURIN-VENDREDI

Adossé à son rouffe, tout recroquevillé sur lui-même et frileusement emmitouffé dans une pauvre capote rapiécée, Mathurin essayait de réchauffer ses membres engourdis aux derniers rayons d'un pâle soleil d'hiver. Il ne m'avait pas entendu approcher, et je pus l'examiner à loisir : il me parut vieilli, comme affaissé, avec une expression de morne désolation répandue sur ses traits profondément creusés.

— Eh bien, lui demandai-je, père Mathurin ?

Mathurin ne se leva point de son banc pour mesouhaiter la bienvenue, ainsi qu'il avait accoutumé, mais, hochant la tête, il me répondit :

— Mal, monsieur, mal ; la lampe est au bout de son huile, et quelque chose, là, m'avertit qu'elle ne tardera pas à s'éteindre.

Il se toisa des pieds à la tête.

— Regardez-moi ces jambes, et ces bras, et cette faillie carcasse usée ! Ma parole, je me fais pitié ? Dire que ça fut solide, que ça fut lesté, que ça vous montait, le temps de dire : " Vas-y ", tout à la pomme d'un grand mât, et que, maintenant, une méchante garçaille de mousse vous renverserait ça à terre d'une poussée ! Ah ! que c'est donc triste de vieillir, de sentir chaque jour sa force s'en aller, et sa souplesse, et sa volonté ; de penser qu'on devient un vieux débris méprisable et bon à rien !

— Qu'est-ce qui vous prend, père Mathurin ? Vous n'êtes pas raisonnable, vraiment.

— Je vous répète, monsieur, que j'ai un mauvais tour dans mes câbles ; la meilleure preuve, c'est que, depuis quelque temps, je n'ai plus idée qu'à mes années de jeunesse, et, vous savez, quand l'homme repasse sa vie, c'est que la mort est proche.

— Décidément, je vous trouve funèbre aujourd'hui, père Mathurin ; allons, chassez moi ces vilains papillons noirs, — et, tenez, puisque vous en êtes, pour le moment, à vos souvenirs de jeunesse, racontez-m'en quelque'un, cela vous distraira ; eh ! eh ! à l'époque, vous avez dû être un fameux luron ?

— Dam ! comme ça ! on ne laissait point sa part aux autres !

Il ajouta, un peu déridé :

— Qu'est-ce qui peut bien me rester dans mon sac, si tant est que je ne l'aie pas encore vidé ?

Il se gratta la tête.

— Si ça n'était pas abuser de votre complaisance, tandis que je chercherais, vous iriez me prendre dans le rouffe ma pipe et mon tabac, et puis la bouteille de blanche.

Quand je revins, rapportant les accessoires indispensables de nos

entretiens, Mathurin avait trouvé une histoire ; ses yeux brillaient, et j'eus le plaisir de constater qu'il avait à peu près complètement reprise possession de sa verve des grands jours.

Il choqua gaiement son verre contre le mien.

— A vot' santé, monsieur ! Cric !

— Crac !

— Hum ! Dans ce temps-là, je n'étais pas encore bien haut, mais je peux dire, sans me vanter que j'en valais tous les jours quatre gros comme moi pour la méchanceté. Ce que j'ai endéver ma pauvre sainte bonne femme de mère ! Pensez ! une femme seule ! Mon père était mort, péri en mer, — plus heureux que moi pour le sûr, — comme on me mettait ma première culotte. Il ne laissait pas de dettes, car c'était un homme rangé et laborieux, mais pas un sou non plus, et ma mère dut travailler ferme pour me donner la pâtée. Elle avait fait son apprentissage de lingère, elle allait en journée ; et comme elle avançait vite et bien à l'ouvrage, elle n'en chôma point ; seulement, vous devez vous imaginer que j'étais pour elle un fameux embarras. Dans les premiers mois, elle m'avait emmené avec elle chez le monde ; mais j'abîmais tout, je cassais tout, je battais les enfants de ses pratiques, je volais les fruits dans leurs jardins, j'étais insupportable ; ça ne pouvait pas durer. Une voisine conseilla à ma mère de m'envoyer à l'école ; ma mère trouva le conseil bon, et voilà donc qu'un jour, m'ayant passé ma plus belle culotte, elle me conduisit à M. Ringeux.

M. Ringeux était un petit vieux, sec, ratatiné, avec des lunettes et une calotte de drap, pas trop savant, m'est avis, mais mauvais comme plusieurs gales, et que les enfants du bourg craignaient, à lui seul, plus que tous les diables de l'enfer. Si celui-là ne me matait pas, il fallait désespérer. Je le vois encore, le père Ringeux, quand ma mère me mena pour me présenter à lui, me regardant par-dessous ses lunettes, et, me pinçant fortement le menton, de ses doigts durs comme des doigts de squelette.

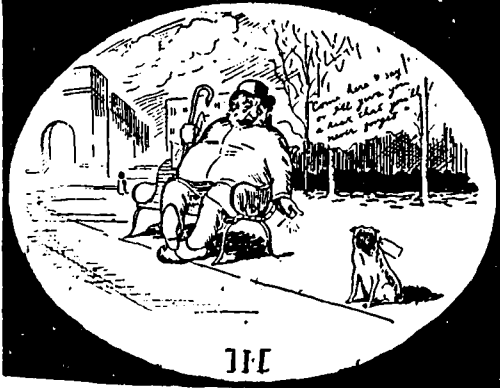
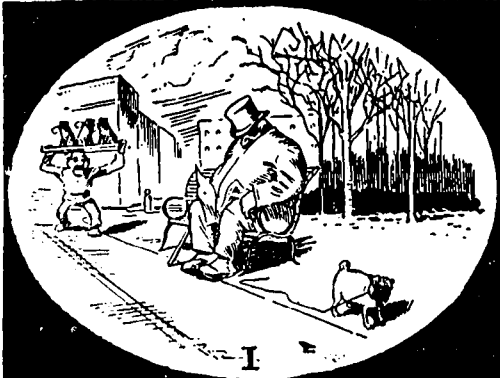
SON OPINION



Mlle Hermine. — Massa John, quel instrument pensez-vous li éte le plus appopie pou accompagnè li piano ?

Mr John. — Une hache, mademoiselle Hermine !

## UN QUI A ÉTÉ BIEN ÉTONNÉ



I. Giuseppe Macaronaro est, de son métier, marchand de chiens en plâtre. En ce moment il possède un très bel assortiment de chiens pugs si bien imités qu'on les dirait vivants. Hors, hier, il passait sur le Carré Viger quand il aperçut un monsieur endormi dont le chien — un vrai, celui-là — vagabondait à quelque pas. II. Une idée roublarde, mais absolument canaille vient de hanter le cerveau de Giuseppe. Il a toujours eu envie d'un chien pug, — un vrai. — Ni une ni deux, il cueille au passage le cabot, met à sa place un autre de sa fabrication et file. Personne ne l'a vu. III. Mais le monsieur est éveillé et a appelé son chien qui, naturellement, ne bouge pas plus qu'un de ses congénères en faïence. — Ici, Azor ! vocifère le monsieur. Ici... vito... sale bête ! IV. A la fin, furieux du dédain que semblait lui témoigner son fidèle Azor, le monsieur se lève et, d'un vigoureux coup de pied, rappelle le coupable aux lois de la politesse.

T'ab ! au t'joie du malhonnette Giuseppe.

— Ah ! qu'il me dit, c'est toi qui veux donner la loi aux autres ? Eh bien ! tu sais, faudra changer de façons, et vite, si tu ne veux pas faire connaissance avec Lison.

Lison, c'était une manière de signal en bois qu'il avait l'habitude de lancer de toute sa force, à la volée, par le travers aux caboche des mauvais garçons.

— Et avec Lisette, qu'il dit aussi, en me montrant une gaule de douze pieds de long.

— Oh ! que dit ma pauvre mère épouvantée, faudra pas lui faire du mal, monsieur Ringeux, à cet enfant ?

— Du mal ? qu'il dit, a pas peur, vous, ça ne le tuera point, vu que c'est prouvé qu'il n'y a que les bosses pour faire sortir le méchanté.

Il ouvrit la porte de la classe qui donnait sur sa cuisine.

— Là-dessus, toi, graine de pendu, tâche moyen de gouverner dans le fond, là-bat, devers ton cousin Jean-Marie Badineau, qu'il y a une place à tribord à lui. C'est-y compris ?

— Oui, m'sieu Ringeux, — que j' dis, pas plus rassuré que ça, rapport à Lisette et à Lison.

Je ne tardai point à leur y faire la connaissance ; — et aïe, et han ! et vli, et vian ! que c'était pire qu'une giboulée d'avril sur l'échigne au fils à maman.

Faut avouer aussi bien qu'elle n'était guère plaisante, l'école au père Ringeux. Y nous plantait d'affilée devant une manière de tableau noir, et on se mettait à chanter, tous à la fois, B, A, BA ; B, E, BE ; B, I, BI ; B, O, BO ; B, U, BU... et recommence que je te recommence des heures durant, ma parole, que ça en était dégoûtant.

Que si, par malheur, un de nous venait à s'arrêter de chanter, alors Lisette entraînait en danse. — Lisette ou bien Lison. — que ça te vous dégringolait au petit bonheur dans le tas, un vrai tréfalgar de bénédictions.

Dam ! vous pensez, tant plus qu'on pouvait, tant plus qu'on faisait les renards et qu'on tirait des bordées, moi, et mon cousin Jean-Marie-Badineau, et Guénolé, mon frère de lait, et vous pensez bien aussi qu'on ne profitait guère de la façon, tant et si bien qu'au bout de deux ans, j'en étais encore, à coups de torgnioles, à ànonner le rudiment.

Ma pauvre bonne sainte femme de mère se faisait des cheveux plus qu'elle en avait sur la tête, un vrai fond de chagrin, quoi, et me vouait à tous les saints du paradis, se demandait quoi qu'elle deviendrait avec un tel garçon.

Moi, ça ne m'inquiétait guère, — ah ! pour ça, non ! — vu qu'un matelot n'a pas besoin de l'instruction d'un officier ; bon pied, bon œil, et ça suffit.

Pour finir, il y avait tantôt deux ans que je traînais mes fonds de culottes sur les bancs de l'école au père Ringeux, quand voilà qu'il arriva dans le pays un monsieur de Paris, qui était riche, et resté veuf avec un petit garçon malade, qu'il conduisait au bord de la mer pour sa santé.

Ma mère fut appelée chez eux en journée ; le petit gars, qui s'ennuyait tout seul dans sa maison, lui dit de s'amener avec elle, une fois le

temps ; il ne tarda pas à me prendre en amitié, et ça fut au point qu'il ne voulut entendre parler de me quitter.

Moi, ça m'allait, rapport au père Ringeux, qui devenait de plus en plus méchant en vieillissant ; et puis, à la longueur du jour, je m'amusaiss avec Lucien, — c'était le nom du petit gars, — il me donnait des sous, et des jouets, et des bonbons, qu'aujourd'hui encore, positivement, quand j'y pense, ça m'attendrit.

Un matin, il me montra un livre avec des dessins, que son père lui avait fait venir de Paris.

— Sais-tu qu'est-ce que c'est que ça ? qu'il me dit.

— Non, que j'y dis.

— Eh ! bien, c'est Robinson.

— Robinson ? qui ça, Robinson ?

— Tu ne connais pas Robinson ! Robinson Crusosé ? quoi donc qu'il t'apprend, ton père Ringeux ?

Il se mit à raconter Robinson. Ah ! c'est ça qui était intéressant, monsieur ! Il y avait dedans, figurez-vous, un homme qui portait un bonnet pointu en peau de bique ; il y avait aussi...

— Je sais, je sais, père Mathurin.

— Ah ! vous savez ?... Eh bien donc, qu'à partir de ce jour, nous voilà à ne causer entre nous que de Robinson, et à ne plus vouloir jouer qu'à Robinson. Nous avions creusé un trou dans un rocher, le père de Lucien lui avait acheté un biquet vivant, et un fusil qui partait par le moyen d'une ficelle et d'un bouchon ; il faisait, lui, Robinson, et moi j'étais son Vendredi, avec du cirage dont je m'astiquais le museau pour mieux ressembler au moricaud.

Bref, nous nous en amusâmes bien un mois entier ; et puis, — vous savez ce que c'est que les enfants, — ça finit par nous paraître fadasse, à la fin des fins.

— Dis donc, Mathurin, qu'il me dit un jour, dans le jardin, c'est ça qui serait autrement amusant, si qu'on serait des Robinsons, là, pour de vrai ?

— Dam, que j'y dis, c'est ça, en effet, tu parles, que ça serait tapé !

— Eh bien ! qu'il fit, faut tâcher moyen de naufrager, tous deux, sur une île déserte, avec le canot à mon père qui est amarré dans le bas du Rocher-Troué ; pourras-tu le gouverner, au moins ?

— Ça, que j'y dis, la manœuvre et moi, ça me connaît, mon p'tit.

Pour lorrss, qu'on se met à combiner notre coup, en douceur, et qu'un dimanche de juin, au matin, nous nous embarquons dans le canot au père de Lucien, avec le fusil, le biquet, et tout un tremblement d'outils, de munitions et de biscuits !

Une fois en mer, Lucien me dit :

— Où c'est-y qu'on trouvera une île déserte, sais-tu, toi Mathurin ?

Je fus embarrassé un moment, vu que c'était la dernière des choses de quoi qu'on s'était préoccupé.

Mais j'avais été pêcher la sardine dans la baie, — je la connaissais comme mes poches, cent fois, et de cent fois encore mieux que le rudiment au père Ringeux.

— Parbleu ! que j'y dis, y a celle des Meneux, qui se trouve dans les cinq milles aur lage ; ça sera-t-il assez loin ?

— Dam ! qu'il dit, si elle est déserte ?

— Déserte, pour le sûr, oui, puisqu'il n'y habite que des goélants.

— Y vient-il des sauvages, des fois ?

— Pour des sauvages, ça, je ne sais pas, je ne crois pas ; mais puisque Vendredi est un sauvage, et que moi je suis Vendredi, c'est donc qu'il peut y venir des sauvages, m'est avis.

— Tu as raison ; nous tuerons les goélants avec mon fusil, et nous les cuirons.

— Ça n'est pas fameux, tu sais ?

— On fera de la soupe avec, — moi j'en mange jamais, tu la mangeras, toi ; tu pêcheras aussi des hutres, des sardines et des homards, et puis il y aura le biquet

## PAS DÉCIDÉ



Une voix d'en haut. — Eh bien, montes-tu, chéri ?  
Le chéri (indécis). — Je... ne sais... pas... en... core.

## DEVINETTE



—Que fais donc cet homme qui se baigne là, dans la grande cuve ?  
—Je ne vois ni homme, ni cuve.

## BON POUR ELLE ÉGALEMENT

*Madame (à son mari qui ronfle outrageusement et l'empêche de dormir).*  
—Charles ! Charles ! Arrête donc de dormir ainsi. (Les ronflements continuent). Mets-toi sur l'autre côté. (Elle le pousse tant et tant que le malheureux, à moitié endormi, grogne, se retourne et ... ronfle aussi fort qu'avant).

*Madame (après un instant de réflexion, se rappelant avoir lu ça dans un journal).*—Allons, Charles, tiens toi donc la bouche fermée, tu ne ronflera plus et me laissera dormir.

*Charles (grognant).*—Ferme donc la ticne toi aussi et laisse moi dormir.

## COMPENSATION

*Le patron.*—Monsieur Ducarnet, vous devriez être plus ponctuel dans vos fonctions. Je remarque, depuis quelque temps, que vous arrivez au travail très tard le matin.

*L'employé.*—Parfaitement, monsieur, je le reconnais, mais n'avez-vous pas également remarqué combien j'étais ponctuel le soir quand on ferme le bureau.

## LA RÉCIPROQUE

*Le visiteur.*—Mademoiselle Rose est-elle à la maison ?

*La servante.*—Non, monsieur.

*Le visiteur.*—Comment non. Elle vient justement de rentrer devant moi. Je l'ai vue.

*La servante.*—Oui, monsieur, mais c'est qu'elle vous a vu aussi.

## IL Y AVAIT DE QUOI

*Mademoiselle Amarier.*—Brigitte ! Rappelez-vous que je ne suis à la maison pour personne, cet après-midi, excepté pour Monsieur Dulingot.

*Brigitte.*—Très bien, mademoiselle !

(Une demi-heure se passe).

*Brigitte.*—Mademoiselle, il est venu quatre messieurs auxquels j'ai dit, comme vous me l'aviez commandé, que vous n'y étiez pour personne, excepté pour M. Dulingot. Ils sont partis très mécontents.

## IL S'EN DOUTAIT



*Le docteur.*—Je constate qu'il y a encore du poison dans votre système.  
*Le malade.*—Vous n'avez pas besoin de me le dire, docteur. Regardez donc toutes les drogues que j'ai avalé depuis quinze jours !

qui nous donnera du beurre, des fromages et des chevreaux ; c'est très bon, la gigue de chevreau, avec des patates autour. Robinson ne mangeait pas de patates, ça devait être parce qu'il ne les aimait pas.

—Probable.

—Mais moi je les aime, frites surtout ; nous en sèmerons, et du blé, et des petits pois ; c'est toi qui laboureras.

—Eh ben ! et toi donc, à quoi que tu t'occuperas, pendant ce temps là ?

—Je te regarderai labourer en fumant ma pipe sous mon parasol : tu es mon esclave, et les esclaves travaillent pour leur maître.

Ah ! c'est que, vous savez, monsieur, ça ne m'allait qu'à moitié, les théories de mon ami. J'eus bonne envie de virer bord pour bord, et de m'en tenir là de nos projets de colonisation ; mais j'avais tant envie de savoir quoi qui allait nous arriver, je m'attendais à des aventures si merveilleuses, que, malgré tout, je continuai à mettre le cap sur les *Meneux*.

Nous fûmes bientôt dessus. Arrivés à vingt brasses du bord, je me rends compte qu'il n'y avait pas moyen d'y naufrager, avec la meilleure volonté du monde, rapport à la mer qu'était calme, ce jour-là, et unie comme un baquet d'huile. D'ailleurs, fils de marin, déjà marin moi-même dans le sang, ça m'aurait trop chaviré le cœur de perdre, pour le plaisir, le beau et bon canot qui nous portait.

Donc, nous nous échouons, bien doucement, sur une jolie grève de sable fin, je retrouve ma culotte, je prends mon camarade sur mon dos, à la vinaigrette, et c'est dans cet équipage que nous débarquons dans notre île.

—Ah ! que dit Lucien, à peine descendu de mon dos, tu vas sans tarder tirer de notre navire tout ce que tu pourras sauver d'outils, d'armes et de provisions.

Le sauvetage fini, il me commanda de me cirer la peau, de m'agenouiller sur la terre, devant lui, et de me poser un de ses pieds sur la tête en signe de soumission. J'obéis.

—C'est bien, qu'il dit, avec un sérieux à mourir de rire, je te prends pour mon esclave, et quoique ça soye aujourd'hui un dimanche, je te baptise Vendredi ; commence par ôter ta chemise.

—Ben ! pourquoi que j'ôterais ma chemise ?

—Parce que tu es un sauvage, et que les sauvages ne portent pas de chemise.

Je protestai vigoureusement, — par exemple ! — et il consentit à me laisser garder mes hardes.

—Maintenant, qu'il me dit, apporte-moi ce caillou que je vois là-bas, pour que je m'assoie dessus, puis tu iras me chercher ma Bible, mon parasol et mon bonnet.

(A suivre.)

MAXIME AUDOIN.

MODES PARISIENNES



BLOUSE EN TAFFETAS GLACÉ PERVERGÉ. — Devant et dos pliés à plis lingerie surmontant écossais sur la poitrine, fermeture invisible sous le pli du devant; ce pli est orné d'un jour fait à l'aiguille; dos comme devant, col rabattu. Cravate et ceinture ornées de plis lingerie. Manches plissées en long, revers ornés de piqués au bas. Matériaux: 5 verges 1/2 de taffetas.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 278. — Voici, certainement, un des plus populaires vêtements de la saison; c'est une jaquette avec devant forme blouse et dos ajusté.

La décoration est de vieux Style Renaissance et l'étoffe employée du drap brun clair, avec velours et dentelle.

Il peut être porté ouvert, tel qu'indiqué au dessin ou fermé à la gorge; le dos porte une couture au milieu et rejoint le devant par des pièces audessous des bras; les devants sont ajustés à l'épaule et sous les bras et s'étendent sur la poitrine formant revers. Ils sont de même drap que le reste du vêtement, ornés de velours et dentelles formant petit pous.

Quand le vêtement est porté ouvert, les revers sont simplement retournés; quand il est porté fermé, ils sont attachés au cou par une agrafe. La partie du vêtement formant basques est fixée à la taille, la couture étant cachée par une étroite ceinture.

Les manches sont à deux coutures terminées par un poignet formant manchette avec mêmes ornements que les revers et collet. Les basques sont ornées de la même façon. La dernière mode consiste à porter,

No 278. Jaquette forme blouse pour dame.

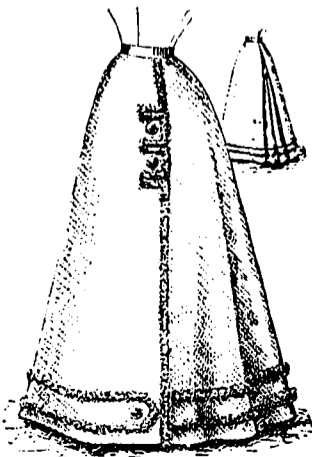
avec ce vêtement, une cravate avec larges franges.

Deux verges et demie en étoffe de 44 pouces de largeur, suffisent pour une personne de taille moyenne.

Le patron No 278 est coupé pour les 32, 34, 36, 38 et 40 pcs de buste.

No 223. — Le goût actuel est aux jupes coquettes et ornées et celle que nous présentons ici est destinée à rencontrer la faveur universelle.

Elle se confectionne le plus souvent en drap molletonné gris nickel et son originalité consiste en ce qu'elle est formée de cinq lés d'étoffe dont le premier, celui du devant, est bordé sur le côté gauche, d'un ornement formé de taillades en pleine étoffe, les dits entourés d'une bande d'astrakan qui descend jusqu'en bas de la jupe. Les autres lés s'élevant en éventail jusqu'à la taille où ils sont retenus dans une étroite ceinture; garnie, au bas, de deux bandes d'astrakan avec bouton, en avant, sur le côté gauche; en dessous, la jupe est garnie d'une hauteur de six pouces de crinoline.



No 223. — Jupes cinq lés, pour dame.

On confectionne cette jupe en n'importe quel drap de saison. Elle exige 5 verges 1/2 en 44 pouces de largeur, pour une femme de taille moyenne. Le modèle s'exécute de 22 à 30 pouces de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

L'ALIMENTATION ET LA SUPÉRIORITÉ DES PEUPLES

Pour Edison, qui est une autorité en toute matière, mais qui nous semble, en l'espèce, être un peu trop flatteur pour notre orgueil national déjà si développé, les plus grandes nations sont celles qui varient le plus leur menu. Les peuples qui se nourrissent de riz, affirme-t-il en dépit de l'exemple du Japon, ne progressent jamais; leurs pensées et leurs actes tournent toujours autour du riz. L'Irlandais, d'un naturel assez vif, bien doué par la nature, est énérvé par l'uniformité de sa nourriture, uniquement composée de pommes de terre et de pain noir. "Quelle est au contraire (et notre modestie nous force de mettre entre guillemets les paroles du grand inventeur), la nation la plus éclairée, la plus gracieuse, la plus cultivée, la plus accomplie? la France, parce que la cuisine y a une infinie variété. Quand l'Empire Romain était à son apogée, la table y offrait une merveille de recherche et de diversité."

Voilà qui va réjouir les gourmands, dont je suis.

LES CHEMINS DE FER DE L'EUROPE

Le Journal officiel du 28 octobre dernier a publié une intéressante statistique sur la situation des chemins de fer de l'Europe au 31 décembre 1896 et sur la longueur des lignes livrées à l'exploitation à cette époque. La longueur totale s'élevait à 251,495 kilomètres, ainsi répartis par pays:

Allemagne . . . . .	47,348	kilomètres.
France . . . . .	40,971	—
Russie et Finlande . . . . .	38,612	—
Grande-Bretagne et Irlande . . . . .	34,221	—
Autriche-Hongrie . . . . .	32,180	—
Italie . . . . .	15,079	—
Espagne . . . . .	12,282	—
Suède . . . . .	9,895	—
Belgique . . . . .	5,777	—
Suisse . . . . .	3,563	—
Pays-Bas et Luxembourg . . . . .	3,129	—
Roumanie . . . . .	2,879	—
Turquie et Bulgarie . . . . .	2,430	—
Portugal . . . . .	2,340	—
Danemark . . . . .	2,267	—
Norvège . . . . .	1,938	—
Grèce . . . . .	952	—
Serbie . . . . .	540	—
Malte, Jersey et Man . . . . .	110	—

De tous les sentiments, l'admiration est celui qui met le plus de lumière dans la vie. — R. VALLÉRY-RADOT.

DEVINETTE



—De loin, tout à l'heure, j'apercevais le bucheron assis sur son traîneau, et je ne vois plus rien! Où est-il donc, dis, Fanor?



VARIÉTÉS

UN REPAS DE HAENDEL

Le grand compositeur Haendel (1684-1759) qui, bien qu'Allemand, passa la plus grande partie de son existence en Angleterre, avait un appétit féroce. Un beau jour, il entre dans une taverne et, suivant son habitude, il commande un déjeuner pour trois. On se met à préparer le repas, puis, quand tout est prêt, on vient lui annoncer que l'on pourra servir quand la compagnie arrivera (on se figurait naturellement qu'il attendait deux autres personnes).

—Ah ! Drès pïen ! dit le musicien, avec son accent allemand si prononcé, et qu'il ne perdit jamais. Versez le técheuner, z'est moi qui zuis la combagne.

Et il se met à table, mangeant tous les plats, à la stupéfaction du garçon, qui ne savait pas quel hôte illustre il avait l'honneur de servir. — D. B.

x

LA PÊCHE DES ÉPONGES

On n'évalue pas à moins de 10 à 12 millions de francs le produit annuel des éponges pêchées dans les diverses parties du monde. C'est la Méditerranée qui tient le premier rang : les éponges pêchées en Syrie, en Tunisie, en Tripolitaine, près de Chypre, etc., représentent une somme de 7 à 8 millions de francs; l'Atlantique (côtes américaines, îles Bahamas, Floride, Cuba), en fournit pour 3 à 4 millions. A elle seule, la France importe pour 1 à 5 millions d'éponges du Levant et pour 2 millions des Bahamas ou de Cuba.

x

LE NOMBRE DE NOS ANCÊTES

Le nombre des ancêtres qu'a chacun de nous est singulièrement respectable. Rien qu'en remontant au cinquième degré, nous avons : un père et une mère, deux grands-pères et deux grand-mères, quatre arrière-grands-pères et quatre arrière-grand-mères, huit bisaiëuls et huit bisaiëules, seize trisaïeuls et seize trisaïeules, soit : 62 ancêtres.

Ce n'est rien encore, car, si l'on considère que 76 générations se sont succédé depuis le commencement de l'ère chrétienne, vous, moi, ils, nous, avons eu chacun : 139,235,017,489,534,976 ancêtres.

x

LONDRES SUR UN VOLCAN

Un ingénieur londonien vient de publier un mémoire d'où il ressort que la capitale britannique, — de même, du reste, que toutes les grandes cités du monde, — est constamment exposée au danger d'être réduite en miettes. Il existe, dit-il, entre le pavage des voies publiques et le niveau réel du sol, un vide où le gaz d'éclairage et tous

BUY  
**Coleman's Salt**  
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché. A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

les autres gaz dégagés par le chauffage, l'industrie, etc., s'infiltrent sans cesse. Quand ce mélange, à force d'accumulation, en sera à son extrême point de tension, il y aura une explosion, qui gagnera de proche en proche, et de Londres il ne subsistera qu'un monceau de ruines.

Heureusement que, chaque fois que l'on éventre une voie publique pour la repaver, ou y installe des rails, des conduites d'eau, des égouts, des fils télégraphiques ou téléphoniques, etc., on retarde le danger en fournissant au gaz un ample débouché.

x

VITALITÉ D'UNE BALEINE

La baleinière à vapeur *Beluga*, de New York, venant de la mer de Bering, a tué, il y a quelque temps, une énorme baleine dans les chairs de laquelle on trouva un harpon portant, suivant l'usage, le nom du navire auquel il appartenait, *Montezuma*, gravé sur la lame. Or le *Montezuma* était un baleinier de New-Bedford, qui fut acheté par le gouvernement américain à l'époque de la guerre de Sécession, et coulé avec d'autres navires à l'entrée du port de Galveston pendant le blocus de ce port. Il y avait donc une cinquantaine d'années environ que la baleine parcourait les océans avec ce harpon dans le corps.

Une Recette par Semaine

POUR COMBATTRE LA ROUILLE

Un mélange de deux tiers d'huile de pétrole et d'un tiers d'huile d'olive constitue un excellent agent de préservation de la rouille ; c'est aussi un très bon lubrifiant des pierres d'affûtage.

B. DE S.

A force d'avoir vu son nom imprimé, Calino est devenu très friand de réclame.

—Tous les matins, confiait-il à un camarade, je lis attentivement les journaux. Mais je cours tout d'abord aux rubriques où il pourrait être question de moi : les échos, les nouvelles diverses, même les nécrologies.

\* \*

—Moi, je préférerais épouser une petite femme plutôt qu'une grande.

—Pourquoi cela ?

—Dame, parce qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre.

UN QUI EST REVENU DE LOIN



L'année dernière il était à peu près condamné. Allez le voir aujourd'hui se livrer à tous les sports et vigoureux à plaisir. Il est vrai qu'il a eu le bon esprit de rendre visite à Mr le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, et Mr J. H. Charles, 513 Ave. Laval, et que, grâce aux bons soins du docteur, il ne prend plus d'alcool.

Mme ALBERT GIGUÈRE, de Montréal

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé, son médecin ne pouvait rien pour elle, triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie

Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules ont mis fin à toutes ses souffrances et aujourd'hui elle jouit d'une bonne santé



MADAME ALBERT GIGUÈRE.

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : "J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irrégularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtés, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit. J'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de ma maladie ; mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient tant de femmes, que j'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont complètement guérie, ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis bien plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien." Madame ALBERT GIGUÈRE, 619a rue Sanguinet, Montréal.

Nous ne publions jamais le témoignage et le portrait d'une femme sans son consentement, nous donnons toujours l'adresse complète afin que les femmes qui doutent puissent aller les voir et se convaincre elles-mêmes que nous disons la vérité.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont composées de remèdes spécialement pour le beau mal, les irrégularités, pertes blanches, la constipation, le mal de reins, douleurs dans le bas-ventre, mal dans les côtes, palpitation du cœur, tiraillements d'estomac, mal entre les épaules, étourdissements, perte de sommeil, perte de mémoire, perte d'appétit, mal de tête, pour les

maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période épineuse.

Consultez votre médecin spécialiste d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description de votre maladie. Notre médecin donnera à votre cas toute l'attention dont il est capable, il vous expliquera très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Ses consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au Département Medical, Boite 2306, Montréal, sont en vertes par le médecin seul et tenues confidentielles par lui.

Écrivez dès aujourd'hui, tout de suite, votre maladie.

Méfiez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque, elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25 cts la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez nous 30 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée pour 6 boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse lisible afin d'éviter tout retard.

Adressez comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department Medical,

Boite Postale 2306, MONTREAL, Can.

TRIO DE PROVERBES

Quand le père fait carnaval, le fils fait carême.

x

Le monde est à qui le prend.

x

Un petit nuage gâte un ciel serein.

SANCHO PANÇA.

Un de nos amis est affligé d'une concierge dont la discrétion en matière de correspondance laisse terriblement à désirer, ce qui occasionne un retard sensible dans la remise du courrier.

Il lui disait l'autre jour :

—Je vous serais très obligé de me monter mes cartes postales dès qu'elles arrivent... J'aime mieux vous les prêter quand je les aurai lues !

\* \*

On ressent plus de plaisir à donner qu'à recevoir, disait une jeune mère à son petit garçon, pour lui inspirer quelque sentiment de générosité.

—Ça est bien vrai, mère surtout pour les gilles.

BON VIEUX TEMS

Armé de ses patins, sur la glace, à Versailles.

Un bourgeois se livrait à ses ébats, un jour.

Lorsqu'un seigneur lui dit : Eh ! manant ! tu nous railles :

On ne patine pas avec la Cour.

\* \*

Un journal décrit ainsi le spectacle que présentaient les boulevards le mardi gras :

"Le confetti tombait sans entrain ; le marchand de serpentins avait la moitié de sa corbeille occupée par les journaux sensationnels, et le promeneur qui, d'une main, lançait les projectiles, de l'autre, lisait le journal aux dernières nouvelles."

Si ce n'est pas réel, c'est pour le moins symbolique.

SE TENIR SUR SES GARDÉS

Chez les personnes délicates, les moindres variations de température provoquent des accès de toux, dans ce cas on doit prendre du *Baume Rhumai*. 25c la bouteille.

Amusements

PARC SOHMER

La temps va-t-il nous être enfin favorable et nous permettre de saluer le renouveau du printemps, mais là du vrai printemps, en savourant, sur la pittoresque terrasse du Parc, la brise du fleuve, les effluves des bourgeons ?

Il est vrai que tant que la température sera maussade ou incertaine nous avons un chaud abri dans la salle dument fermée et garanti contre toute atteinte du froid, mais on n'en attend pas moins avec impatience l'ouverture, la vraie, qui ramène et le printemps et les promenades de la terrasse.

Le programme est toujours séduisant, varié à l'infini et bien propre à satisfaire les plus difficiles. C'est de l'Opéra, du burlesque, des variétés, des clous en tous genres dans toutes les lignes d'amusements. On se demande avec curiosité quel va être celui d'ouverture et quelles surprises nous ménagent les directeurs ?

Le rapin N... contemplait hier un baudet attelé à une charrette de chiffonnier.

—Pauvre animal ! disait-il, dire qu'on l'appelle une bête de somme !

Et, philosophiquement, il ajouta :

—Il n'y a de bête de somme que celle que l'on doit à son propriétaire.

\*\*

Bob est ravi ! Il a été le premier en histoire naturelle.

—Et qu'avait demandé le professeur ? Interroge le papa de Bob.

—Combien un chien a-t-il de pattes ? fait le triomphateur. J'ai répondu qu'il en avait trois.

—Et tu as été premier avec cette belle réponse ?

—Tiens ! les autres ont dit qu'il n'en avait que deux.

A LA TRIBUNE

Pour s'éclaircir la voix l'orateur prendra une dose de Baume Rhumal. C'est spécifique. 50

IL ADMET LE CAS



Mme Pat O'Neil.—Honte ! Honte ! Monsieur O'Neil. Venir à la maison dans cet état. Oseriez-vous bien vous montrer à vos enfants comme vous êtes là ?  
Mr Pat O'Neil.—Ça, c'est bien... correct... ma...dame O'Neil. Les enfants ne doi...vent pas me voir et... je retou...rne à l'hô...tel.

Au restaurant :  
Un convive constate avec une certaine répulsion que le garçon qui le sert a la figure couverte de boutons.  
—Vous avez de l'eczéma?... demande-t-il.  
—Non, Monsieur, dit le garçon : il n'en reste plus...

A la correctionnelle :  
Le président.—Quel est votre état habituel ?  
Le prévenu.—L'état d'ébriété, mon président.

Bizareries de langage.  
—Tu n'as pas remarqué ? Gontran m'a l'air d'être en froid avec Gaston.  
—Je erois bien ; ils ont eu, l'autre jour, une discussion des plus chaudes.

—Entre gavroches :  
—Dis donc, depuis que tu es apprenti pâtissier, tu dois rudement en manger des bons gâteaux ?  
—En manger, y a pas moyen, le patron les compte, je les lèche seulement.

X... vient d'avoir une scène avec sa belle-mère. Sa femme s'efforce de trouver un terrain de conciliation.

—Maman, dit-elle, a son caractère, je le sais : elle est un peu vive, mais il ne faut pas lui en vouloir : elle revient facilement...

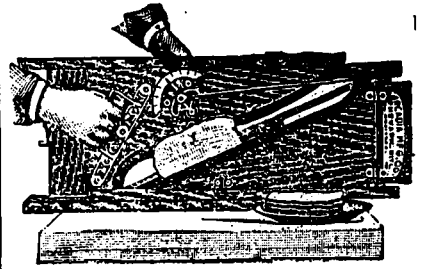
—Hé ! ma chère, riposte X..., le chou de Bruxelles aussi revient facilement... Il n'en est pas plus agréable !

Un domestique, servant à table, soufflait de temps en temps sur une assiette pour en faire envoler quelques miettes avant de la présenter.

—Mon ami, lui dit un convive, il ne faut pas prendre de ces précautions-là. Quand on souffle sur une assiette, c'est comme la calomnie... il en reste toujours quelque chose.

"THE LIGHT OF THE WORLD OR OUR SAVIOUR IN ART"

Cost over \$100,000 to publish. Contains nearly 200 full-page engravings of our Saviour, by the Great Masters. It is not a life of Christ, but an exhibit of all the great Masters' ideals of the Christ. No other book like it ever published. Agents are taking from three to twenty orders daily. The book is so beautiful that when people see it they want it. Published less than a year and already in its twenty-fifth edition, some editions consisting of 18,500 books. The presses are running day and night to fill orders. A perusal of the pictures of this book is like taking a tour among the great art galleries of Europe. The Hermitage, Prado, Uffizi, Pitti, Louvre, Vatican, National of London, National of Berlin, Belvidere and other celebrated European art galleries, have all placed their rarest and greatest treasures at our disposal that they might be reproduced for this superb work. "FIRST GLANCE AT THE PICTURES BROUGHT TEARS TO MY EYES," says one, "Cleared \$150 first week's work with the book," says another. Many men and women buying and paying for homes from their success with this great work. Also man or woman, of good church standing, can secure position of Manager here to do office work and corresponding with agents in this territory. Address for full particulars A. P. T. Elder, Publisher, 189 Michigan Ave., Chicago, Ill., First Floor.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...  
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
L. J. A. SURVEYER, Quincailleur  
8 Rue St-Laurent.

Dr BERNIER  
DENTISTE  
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Dialogue du jour :  
—Comment ! votre fille fait son droit ? A quoi bon, puisqu'on l'admet pas les femmes à plaider ?  
—Bah ! j'aime encore mieux la voir étudier le droit que le piano. C'est moins bruyant !

Un passant ayant accroché par mégarde le parapluie de Beauplumard, celui-ci se répand en invectives contre le maladroit.

L'homme, furieux, s'avance d'un air menaçant vers Beauplumard, qui se met à trembler et lui dit :

—Il est inutile que vous me répondiez... je suis sourd !

Entre commerçants :  
—Conçoit-on cela : mon caissier qui s'avise de devenir amoureux de ma fille !

—Qu'allez-vous faire ?  
—Lui accorder sa main... C'est encore le moyen le plus sûr de l'empêcher de lever le pied !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOTES, 320 Powers' Block, Rochester N. Y.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",  
516 Rue Craig, MONTRÉAL.

**FRANCOEUR & RACICOT**  
Fabricants et Importateurs de . . .  
Chapeliers et Manchonniers  
**CHAPEAUX ET FOURRURES**  
DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS  
No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE  
MONTREAL.

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**  
PATRON No .....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
Mesure du Buste..... Ags.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....  
CI-INCLUS, 10 CENTINS  
Prière d'écrire très lisiblement.  
Pour détails voir page 28.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Au restaurant.  
—Mais, garçon, ce vin est horriblement trouble!  
—C'est du vin d'Algérie, Monsieur... Et l'Algérie a été tellement remuée, dans ces derniers temps!...

Au régiment.  
—Que faisiez-vous dans le civil, vous?  
—J'étais lampiste, mon capitaine.  
—C'est bien, on vous mettra dans les éclaireurs!

Au restaurant:  
—Garçon, et ma gibelotte?  
—Un instant, Monsieur... C'est la quatrième fois que l'on commande, le garçon ne sait plus où donner de la tête...  
—De la tête? Justement, je préfère un autre morceau!

Simple écrivain, copié à la devanture d'un chapelier:  
JE DEMANDE 100,000 TÊTES et au-dessous, en petits caractères:

Madame V..., chaque soir, dit à son jeune fils de faire sa prière. Un jour bébé lui répond:  
—Maman, pour qui faut-il prier?  
—Pour moi, mon bébé!  
—T'as donc fait des bêtises? demande l'enfant.

Au village.  
—J'vas vous dire, la p'tite mère... c'est en mettant de l'eau dans le lait que les garçons laitiers font leur beurre!...

SANS EXCEPTION  
Aucune affection de la gorge et des poumons ne résiste à l'action bienfaisante du Baume Rhumal. 49

**WANTED** By Old Established House —High Grade Man or Woman, of good Church standing, to act as Manager here and do office work and correspondence at their home. Business already built up and established here. Salary \$1000. Enclose self-addressed stamped envelope for our terms to A. P. Elder, General Manager, 139 Michigan Ave, Chicago, Ill.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 124



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme M. Lord, Mlle W. Hart (Montréal), Mme W. Desjardins (Terrebonne, Q.), P. Benac (Cohoes, N. Y.), J. D. Thibault (Fall River, Mass.), P. Bolduc (Adams Centre, N. Y.), J. Lamontagne (Elmira, N. Y.), Mme J. S. Aubin, Mme J. N. Denis, J. A. Maille (Lowell, Mass.), S. Labelle (Newport, Vt.), A. Lajoie (Pittsfield, Mass.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: A. Lajoie (Pittsfield, Mass.), J. Lamontagne (Elmira, N. Y.), Mlle

W. Hart, 275 St-Urbain (Montréal), P. Bolduc (Adams Centre, N. Y.), S. Labelle (Newport Vt.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Pourquoi Payer Une Piastre

Le bain turc aux Bains Laurentiens est le plus complet de tous au Canada. C'est le seul où il y ait une chambre à vapeur et où l'on donne un bain à vapeur. Alors pourquoi payer une piastre quand vous pouvez obtenir meilleure valeur pour 50c?

Bain turc avec bain à vapeur chaque soir, depuis 6 hrs jusqu'à 10 hrs

50 cts

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

A l'Ecole de médecine:  
L'examineur.— Comment reconnaîtrez-vous, monsieur, l'acide prussique au milieu d'autres substances?

Le candidat.— En le faisant respirer à un ami. Si celui-ci tombait foudroyé... ce serait de l'acide prussique!

PUNITION  
Un vieillard possédait une ruche d'abeilles;

Des gamins, pour voler son miel,— affreux dessein—

Furent piqués au nez, ainsi qu'aux deux oreilles:

Il vaut mieux s'adresser au bon vieux qu'à l'essaim.

Un jeune homme demande la main de sa fille à M. Calino, qui refuse net.  
—Laissez-moi espérer, implore l'amoureux, que votre décision n'est pas irrévocable...

Calino, d'un ton ferme:  
—Elle est irrévocable... tout au moins provisoirement!

Carnet d'un philosophe:  
"Avez-vous remarqué qu'en ce monde on s'éreinte aux besognes quotidiennes à l'aide desquelles on gagne son pain? D'où cette conclusion: C'est les trois quarts du temps, ce qui fait vivre qui nous fait mourir."

Au cercle:  
—Eh bien! qu'a dit ton oncle quand tu lui as demandé de l'argent?  
—Mon cher, il a fait un bond!...  
—Un bon de combien?

LISEZ "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE  
12 PAGES, GRAND FORMAT  
Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement  
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE  
\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers  
No 75 Rue St-Jacques, Montréal  
G. A. NANTEL,  
Editeur-Propriétaire.  
J. A. CARUFEL, Administrateur.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

VOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Le déjeuner est servi, près de la fenêtre ouverte.

Madame a ses nerfs, Monsieur est d'humeur massacrant.

Après cinq minutes de propos aigres-doux, Madame, impatientée, lance son verre par la croisée.

Monsieur riposte en envoyant son assiette par le même chemin.

Sur ce, entre Germain, apportant le potage, et qui, à la vue de l'exercice auquel se livrent ses maîtres, envoie la soupière par la fenêtre.

—Eh quoi? Germain, s'écrient monsieur et madame.

—Ah! pardon, je croyais que vous vouliez déjeuner dans le jardin.

—Un voyageur, récemment débarqué sur la plage des Sables, discute le prix d'une chambre d'hôtel.

—Quinze francs par jour, fait l'hôtelier.

—Comment, quinze francs! On ne voit pas la mer.

—C'est vrai, mais si vous saviez comme on l'entend toute la nuit!

Poudre Dentifrice au Quinquina De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.  
15 centimes la boîte


Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE  
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

**Dr A. SAUCIER**  
DENTISTE  
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec  
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.  
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

Mme X..., qui s'est vouée à la cause du féminisme, se fait un devoir de traiter sa bonne sur un pied d'aimable égalité.  
—N'avons-nous pas la même origine, lui disait-elle; ne sommes-nous pas sorties, vous et moi, de la côte d'Adam?  
A quoi la brave fille a répondu :  
—Moi, Madame, je suis de la Côte d'Or!

Tel. Bell 784  
**Dr F. T. DAUBIGNY**  
Médecin-Vétérinaire  
Professeur à l'Université Laval.  
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.  
Ecurie de première classe  
**378 et 380 Rue Craig**  
MONTREAL

—Quelle est la pire des déveines pour un typographe?  
—C'est de manquer de caractère dans un moment de presse.

Boireau navigateur.  
—Voyons, cher Monsieur, qu'elle est, selon vous, la côte la plus dangereuse?  
Et l'autre, toujours galant :  
—Ah! comtesse, celle assurément qui a servi à faire la première femme.

ETABLI EN 1886.  
**T. A. CARDINAL**  
Poseur d'Appareils à Gaz,  
. . . A Eau Chaude et à Vapeur

**. PLOMBIER .**  
Couvreur en Ardoise et Métaux  
Entrepreneur de Canaux, Etc.

**No 1 RUE LABELLE**  
Première porte de la rue Dorchester  
**MONTREAL**  
SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.  
TELEPHONE BELL 7170.

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues**  
(Composées)  
**De McGALE**  
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Une dame charitable est en visite chez une pauvre femme chargée de famille.

L'aînée des enfants, qui joue avec ses frères et sœurs, laisse échapper le mot de Cambronne.

Alors la mère voyant combien la visiteuse est choquée de cet écart de langage :

—Faut l'excuser, ma bonne dame... c'est tout ce qu'il sait d'histoire de France!

Balustrade et son fils regardent passer un coupé attelé de deux chevaux.

—Pourquoi, papa, est-ce le blanc qui est à droite?

Et Balustrade sentencieux :  
—C'est que, mon fils, on met toujours à droite celui qui n'est pas de même couleur que l'autre.

**QUERY FRERES**  
PHOTOGRAPHES  
Côte Saint-Lambert, No 10  
MONTREAL

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 126**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

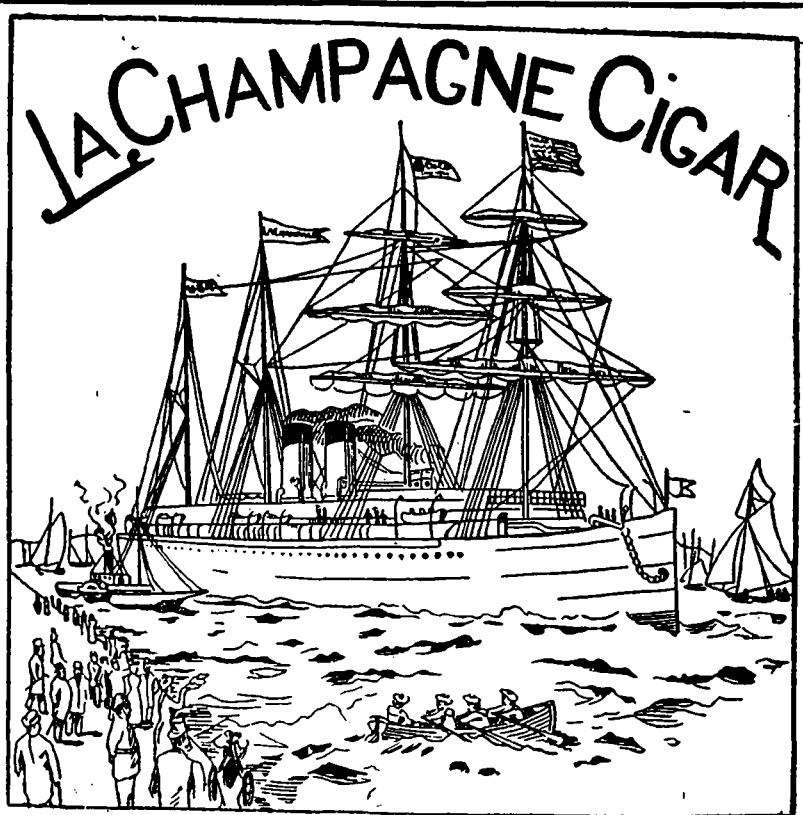
Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : ESCARMOUCHE ENTRE CHINOIS ET JAPONAIS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 29 avril, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.